This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

ROME

ET LE

CŒUR HUMAIN

GENÈVE. — IMPRIMERIE BONNANT,
Rue Verdaine, 277.

ROME

ET LE

CŒUR HUMAIN

ÉTUDES

SUR LE CATHOLICISME

PAR

FÉLIX BUNGENER

PARIS
CHERBULIEZ
RUE DE LA MONNAIE, 10

AMSTERDAM
VAN BAKKENES
DERRIÈRE LE PALAIS

GENÈVE. — CHERBULIEZ.
1861

Tous droits réservés.

35

100. c. 1.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DONUM ILLUSTRISSIMI PRINCIPIS

Dans notre *Rome et la Bible*, nous avons étudié pas à pas, sur le texte même des Saints Livres, toutes les erreurs du romanisme.

Nous venons aujourd'hui en étudier l'ensemble, et nous nous plaçons, pour cela, au point de vue que notre titre indique. C'est de là, nous a-t-il paru, qu'on embrasse le mieux tout le sujet.

Rome et l'Histoire, que nous espérons publier un jour, complétera notre cycle et développera nos preuves. Nous travaillons depuis longtemps à ce livre; celui que nous publions aujourd'hui en est comme le sommaire philosophique et religieux.

Ce n'est donc point, comme le titre sem-

blera peut-être l'indiquer, un livre de circonstance; il n'a, du moins, pas été écrit comme tel. Travaillé à loisir, résumé de longues études historiques, il n'a pas cherché l'actualité que certains événements lui donneront peut-être. Nos appréciations sont indépendantes des phases que le romanisme traverse ou traversera; la hauteur à laquelle nous avons tâché de nous tenir nous garantit qu'aucun événement ne saurait donner tort à nos paroles. Vaincu ou vainqueur, le catholicisme sera nécessairement toujours ce que nous affirmons qu'il est, et, tous les reproches que nous lui avons adressés, il les méritera nécessairement toujours.

Nous ne l'attaquons ici, en effet, que sur son terrain; nous ne lui reprochons que des choses dont il se vante comme d'autant de caractères auxquels on doit, selon lui, reconnaître son excellence et sa divinité. Il répond, nous dit-on, aux besoins du cœur humain. Oui; mais auxquels? Toute la question est là. Si nous prouvons que ceux auxquels il répond sont précisément ceux que

l'Évangile a combattus et nous prescrit de combattre, n'aurons-nous pas prouvé suffisamment qu'il ne saurait être l'Évangile, et que ce sont ces besoins mêmes qui l'ont créé à leur usage?

Voilà notre thèse et notre plan.

Plus qu'un mot.

Quand ces discours furent prononcés à Genève, en 1858, il fut dit dans des journaux catholiques que l'injure et l'outrage y étaient semés à pleines mains.

Si les raisons sont des injures et les faits des outrages, ces journaux ont dit vrai; mais si, comme nous le pensons, pour que ce reproche fût fondé, il faudrait des faits altérés, des raisonnements calomnieux, des formes, enfin, grossières et haineuses, — nous déclarons, devant Dieu, que l'accusation est fausse, et nous en appelons, avec confiance, à nos lecteurs. Notre thèse même, si sévère, a son côté charitable. En nous montrant dans le romanisme un produit des passions humaines, elle nous oblige d'excuser, jusqu'à un certain point, ce qu'elle

nous fait condamner, et de reconnaître, en même temps, tout le bien qui a pu s'opérer parmi le mal.

Puisse donc ce nouveau livre être accueilli comme l'a été son devancier! Puisse-t-il aider quelques âmes à rompre les derniers liens qui les retiennent dans l'erreur, et à rentrer sous le seul joug qui n'avilisse pas, celui de la vérité, celui du Christ!

12 Novembre 1860.

I

L'ÉGLISE

Vous êtes le corps de Christ.
(2e Ép. aux Corinthiens. XII, 2.)

I

Le protestantisme — entendons par là, soit dit une fois pour toutes, non pas des négations, mais le christianisme protestant, le christianisme biblique, évangélique, celui que la Réformation nous a rendu, — le protestantisme, dis-je, a, pour se défendre, deux boucliers, l'un divin, la Bible, l'autre humain, l'histoire; il a aussi, pour attaquer, deux épées: l'une, c'est encore la Bible; l'autre, c'est encore l'histoire.

Or, de nos jours, qu'il s'agisse de la défense ou de l'attaque, l'emploi simultané des deux armes, histoire et Bible, est de plus en plus permis, de plus en plus requis. Laissons la figure : je veux dire que la lutte n'est plus et ne peut plus être uniquement théologique; qu'il devient de plus en

plus nécessaire d'opposer aux altérations du christianisme évangélique, non-seulement le livre qui les condamne, mais le tableau de leurs origines, de leurs causes. Au fond, sans doute, il suffit de la Bible, et, en bonne logique, dès qu'il s'agit de christianisme, tout ce qui ne vient pas clairement d'elle est suspect, tout ce qui la contredit est faux. Mais il est important de pouvoir montrer aussi quand et pourquoi elle a été oubliée ou contredite. Il faut, à chaque idée que nous attaquerons comme ne venant pas d'elle, pouvoir dire d'où cette idée est venue; il faut que les causes des erreurs, sérieusement étudiées, nous aident à en détourner nos frères, et, le cas échéant, à nous en garantir nous-mêmes.

Ce travail a été fait maintes fois, mais plutôt, ce me semble, sur les causes extérieures. On a étudié les influences que le christianisme a successivement subies : influences judaïques, contre lesquelles, dans le Nouveau Testament, nous voyons déjà saint Paul s'élever; influences païennes, soit avant, soit surtout après le triomphe du christianisme comme religion de l'Empire; influences philosophiques, soit avant, soit surtout après l'absorption des philosophies par l'Église; influences politiques, sociales, morales; influence, enfin, des

événements, soit accidentels et isolés, soit amenés par tout le reste et agissant avec tout le reste. Je voudrais donc, sans renoncer à vous peindre, dans l'occasion, ces influences-là, vous introduire dans une analyse plus intime, la seule où réellement apparaisse le dernier mot de la question. Pourquoi, en effet, ont-elles été acceptées, toutes ces influences que nous venons d'énumérer? Pourquoi ont-elles agi, et puissamment, toutes ces causes? Parce qu'il y avait une cause générale, permanente, perpétuellement en action et dans l'Église et dans chaque membre de l'Église, — la lutte de la chair contre l'esprit, du vieil-homme contre le principe chrétien.

La *chair*, ici, le *vieil-homme*, c'est l'ensemble de nos penchants naturels et de nos instincts humains, les uns radicalement mauvais, les autres toujours prêts à subir le joug des mauvais, et, trop souvent, d'autant plus dangereux qu'ils ne sont pas mauvais en soi, acceptant, développant même avec amour quelques-uns des éléments de la piété ou de la foi.

Mais la *chair*, le *vieil-homme,* ce n'est pas seulement l'ensemble de ces penchants et de ces instincts ; c'est encore chaque penchant, chaque instinct, et, plus généralement, chacune de nos fa-

cultés, dès que sa nature l'entraîne à se mettre en dehors du plan de Dieu. Ce sera, par exemple, la raison, soit qu'elle résiste par orgueil à l'enseignement divin, soit qu'elle accepte par paresse tout ce qu'on lui donnera pour divinement enseigné. Ce sera l'imagination, soit qu'elle nous fasse abandonner les vérités qui ne lui vont pas, soit qu'elle arrange à sa manière celles qu'il lui plaît d'adopter. Ce sera la foi trop hardie, s'élançant témérairement au delà des choses révélées; ce sera aussi la foi terre à terre, machinale, ignorante, matérielle et morte; ce sera l'obéissance commode, toujours disant, toujours pensant que Dieu est trop bon pour punir; ce sera aussi l'obéissance tremblante, toujours doutant que Dieu soit assez bon pour pardonner. C'est la tiédeur élargissant la voie; c'est le zèle aussi quand il se met à renchérir sur l'Évangile, et à rétrécir la porte étroite. La *chair*, enfin, le *vieil-homme*, c'est, n'importe sous quelle forme, tout élément humain qui vient se substituer, dans le christianisme, à un élément divin; c'est l'homme, n'importe de quelle manière, orgueil ou humilité mal entendue, indifférence ou zèle, trop ou trop peu d'indépendance, piété, calcul, science, ignorance, intention ou non, erreur ou non, — c'est l'*homme*, enfin,

car ce mot dit tout, substituant sa pensée à celle de Dieu, sa volonté à celle de Dieu.

Voilà où je voudrais vous apprendre à chercher la source de toutes les erreurs qui ont altéré ou altèrent le christianisme primitif. Six sujets, dans lesquels tout rentre, vont se présenter à nous : l'Église, l'Autorité, la Bible, le Clergé, le Culte, le Salut. Quand et comment, sur chacun de ces points, le cœur humain a-t-il altéré ou effacé l'idée divine ? Voilà la question que je pose, et que résoudra, chaque fois, l'examen des faits. Nous aurons l'histoire des erreurs, mais étudiée à la clarté de leur premier principe.

Cette étude, ai-je dit, ne doit pas seulement nous servir, dans l'occasion, contre les erreurs mêmes et contre ceux qui les défendent, mais nous apprendre à avoir l'œil ouvert sur l'action du même principe en nous. Le plus souvent, sans doute, — et je le dis franchement au début, comme je l'ai déjà dit dans mon titre, — le plus souvent, presque toujours, c'est l'Église romaine que je trouverai sur ma route. C'est elle qui a fait la plus large part, et de beaucoup, à tous les instincts du vieil-homme, et qui les a le plus nettement acceptés comme matériaux de l'édifice ; elle seule, d'ailleurs, en enveloppant le tout de son manteau d'in-

faillibilité, les a formellement et officiellement consacrés, divinisés. Mais si c'est elle que l'histoire offrira le plus souvent à nos attaques, nous saurons pourtant, à chaque fois, faire un retour sur notre propre cœur; si le vieil-homme a son autel à Rome, il l'a toujours aussi, plus ou moins, en chacun de nous. Que Dieu nous aide à le renverser en nous-mêmes, et nous aurons doublement le droit de travailler à le renverser ailleurs. Ainsi serons-nous, par sa grâce, forts et humbles, sévères et charitables; ainsi apprendrons-nous à combattre sous son regard, dans l'encourageante assurance que nous combattons le bon combat, et que nos armes sont les siennes.

II

J'ai donc à parler d'abord de l'Église, des altérations de l'idée d'*Église*. Avant tout, fixons cette idée, et, si nous la voulons dans toute sa pureté, prenons-la dans cette déclaration apostolique que j'ai mise en tête de ce discours : « *Vous êtes le corps de Christ.* »

A qui s'adressaient ces paroles ? — Aux chrétiens de Corinthe, et, en eux, à tous les chétiens, de quelque siècle et de quelque pays qu'ils dussent

être. L'Église, par conséquent, le *Corps de Christ,* c'est la société universelle des chrétiens.

Mais ce mot, *Corps de Christ,* indique aussi à quelle condition vous aurez droit d'être réputé membre de cette Église-là. Elle est le Corps de Christ; elle ne peut donc se composer que des membres de Christ, c'est-à-dire des hommes unis à Christ comme le sont nos membres à nos corps, union qui n'est pas seulement un assemblage, une juxtaposition, mais une communauté de vie. Voilà l'Église; la voilà, du moins, telle que son fondateur l'a conçue, telle que les apôtres l'ont comprise. Jésus-Christ avait laissé de côté tout détail d'organisation visible; les apôtres, forcés de s'en occuper, maintinrent toujours et partout le grand principe établi par leur Maître, et c'est à une Église déjà organisée que saint Paul le rappelait en disant : « *Vous êtes le corps de Christ.* » Hors de là, hors de cette communauté de vie entre Christ et ses membres, l'Église n'est plus le corps de Christ; elle n'est plus même un corps, un corps vivant, mais un cadavre.

Partez de là, et vous avez sous les yeux toute une première série d'altérations de l'idée d'Église. Ces altérations, nous pourrons les résumer par un mot : Confondre le cadavre avec le corps, — et,

sans plus de détails, j'applique à ce premier fait la question que j'appliquerai successivement à tous les autres.

Comment en est-on venu à confondre cadavre et corps, forme et vie?

Une première cause, je dois le reconnaître, ne tient pas directement aux travers et aux corruptions du cœur humain, mais aux limites étroites de notre intelligence. Nous ne lisons pas, comme Dieu, dans les esprits, dans les consciences; impossible à nous, dans beaucoup de cas, de savoir qui appartient ou n'appartient pas à Jésus-Christ, et, même quand des indices trop certains nous disent que l'intérieur ne répond pas à la profession extérieure, la charité exige encore que nous soyons extrêmement réservés à déclarer exclu du corps de Christ un homme qui croit en être, qui n'avoue pas n'en pas être. De là, dès les premiers temps de l'Église, l'impossibilité de ne pas confondre plus ou moins la profession extérieure avec la qualité interne; d'ailleurs, plus il y avait de gens en qui la forme et le fond étaient unis, mieux on put se laisser aller à les croire toujours unis. On avait beau, en théorie, maintenir avec soin la différence; sans cesse, dans la pratique, on était conduit à l'oublier, et à considérer comme mem-

bre de l'Église, de l'Église spirituelle, invisible, du Corps de Christ, enfin, quiconque appartenait à la société extérieure de l'Église.

Mais ce fait ne demeura pas longtemps, si même il y demeura jamais, dans les limites que je viens d'indiquer; le cœur humain les eut bientôt élargies, et toujours il les élargira. Cette indulgence que la charité autorise à avoir pour les autres, on est conduit à l'avoir pour soi-même, heureux encore si on ne commence pas par là; aussi longtemps qu'on ne sera pas sorti de l'Église visible, on se croira de l'Église véritable, de l'Église de Jésus-Christ. On ne se dira pas ouvertement : « Ayons la forme, et Dieu nous pardonnera de n'avoir pas le fond; » mais ce calcul a ses éléments dans tout cœur d'homme, et tout homme, en quelque degré, l'a fait ou le fera. Il le fera sans être le moins du monde un hypocrite; il le fera sans se douter que ce soit un calcul. Le premier qui s'y abandonna, j'incline à croire que ce fut plutôt un homme à qui il manquait peu, très-peu, pour être vraiment un chrétien, et qui, précisément parce qu'il lui manquait peu, ne vit pas d'inconvénient à trouver dans quelque chose d'extérieur, dans son titre même de chrétien, le complément de son christianisme. Mais à quoi bon chercher ce

qui fut ? Encore une fois, cherchons ce qui est. Où trouver un chrétien assez chrétien, assez *spirituel,* pour n'avoir jamais mis sa confiance, en partie au moins, dans son adhésion extérieure à l'Église de Jésus-Christ ?

Cette tendance a donc besoin d'être perpétuellement combattue, refoulée; toutes les facilités qui lui seraient offertes, elle en profiterait avec un déplorable empressement. Il faut que chacun s'habitue à regarder au dedans, non au dehors, et, pour cela, que son propre cœur soit son premier et perpétuel champ d'étude; il faut se dire et se redire que nul n'est du *Corps de Christ* s'il ne l'est par un don complet de lui-même, par une intime et pleine acceptation de toutes les vérités, de tous les devoirs du christianisme; il faut repousser comme un mensonge toute vie qui ne serait pas celle de la foi, tout acte qui tendrait à substituer le visible à l'invisible, la matière à l'esprit. Il faut que les prédicateurs de l'Évangile soient à la tête de cette sainte guerre; il faut que leur vie s'use à recruter, parmi l'Église visible, les membres de l'invisible; il faut que leur bras s'épuise à secouer la sécurité funeste de qui se croit chrétien pour avoir été baptisé; il faut que l'Église elle-même, dans son organisation, dans ses for-

mules, dans son culte, dans tout l'ensemble comme dans tous les détails de son action, travaille sans cesse à rappeler qu'elle n'est qu'un instrument, qu'un chemin; qu'il ne sert de rien d'être à elle, si ce n'est pas pour être à Jésus-Christ. Il faut qu'elle se tienne perpétuellement en garde contre la tentation d'accepter les droits mensongers que le cœur humain lui confère; il faut, enfin, qu'elle repousse tout hommage supposant en elle le pouvoir de sanctifier ses membres et de leur garantir le ciel.

Mais s'il se trouvait une Église qui les eût acceptés, ces hommages-là, et qui les eût même exigés; s'il se trouvait une Église qui ne les eût pas seulement tolérées, ces tendances de tout cœur d'homme, mais encouragées, exploitées; si elle avait favorisé, dans son culte, la pensée que le salut est attaché à certaines formes, et, dans sa morale, celle que le salut est attaché à certaines œuvres; si, confondant le visible et l'invisible, elle s'était attribué, à elle, corps visible, les priviléges du corps spirituel de Christ, livrés ensuite et garantis par elle à quiconque figurera, ici-bas, parmi ses membres; si, enfin, refusant à toute autre Église le droit et la possibilité de transmettre ces priviléges, elle fermait le ciel à quiconque y aspirera autrement

que par elle et dans son sein, — cette Église-là, nous pourrons bien y trouver encore des chrétiens, des gens ayant échappé plus ou moins à la funeste influence du système; mais le système en soi, mais l'Église où il serait établi, nous dirions qu'elle s'est mise en contradiction formelle avec la notion évangélique de l'Église *Corps de Christ*.

Eh bien! elle existe, cette Église. Je disais que nous la rencontrerions bientôt et forcément sur notre chemin : la voilà. Que d'autres Églises aient subi, jusqu'à un certain point, l'influence de sentiments erronés si naturels au cœur de l'homme; que quelques-unes méritent aussi le reproche de les avoir plus ou moins encouragés, caressés, — nous ne le nierons pas; mais si vous en voulez une où ces erreurs aient été ouvertement accueillies, où le système qui en sort ait été établi ouvertement, officiellement, pleinement, — ne cherchez pas : il n'y en a qu'une, et c'est l'Église de Rome.

III

« *Suffit-il, pour être sauvé, d'être chrétien? — Non; il faut encore être catholique.* »

Ce résumé du système romain, ce n'est pas moi

qui l'ai fait; on m'accuserait d'exagération, peut-être de mauvaise foi. Ces mots sont pris, textuellement pris, dans le catéchisme en usage chez les catholiques de Genève.

On a souvent relevé l'étrange naïveté de l'aveu qu'ils renferment. « On peut donc, a-t-on dit, être chrétien sans être catholique; on peut, hors du catholicisme, posséder l'essentiel. » Mais non : ces mêmes mots vous disent aussi qu'on ne le peut pas, car l'essentiel, après tout, c'est le salut, et le salut, vous dit-on, n'est que dans l'Église romaine. Voilà donc le salut attaché, non pas exclusivement, il est vrai, mais en grande et en très-grande partie, — à quoi? A la profession extérieure; à la qualité de membre d'une Église visible.

L'Église romaine a-t-elle au moins combattu ce qu'il y avait de dangereux dans ce premier principe? A-t-elle, en enseignant qu'il ne suffit pas d'être chrétien, enseigné aussi, mais nettement, clairement, qu'il ne suffit pas d'être catholique? A-t-elle, en se donnant pour l'instrument nécessaire du salut, clairement et nettement défendu qu'on la considérât comme sauvant elle-même, par elle-même? — Je dis qu'elle a tout fait, au contraire, pour qu'on se crût sauvé par cela seul qu'on lui appartiendrait, qu'on reconnaîtrait ses

droits, qu'on adopterait ses formes. M'objecterat-on qu'elle n'a jamais enseigné cela? Directement et officiellement non; indirectement et par tout l'ensemble de ses dogmes, de son organisation, de ses pratiques, de sa discipline, — oui. Elle l'a enseigné, elle l'enseigne, et, sous peine de se renier elle-même en renonçant à ce qu'elle a réclamé comme des droits sacrés, elle l'enseignera nécessairement à tout jamais.

Elle l'a enseigné, d'abord, en se représentant comme la dépositaire et la dispensatrice de toutes les grâces chrétiennes, et elle a largement favorisé, sur ce point, deux des mauvais instincts du cœur humain.

Le premier, c'est cette paresse intime qui nous fait désirer de n'avoir pas la responsabilité de notre foi. Or, cette responsabilité, l'Eglise romaine vous en dégage. Elle n'attend pas même, pour cela, que vous en soyez fatigué ou effrayé; c'est elle qui vous invite à ne pas en prendre la charge, ou plutôt qui vous le défend, et qui a soin de vous effrayer, dès votre enfance, sur les dangers de tout examen en religion. Dépositaire des enseignements de Jésus-Christ, chargée par lui de vous les communiquer, elle vous garantit que ce qu'elle vous en donne est précisément ce qu'il vous faut; qualité, quantité,

tout y est et ne peut pas n'y pas être. Ne vous inquiétez même pas de bien savoir ce que vous aurez à croire : une adhésion générale, une simple déclaration comme quoi vous entendez croire d'après elle, croire comme elle, vous constitue croyant comme elle, vous assure le mérite d'une pleine et entière foi aux vérités chrétiennes. Donc vous voilà, par le seul fait de lui appartenir, un croyant, un chrétien.

L'autre penchant, c'est cette autre paresse intime qui nous fait désirer de n'avoir pas la responsabilité de nos actions, et, cette responsabilité, l'Église romaine vous en débarrasse encore. Dépositaire des commandements de l'Évangile, elle se charge de vous dire — ou plutôt de vous commander — tout ce que vous aurez à faire, et elle vous garantit qu'en le faisant vous aurez fait précisément ce qu'il faut. Encore ici, non-seulement vous n'êtes pas obligé d'examiner, mais vous ne le devez pas; l'Église, du reste, pourvu que vous lui reconnaissiez le droit de poser les règles, est toujours prête à vous les faire aussi douces que vous pouvez le désirer. Mais, qu'elle vous ait demandé peu ou beaucoup, qu'elle vous ait soumis aux austérités du cloître ou qu'elle vous ait fourni des moyens d'accommodement entre le monde et

l'Évangile, — ne craignez rien, car le principe subsiste : l'obéissance à l'Église vous constitue en état d'obéissance envers Dieu, vous assure le mérite d'une pleine et entière soumission aux lois chrétiennes. Donc, même conclusion : par le seul fait d'être à elle, vous voilà chrétien dans votre vie, comme vous l'étiez, tout à l'heure, dans votre foi.

Mais non; je dis encore trop. Désobéissez, péchez, et, par le seul fait d'être à elle, de n'avoir pas rompu positivement avec elle, vous pouvez ne pas vous inquiéter des suites de vos fautes. Elle a le droit de vous les remettre ; elle ne vous demande que de lui en reconnaître le pouvoir. Dépositaire du sang de Jésus-Christ, elle en a une goutte pour chacune de vos offenses, et, au besoin, elle le verse à flots. Elle n'enseignera pas officiellement l'inutilité de la repentance, l'inutilité de la conversion du cœur; mais qu'on nous dise ce qu'elle pourrait faire de plus pour conduire ses fidèles à n'en pas sentir le besoin, à oublier ou à ne pas même comprendre le peu qui leur en sera quelquefois dit. Laissons, si vous le voulez, la Confession, ses facilités sans bornes, ses pénitences illusoires, cette absolution qui ne se refuse à peu près jamais à qui se soumet, tant bien que mal, aux conditions de forme ; rappelez-vous seulement comment s'achètent ces grâces

extraordinaires que le trésor central distribue incessamment par le monde. Pour une légère aumône, pour une courte prière devant telle ou telle croix, pour une messe entendue dans telle ou telle église, — voici des pardons à foison, des pardons sous toutes les formes et pour toutes les formes de péchés ; voici, enfin, l'indulgence plénière, et le ciel ouvert à deux battants. Votre cœur corrompu voulait la grâce à bon marché ; il l'obtient à des prix plus bas encore qu'il n'eût osé se le figurer jamais, et, sous des apparences plus décentes, le dix-neuvième siècle, sur ce point, a dépassé le seizième. Jamais les indulgences n'avaient été si étrangement prodiguées, si bizarrement accommodées à tous les besoins, à tous les goûts ; on finira par nous faire trouver plus sages, j'ai presque dit plus chrétiens, ceux qui les vendaient au moins quelques sous ! Mais laissons les abus ; le système, en soi, ne vient que trop à l'appui de ce que nous avons dit, et c'est le système, en soi, que nous analysons. S'il nous donne raison dans ce qui concerne les vivants, il nous donne encore plus raison dans ce qui concerne les morts. Ayez vécu, quatre-vingts ans durant, comme vous aurez voulu, et, pourvu que vous soyez mort ou que vous ayez paru mourir dans l'Église catholique, voici encore

une longue suite de pardons qui vous ira chercher dans l'autre vie. Vous pouvez vous les assurer d'avance, pour de l'argent, par votre testament; vous pouvez, si vous n'y avez pas songé, les voir venir également, payés alors par vos parents, par vos amis; vous pouvez profiter encore de ceux qui seront payés par n'importe qui, pour le soulagement de tous les morts; vous pouvez profiter, enfin, de ceux qui seront gagnés, pour le même objet, par des prières, par des pèlerinages, ou qui, de temps en temps, seront accordés gratis. Encore une fois, je laisse tous les abus, tous les excès, toutes les étrangetés; je ne prends que le système, que sa marche ordinaire, et je dis : Impossible d'imaginer une confusion plus complète entre le visible et l'invisible, entre la forme et le fond. Les faits que j'ai indiqués auparavant vous disaient : « Vivez dans l'Église romaine, et vous êtes sauvé. » Il suffira, vous le voyez maintenant, d'y être mort, et d'avoir, au dernier moment, cru en elle ou paru croire en elle. On a souvent parlé de ces tristes chrétiens du moyen âge, qui, après une vie de désordres, s'imaginaient tout réparer en se faisant revêtir, au lit de mort, d'une robe de moine. Ce n'était que la traduction naïve d'un système qui est resté, au fond, rigoureusement le même.

IV.

Que dire, maintenant, de la manière dont l'Église romaine communique ces grâces dont elle se prétend dépositaire? — Ici encore, large satisfaction donnée à un des instincts les plus contraires à la spiritualité de l'Évangile.

L'homme charnel veut des signes visibles. S'il y en a déjà, il s'en empare; s'il n'y en a pas, il en invente, et, dans les deux cas, il tarde peu à prendre le signe pour la chose.

Ainsi a donc fait l'Église romaine, soit pour les sacrements qui nous viennent de Jésus-Christ, soit pour ceux qu'elle a trouvé bon d'ajouter. Pourquoi en a-t-elle ajouté? Parce qu'un sentiment qu'il aurait fallu combattre demandait que chaque grâce eût son signe et prît une forme; ce que Jésus-Christ avait fait dans une sage et divine mesure, on l'a étendu à tout. De là, en même temps qu'extension, altération complète de l'idée de sacrement. Ce qui n'était qu'un signe est devenu quelque chose de réel; on l'a considéré comme ayant en soi une valeur, comme agissant par une force interne et mystérieuse, comme produisant, enfin, des effets véritablement magiques, car ce mot n'a rien d'exagéré.

Voyez, pour nous en tenir aux sacrements reconnus par tous les chrétiens, ce que le romanisme a fait du Baptême et de la Cène.

Le Baptême, on est arrivé à en décréter la nécessité absolue : que l'eau sainte tombe sur le front de l'enfant, ou l'enfant, s'il meurt, est exclu du ciel.

La Cène, si on ne l'a pas représentée comme absolument nécessaire, on y a cependant introduit cette même idée d'un effet produit par l'acte même, par la manducation de la substance consacrée, et, sans dire précisément, car ce ne serait pas facile, en quoi consiste cet effet, on s'est mis à le vanter comme grand, comme miraculeux, comme divin. C'est pour mieux pouvoir enseigner cela qu'on a divinisé cette substance et qu'on en a fait le corps même du Sauveur, autre *matérialisation,* si je puis ainsi dire, autre satisfaction donnée à l'homme charnel, à celui qui ne reconnaît la grâce que lorsqu'il la voit et la touche !

Mais, lui céder, c'était le confirmer dans son erreur ; c'était, surtout, l'autoriser à ne pas s'inquiéter des dispositions de son cœur, à s'endormir sur l'oreiller des formes, et à voir dans l'Église, dispensatrice des formes, forme elle-même, l'auteur de son salut.

Aussi, toutes les altérations dont nous venons d'indiquer la série, l'histoire nous les montre se résumant en une, celle de l'idée d'*unité,* grande et belle et chrétienne idée si elle reste ce qu'elle a été d'abord, dangereuse et antichrétienne illusion si on l'entend à la façon romaine.

Ouvrez le Nouveau Testament, et, recueillant ses enseignements sur ce point, vous y trouvez, dans toute sa largeur, la notion spirituelle d'unité, l'unité constituée par le seul fait de croire en Jésus-Christ et de l'avoir pour chef commun, *L'Église* existant par le seul fait qu'il y a *des Églises*, des chrétiens. Vous y voyez un saint Paul, un saint Jean, un saint Pierre écrivant à ces Églises, leur donnant des directions de tout genre, les préparant à toutes les éventualités de leurs destinées terrestres, — et ne leur parlant point d'un lien visible quelconque établi ou à établir entre elles. Ainsi, non-seulement cette dernière unité n'a pas été établie aux premiers temps, mais les apôtres n'en ont jamais parlé, ne l'ont jamais supposée, et jamais, encore moins, n'ont paru disposés à croire qu'il y eût là un caractère important, essentiel, de l'Église *Corps de Christ.*

On me dira peut-être : « Est-ce que l'unité visible n'est pas une conséquence naturelle de l'u-

nité invisible? Est-ce que des hommes admettant les mêmes vérités ne seront pas conduits à les professer ensemble, à former une seule Église? »

Sans doute; mais vous renversez la question,— et ce que nous reprochons à l'Eglise romaine, c'est précisément de l'avoir aussi renversée. L'unité extérieure devait être une conséquence; on en a fait un principe : hors de l'unité, point de vérité, point de salut. Voilà donc encore le signe à la place de la chose, la forme à la place du fond. Je sais bien qu'on ne dira pas ouvertement aux fidèles : « Soyez catholiques au dehors, et soyez, au fond, ce que vous voudrez; » ce que je maintiens, c'est qu'on le leur dit indirectement de cent manières, ou, si vous voulez, qu'on les conduit inévitablement à se le dire, et à régler leur christianisme là-dessus.

On le leur dit, d'abord, d'une manière générale, par l'importance même qu'on met et qu'on leur fait mettre à l'unité. C'est comme un huitième sacrement, aussi nécessaire que le baptême, aussi puissant que tous ensemble. L'idée revient sous toutes les formes et dans toutes les questions; elle est perpétuellement au premier rang. C'est la grande arme contre le protestantisme; c'est la preuve, la grande et souveraine preuve de la vérité du catholicisme. «La vérité est une; le catholicisme est un;

donc, point de différence entre catholicisme et vérité, entre l'unité catholique et la vérité qui sauve.» Impossible de mieux conduire les gens à se persuader que la grande affaire est l'unité, et que, si on l'a, on a tout avec.

On le leur dit plus nettement encore par la nature même de la soumission exigée pour constituer cette unité. Point d'examen; il faut croire. Or, qu'est-ce que l'unité d'opinion de gens qui n'ont pas examiné, qui ont été dressés à ne pas examiner, qui ne sont d'accord, enfin, que pour avoir accepté, sans contrôle, les enseignements d'un même maître? Ils auront beau se croire d'accord et nous déclarer qu'ils sont d'accord; nous pourrons toujours leur répondre : «Qu'en savez-vous? Votre opinion n'est réellement pas la vôtre. Ayez-en une qui soit à vous, bien à vous, et, alors seulement, s'il y a encore unité, ce sera une véritable unité.» L'autre unité, par conséquent, non-seulement c'est chose extérieure, mais toute tentative pour la rendre réelle, sérieuse, serait le renversement de son principe : il faudrait se mettre à examiner, et l'examen n'est pas permis. Donc, poser ce principe, c'est encore dire aux gens qu'ils aient à se contenter de l'unité visible, et ne s'inquiètent pas du fond.

On le leur dit, enfin, dans la pratique, par l'ex-

trême indulgence avec laquelle on passe par dessus tout le reste, pourvu qu'il n'y ait pas rupture ouverte de l'unité. Cette rupture est le plus grand des crimes. Tout est dit sur un homme quand on a dit qu'il est sorti de l'Église, et, dans les pays foncièrement catholiques, c'est avec une sorte de terreur qu'on parlera de l'état où il s'est mis par cette inconcevable désertion. En vain aura-t-on su qu'il était auparavant peu croyant, incrédule même; en vain l'aura-t-on vu devenir, après son divorce avec l'unité visible, non-seulement un croyant, mais un croyant jaloux de montrer sa foi par ses œuvres, et sacrifiant, pour cela, des passions, des vices, qu'on lui avait toujours connus. Il a rompu, cet homme, l'unité extérieure. Qu'il soit chrétien tant qu'il voudra ; il n'est plus catholique : il est damné ! Aussi, voyez comme on lui fait, pour réntrer, la porte large. On ne lui demande qu'une chose : c'est de déclarer qu'il rentre, ou, moins encore, de ne pas s'opposer à ce qu'on le dise rentré. S'y soumet-il, tout est dit. On ne s'inquiètera pas de l'état réel de ses croyances, pas plus qu'on ne s'en était inquiété jusqu'au jour de la rupture; on lui permettra même formellement, en secret, de ne pas croire à telle ou telle doctrine, ce qui équivaut à lui permettre

de répudier le principe, car, si l'Église est infaillible, tous ses enseignements doivent être également vrais, également sacrés. Mais, ce principe, il l'aura publiquement accepté; c'est ce qu'on voulait. Il est rentré dans l'unité visible ; plus de raison pour qu'il ne soit pas sauvé.

Encore une fois, je ne dis pas que ce soit là ce qu'on prêche toujours ouvertement; je dis que c'est ce qui est, ce qui ne peut pas ne pas être avec le système romain, nécessairement accommodant avec tous ces instincts, avec toutes ces paresses, avec tous ces relâchements dont il est lui-même le produit. Tout ce que nous venons de voir, c'est l'homme, l'homme charnel, réglant lui-même à sa manière les conditions de l'alliance de grâce, et toujours arrivant, par un chemin ou par un autre, à décréter que la forme suffit. Est-ce là le christianisme ? — Celui de l'homme, oui ; mais ce n'est certainement pas celui du Christ et de l'Église *Corps de Christ*.

V

J'ai laissé dans l'ombre, jusqu'ici, tout un côté de la question ; j'ai supposé toutes ces altérations s'opérant naturellement, par la simple invasion de

certains penchants du cœur humain, et je n'ai pas dit, — nettement, du moins, car il était impossible de ne jamais toucher à cette idée, — que personne eût volontairement provoqué ou facilité cette invasion.

Puis-je, maintenant, ne pas le dire, et ne pas le dire nettement? Puis-je continuer à supposer que l'intérêt et l'ambition n'ont joué là aucun rôle, et que nul homme ou nulle classe d'hommes n'a exploité ces errements de l'homme?

Quand je le voudrais, je ne le pourrais; les faits sont trop évidents. Si le système romain est, en premier lieu, l'œuvre de l'homme, il est, en second lieu, l'œuvre du clergé.

Avec cette manière de poser la question, me voilà placé, ce me semble, dans les meilleures conditions pour être exact et juste. Souvent, en effet, on a tout mis sur le compte du clergé; son ambition, son despotisme, son avarice, ses fraudes, pieuses ou non pieuses, expliquaient tout. Cela n'est point. L'explication fondamentale est celle que j'ai donnée; l'action du clergé a été grande, continue, souvent déplorablement puissante, mais parce qu'elle avait, en chaque homme, un auxiliaire et un complice.

Est-ce à dire qu'on puisse partir de là, comme

certains historiens modernes, pour considérer le clergé comme innocent de tout ce qui s'est fait? « Il a suivi, disent-ils, le torrent de chaque siècle. Il a pris le pouvoir qu'on lui offrait. Il a donné aux générations chrétiennes l'Église qu'elles voulaient, l'Église qu'elles comprenaient, l'Église, enfin, telle que l'esprit du temps la lui faisait concevoir à lui-même. » — Arrêtez. Le ministre de l'Évangile est un homme, nous le savons ; mais il a reçu la charge de veiller sur l'Église, de combattre tout ce qui pourrait la dénaturer dans son essence, lui ôter ses droits véritables ou lui en donner d'imaginaires. Qu'il se trompe parfois, même souvent, qu'il faiblisse, qu'il suive, dans une certaine mesure, le torrent de son siècle, — nous le lui pardonnerons, et, certainement, Dieu aussi. Mais si je le vois ne plus lutter, et, loin de lutter, favoriser ce que sa charge l'appellerait le plus manifestement à combattre ; si je le vois exploitant sans scrupule tous ces penchants humains auxquels son devoir serait de n'accorder ni paix ni trève, — je puis bien faire encore, et largement, la part des circonstances ; je puis bien ne pas vouloir dire exactement à quel degré il est coupable, — mais qu'on ne vienne pas me demander de le considérer comme innocent.

Est-il, dirai-je donc, dans ce que j'ai exposé jusqu'ici, est-il un point, un seul, où le clergé romain ait combattu les instincts dangereux qui poussaient à l'altération ? En est-il un, un seul, où l'histoire ne nous le montre, au contraire, les tolérant, les favorisant, les exploitant ?

Quand je disais que l'Église romaine vous dégage de la responsabilité de votre foi, — j'aurais pu dire, au lieu de l'Église, le clergé. « Croyez comme votre curé, et ne vous inquiétez de rien ; » voilà, en pratique, la traduction naturelle et nécessaire du système. Quand je disais que l'Église romaine vous dégage de la responsabilité de vos actions, — j'aurais pu dire encore, au lieu de l'Église, le clergé. « Obéissez à votre curé, et ne vous inquiétez de rien. » Quand je disais : « Les pardons de l'Église, » je disais nécessairement, au fond, ceux du clergé ; l'Église pardonnant, c'est toujours ou le pape, ou votre évêque, ou votre confesseur. Quand je parlais de l'incarnation de la grâce dans des symboles matériels, — c'est le clergé que j'aurais pu montrer travaillant, à travers les siècles, à consolider dogmatiquement la foi du peuple en cette incarnation, et à établir la croyance que cette incarnation s'opérait par lui, par lui seul. Quand je montrais, enfin, cette notion abusive d'unité et tous les abus

qui en découlent, — c'est lui, c'est le clergé que j'aurais pu et dû montrer la développant, la poursuivant, vous le savez de reste, à travers toutes les protestations de la liberté, de la conscience, et, au besoin, parmi des flots de sang.

VI

Mais quand ces flots de sang n'apporteraient pas leur témoignage contre ceux qui les ont versés, quand le système n'en serait pas venu à ces impitoyables conséquences,—il en a produit assez d'autres qui ne sont pas moins en contradiction avec les enseignements de l'Évangile, et avec l'esprit des premiers temps.

L'Église, dans l'Évangile, l'Église, dans les premiers temps, c'est, redisons-le, l'ensemble universel des chrétiens ; le mot même d'*Église* signifiait l'ensemble *des appelés*, ou, mieux encore, de ceux qui avaient répondu, mais véritablement, à cet appel. Les pasteurs ne nous apparaissent, en ces temps, que comme des hommes chargés d'un ministère fraternel, qui est, au fond, celui de tous les fidèles, mais ne peut être exercé par tous, et que les apôtres, au nom du chef suprême de l'Église, ont ordonné de remettre spécialement à quel-

ques-uns. Ils ne forment point une caste ; ils n'ont d'autre privilége que le devoir même de prêcher, d'exhorter, de reprendre, et c'est leur devoir qui constitue leur droit. Ils gouvernent l'Église, mais en vertu de la libre et volontaire soumission des fidèles qui la composent. Ils ne se donnent point pour des intermédiaires nécessaires entre les hommes et Dieu, encore moins pour les dispensateurs nécessaires de la grâce ; ils la prêchent, invitant à la chercher où elle est, mais ils ne se vantent point de la donner, ni directement, ni par des symboles auxquels elle soit inhérente. Ils ne disent jamais : « Venez à nous, » mais : « Allez à Jésus, » car ils savent que Jésus seul a pu dire : « Venez à moi. » L'unité, enfin, ils en font ce qu'en faisait saint Paul : « *L'unité de l'Esprit par le lien de la paix ;* » ils n'ont pas l'air, je ne dirai pas de penser, mais même de soupçonner que les Églises répandues sur la face de la terre doivent jamais avoir besoin, pour être et pour rester *L'Église*, de n'en former visiblement et humainement qu'une, de telle sorte qu'un vaste corps hiérarchique, le clergé, en soit le représentant souverain.

Tout cela, pourtant, allait arriver, et ce dernier trait, réalisé, dira tout : l'Église, dans le sys-

tème romain, c'est le clergé. Il n'en est pas seulement le chef, la tête ; l'Église est supposée avoir abdiqué entre ses mains tous ses droits, tous ses priviléges, ceux d'Église invisible comme ceux d'Église visible, ou, pour mieux dire, — car la pure idée romaine, *ultramontaine*, comme on dit, n'admet pas que le clergé tienne rien de l'Église et que l'Église ait jamais rien eu à lui donner, vu qu'elle n'a jamais rien possédé, — c'est Jésus-Christ lui-même qui a remis aux prêtres, avec son autorité suprême sur l'Église, le dépôt de toutes les grâces qu'il avait trouvé bon de lui promettre. L'Église, en un mot, n'a rien, ne peut rien avoir, n'est rien et ne peut rien être, si ce n'est par le clergé. Je laisse de côté le détail des usurpations ; je ne m'occupe pas de réfuter les arguments dont elles se sont étayées quand on leur a demandé des arguments, pas plus que je me suis arrêté, tout à l'heure, sur les violences de tout genre qu'elles ont si souvent appelées à leur secours. Je constate les faits, et, fidèle à mon point de vue originel, je constate l'accord des faits avec la marche ordinaire des passions. C'est constater assez qu'ils ne se sont pas développés dans la direction de l'Évangile.

Ainsi, dans la notion romaine de l'Église et dans tout ce qui s'y rapporte, double invasion de

l'homme charnel, et la seconde confisque au profit du clergé les conquêtes de la première. On avait confondu le visible et l'invisible, matérialisé l'idée de l'Église *Corps de Christ;* arrivent des hommes qui disent : « L'Église, le *Corps de Christ,* c'est nous. » On avait mis les signes à la place des choses, matérialisé l'idée de la grâce ; arrivent des hommes qui disent : « Nous tenons dans nos mains et les signes et les choses ; vous n'aurez la grâce que par nous. » On avait mis l'unité au-dessus de la vérité ; arrivent des hommes qui disent : « L'unité, c'est nous, et la vérité, par conséquent, c'est nous. » — Ainsi est venu le châtiment des altérations premières ; ainsi a été puni l'homme par l'homme, et a été vengée l'autorité du véritable chef.

VII

Mais elle devait l'être mieux encore, car le châtiment allait atteindre ceux-mêmes qui en avaient été les instruments sur l'Église dégénérée.

Usurpateur de l'autorité divine, dominateur du *Corps de Christ*, le clergé romain n'a pu l'être qu'en organisant dans son propre sein le despotisme le plus complet, le plus serré, dont la terre

ait eu le spectacle. Si la liberté primitive est ôtée au troupeau, elle l'est plus encore à ceux qui la lui ont ôtée; si l'Église visible pèse sur l'invisible et le cadavre sur le corps, c'est tout particulièrement dans le clergé. Là, l'Église n'est pas seulement visible, mais incarnée, pour chacun, dans son supérieur immédiat, dans un maître qui a lui-même son maître, et qui ne peut plaire à ce maître qu'en maintenant dans une absolue obéissance ceux qu'on lui a donnés à commander. Le clergé romain, dans l'Église, c'est une armée établie en pays conquis, mais une armée où la discipline enlace, avec les actions extérieures, l'esprit, le cœur, la conscience, l'homme entier, tous les détails comme tout l'ensemble de son être. Là, non-seulement nul ne s'appartient, mais nul n'a même le droit d'appartenir directement à Dieu; il est, avant tout, l'homme de l'Église, de l'Église entendue comme nous venons de le voir, vaste armée au prix de laquelle une armée ordinaire est presque de la liberté, vaste machine où chacun n'est plus qu'une roue s'engrenant à toutes les autres, de telle sorte que, au premier essai de mouvement libre, il est rejeté ou broyé. Le prêtre est l'esclave de l'évêque; l'évêque est l'esclave du pape; le pape, sur son trône, est le plus esclave de tous.

Incarnation dernière de l'unité visible, usurpateur suprême des droits du véritable chef, c'est lui aussi qui porte le plus complétement, et comme homme, et comme chrétien, le peine de l'usurpation. Plus que le dernier des prêtres, il est l'homme de l'Église ; plus que le dernier des fidèles, il est tenu de ne croire, de ne penser, de n'être pieux, s'il l'est, que dans un cercle irrévocablement tracé. C'est sur lui que repose tout le fardeau des siècles précédents ; c'est lui qui peut le moins s'affranchir d'une portion quelconque de cet écrasant héritage ; c'est lui qui est le moins en droit de vivre d'une vie qui soit la vie ; c'est en lui que le *Corps de Christ* est le plus complétement et le plus tristement cadavre. Admire qui pourra un système dont voilà l'expression souveraine ! Admire qui pourra la force qu'il peut avoir eue ou qu'il paraît encore avoir ! Quand il ne s'agirait, dans tout cela, que de choses humaines et terrestres, je dirais encore : « Est-ce ainsi que l'homme doit être fort ? Est-ce ainsi que l'homme doit être grand ? Est-ce là l'autorité qu'il peut légitimement exercer sur ses semblables ? » Mais quand je me rappelle que tout cela est fait au nom du ciel et de nos éternelles destinées, que ce système est prêché comme réalisation de la pensée

du Christ, que cet échafaudage de misères humaines, d'erreurs humaines, de passions humaines, veut être réputé le temple de l'Esprit de Dieu, — alors, au nom de l'histoire, je fouille dans ses fondements, et, au nom de la Bible, je renouvelle, devant Dieu, les protestations de nos pères. Non ! Ce n'est pas là l'Église de Jésus-Christ ! Non ! Ce n'est pas là le *Corps de Christ !*

VIII

Mais protester, c'est peu, car l'incrédulité proteste aussi, et si c'est le cœur humain qui a bâti l'Église romaine, souvent c'est aussi lui qui la hait et la veut détruire. Il la hait, alors, beaucoup moins pour avoir gâté l'Évangile que pour l'avoir quelque peu conservé ; c'est le christianisme qu'il attaque, heureux de le rencontrer sous cette forme humaine et vulnérable. Rien donc de commun entre cette guerre-là et celle que nous prêchons. Quand l'incrédulité se met en campagne contre Rome, ce n'est qu'une armée de passions marchant contre une autre armée de passions ; la mieux disciplinée finit toujours par avoir le dessus, et Rome, vous le savez, excelle à vaincre par ses défaites mêmes. Le seul ennemi qui la vaincrait, qui

la vaincra, c'est l'Évangile, et, en attendant, la seule protestation véritable, sérieuse, puissante, c'est que le *Corps de Christ* soit de plus en plus visible en nous, visible autrement, mais visible, visible par notre foi, visible par nos œuvres, visible par notre zèle, visible par notre union vivante avec Celui que Rome a détrôné en le remplaçant par un homme. « *Ayez les yeux*, nous est-il dit, *sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi.* » Il faut que la vieille objection : « Où est votre chef? » — disparaisse devant l'obstination sainte de nos regards tournés vers lui, de notre obéissance à ses lois, à toutes ses lois. Il faut que l'autre objection tant de fois faite, celle de nos diversités, s'anéantisse devant l'unité sainte de cet amour et de cette obéissance. Il faut que la vie, enfin, circulant largement dans nos Églises, prouve au monde que là est le *Corps de Christ,* le corps vivant, le vrai corps, l'unité spirituelle et sainte qui est déjà celle du ciel, et qui ne fait, ensuite, que continuer dans le ciel.

Ainsi l'entendaient les apôtres quand ils prêchaient l'Église, l'unité, sans dire un mot des formes où Rome les a emprisonnées. Ainsi l'entendirent leurs disciples, aussi longtemps que le souffle évangélique repoussa les inspirations du vieil-

homme. Ainsi l'entendirent nos pères quand souffla sur les corruptions de l'Église l'esprit régénérateur des premiers temps; ainsi l'entendaient nos martyrs quand ils demeurèrent fermes « *comme voyant Celui qui est invisible.* » Ainsi l'ont entendue, au sein du catholicisme lui-même, tout ce qu'il y a eu, chez lui, d'âmes nobles et libres, de cœurs véritablement donnés à Christ. Soumis encore, et sincèrement peut-être, aux exigences de l'unité visible, ils savaient en chercher, en réaliser une plus haute, et, dans ces régions supérieures, ils respiraient, sans s'en douter, le même air que ces novateurs qu'ils fuyaient sur la terre, qu'ils maudissaient peut-être. Ils étaient de notre Église, ceux-là, et nous sommes de la leur, car ils étaient de l'Église universelle, de l'Église immortelle, visible aussi, mais dans leur piété, dans leur charité, dans leur courage, dans l'ardeur de leurs espérances et de leurs élans vers le Sauveur.

Nous donc, nous qui n'avons pas, pour en être, à secouer les formes et les traditions d'une autre Église qui en ait usurpé les priviléges, — affermissons de plus en plus nos pas dans cette voie spirituelle et sainte où le visible n'a plus rien qui cache l'invisible, où le *Corps de Christ* apparaît, mais aux yeux de la foi, spirituel, pur, éternelle

unité de la lumière et de l'amour. C'est là que nous trouverons de la force contre toutes les formes de l'erreur, et hors de nous, et en nous; c'est là que nous attendent nos frères de tous les siècles et de toutes les Églises; c'est là que nous trouverons Jésus, et toutes choses avec lui.

II

L'AUTORITÉ

Ce n'est pas que nous prétendions dominer sur votre foi.

(2e ép. aux Corinthiens. I, 24.)

I

De qui sont les paroles que nous venons de lire? — On les croirait de quelque docteur timide, peu sûr de ce qu'il enseigne, peu sûr de son droit d'enseigner.

Elles sont pourtant d'un apôtre; elles sont même de celui qui s'est constamment montré le plus ardent à croire, le plus hardi à prêcher, le plus fermement convaincu de son autorité comme ambassadeur de Jésus-Christ.

Ce contraste renferme un enseignement précieux sur la nature de l'autorité dans l'Église.

Saint Paul voulait-il dire que les Corinthiens fussent libres, moralement libres, libres, en un mot, devant Dieu, de ne pas l'écouter? — Non,

car ç'eût été dire que les Corinthiens étaient libres de ne pas écouter Dieu, dont il était, lui, Paul, l'organe.

Ce qu'il voulait dire, le voici.

Il voulait dire, d'abord, qu'il ne prétendait pas imposer son autorité, mais la faire accepter. Nous le voyons, en effet, dans beaucoup d'endroits de ses lettres, exposer en détail ses titres, faire appel ou à la raison ou au cœur de ceux qu'il instruit, et, par exemple, s'autoriser de tout ce qu'il a déjà souffert dans la prédication de l'Évangile. « *Que personne,* dira-t-il, *ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les marques du Seigneur Jésus.* » S'il prend parfois le ton du commandement, c'est toujours pour en revenir, peu après, aux formes persuasives, aux raisons, aux prières même, car, plus il a foi en ses droits et en ses pouvoirs d'apôtre, moins il craindra de les compromettre en paraissant les oublier. Ainsi, même quand il parle avec le plus d'assurance ou le plus de sévérité, il tient à n'être encore, lui, apôtre, qu'un frère instruisant, exhortant, reprenant, consolant des frères.

Il voulait dire, en second lieu, qu'il ne prétendait pas avoir une autorité qui lui fût propre, qui lui appartînt, à lui, Paul, ou qui eût été mise entre

ses mains pour en user comme bon lui semblerait. Sa déclaration, dans ce second point de vue, signifiait donc qu'il avait banni de son cœur toute pensée de domination personnelle, qu'il ne s'attribuait, à lui, Paul, aucun droit sur la conscience de ses frères, et qu'il ne voulait, en un mot, que les amener à se placer, comme lui, sous le joug de l'Esprit de Dieu.

Il voulait dire, enfin, que la foi est une soumission libre aux vérités chrétiennes; qu'il entendait, par conséquent, les prêcher, non les imposer; qu'il les laissait s'imposer elles-mêmes; qu'il s'en remettait à Dieu pour ouvrir les esprits, les cœurs, à la prédication de sa Parole. Encore une fois, était-ce dire : « Ne m'écoutez pas, si bon vous semble? » Nullement; mais il entendait qu'on cessât de voir le prédicateur, l'homme, et que le prédicateur, par conséquent, se bornât à mettre les vérités en contact avec les âmes, laissant à chaque homme, après cela, sous l'œil de Dieu, sa liberté, sa responsabilité.

Est-ce là ce qui a eu lieu dans l'Église? Cette sage et humble réserve d'un apôtre, les conducteurs de l'Église en ont-ils usé après lui?

C'est ce que je veux ici demander à l'histoire, ou, pour mieux dire, — car il n'y a pas à cher-

cher, et les faits ne sont que trop certains, — ce sont ces faits trop certains, contradiction flagrante entre l'esprit des temps postérieurs et l'esprit de saint Paul, que je voudrais étudier avec vous, mais dans leurs causes. C'est dans le cœur humain que nous avons pris l'histoire des altérations de l'idée d'*Église;* nous ne prendrons pas ailleurs l'histoire de l'*Autorité*, je veux dire du système qu'on désigne ordinairement sous ce nom.

Ce système a joué un rôle immense, mais tantôt ouvert, tantôt caché, tantôt d'accord, tantôt non, avec les principes invoqués; ses défenseurs excellent à le modifier selon les temps, les lieux, les hommes, les questions, et, de quelque manière que nous le formulions pour le combattre, toujours on nous échappe en le formulant autrement. Ce que nous aurons dit contre le système en soi, on y répond en invoquant la pratique, prise, bien entendu, là où elle est douce et raisonnable; ce que nous aurons dit contre la pratique et ses vices, on y répond par le système adouci, arrangé, épuré, inoffensif.

Nous venons donc l'attaquer dans ses sources; ce sera l'attaquer sous toutes ses formes à la fois, car ce sera prouver que, n'importe sous quelle forme, les éléments en sont mauvais. Ce sera aussi

l'attaquer dans toutes les Églises, à quelque degré qu'il y ait pris pied; ce sera l'attaquer, enfin, dans le cœur de chacun de nous, et voilà, je l'ai déjà dit, la grande, la vraie attaque. Que Dieu nous donne, à tous, sincérité, clairvoyance et franchise!

II

L'esprit de domination naît avec nous; deux enfants ne sont pas ensemble une heure que l'un des deux n'ait pris la haute main, et que l'autre n'ait essayé de la prendre. Cet esprit pourra bien ne pas se développer toujours; presque toujours, dans ce cas, c'est que les occasions auront manqué, ou que les moyens auront été décidément insuffisants. Même disparu, ne nous hâtons pas de le croire éteint. Il peut, dans l'âme la plus humble, vivre encore et se réveiller; il peut, dans la condition la plus obscure et la plus dépendante, trouver encore à s'exercer. Enfin, qu'il s'exerce ou non dans de grandes choses, qu'il soit ou non légitimé par une supériorité réelle et des intentions pures, — il est toujours plus ou moins inquiet sur ses droits, et, tout ce qu'il pourra faire pour les consolider, il le fera.

De là l'immense attrait de toute domination à

exercer au nom du ciel. Le mandataire de la divinité n'est pas seulement plus puissant; il l'est avec plus d'assurance. Il se consolera plus facilement des échecs, qui ne sont pas les siens, se dira-t-il, mais ceux d'un plus grand que lui, qui saura bien le venger tôt ou tard; il jouira aussi davantage des triomphes, partagés avec le triomphateur suprême, et, plus il sera sincère à ne se considérer que comme un serviteur, plus il sera hardi à régner au nom de celui qu'il sert.

C'est ce qu'on a vu, de tout temps, dans toutes les religions; c'est ce qui ne pouvait manquer de se reproduire dans l'Église, et même de s'y reproduire d'autant mieux que le christianisme est plus divin. La tentation de régner en son nom était plus forte; les moyens de régner, plus faciles et plus puissants. Il fallait toute l'humilité d'un saint Paul pour lui faire dire, et dire sincèrement, tout en se déclarant inspiré par le Saint-Esprit, qu'il ne prétendait pas dominer sur la foi des autres; mais les saint Paul sont rares en tout temps, et l'Église entra bientôt dans une ère où on ne devait plus en rencontrer.

Raconterai-je en détail comment ce ministère fraternel des temps apostoliques dégénéra en domination, en despotisme, et enfanta ce qu'on allait appeler l'*Autorité?*

Ce serait long; ce serait, de plus, difficile, car il faudrait montrer simultanément en action les éléments les plus divers, les plus contraires même, analyser leur influence à tous, assigner à chacun sa part dans le résultat final. Or, comment démêler, dans une Église qui se forme, dans les hommes qui l'organisent, ce qui devra être attribué à l'ambition ou au zèle, à l'ardeur de régner ou à l'ardeur de voir régner Dieu seul, au besoin de fortifier l'Église contre des dangers réels, ou au besoin de se donner à soi-même une force dont on usera quelquefois pour elle, souvent peut-être contre elle? Le bien et le mal découlaient de sources tellement voisines, que Dieu seul, qui sonde les cœurs, a pu savoir ce qui se passait en ces hommes. Eux-mêmes, la plupart du temps, l'ont-ils su? L'ont-ils pu savoir? Ils ont pu, sans doute, ils ont dû, pour peu qu'ils fussent chrétiens, s'interroger devant Dieu, lui demandant de les éclairer lui-même sur leurs véritables sentiments, et de ne pas permettre qu'en s'imaginant chercher sa gloire ils cherchassent leur gloire à eux. Mais ce sérieux examen, beaucoup, sûrement, ne le faisaient pas; beaucoup, tout en le faisant, ont pu se tromper encore, travailler pour eux-mêmes en croyant travailler pour Dieu, ou, tout au moins, ne travailler

pour Dieu qu'en pensant beaucoup à eux-mêmes. Laissons donc à Dieu le secret des cœurs.

Mais une fois que ces éléments divers sont arrivés à former un système; une fois que nous nous trouvons en présence, non pas d'hommes, mais de choses, d'institutions, d'une Église, enfin, — alors nous avons le droit de juger, car il devient possible d'apercevoir clairement ce qui est chrétien ou ne l'est pas, ce qui vient de Dieu ou vient de l'homme; alors nous pouvons rester charitables envers les auteurs du mal, et nous armer, contre le mal, de toutes les vérités, de toutes les rigueurs de l'Évangile.

Or, si le mal dont nous parlons a régné dans plus d'une Église, aucune, pourtant, à beaucoup près, ne nous le présente organisé, consacré, comme il l'est dans le romanisme; de plus, partout ailleurs, ce despotisme est plus ou moins illogique, tandis que, dans le romanisme, il est logique, seul logique, seul d'accord avec tout le reste. Deux raisons donc pour que nous le prenions là et que nous le combattions là : Développement complet; accord complet avec les principes posés. D'un côté, rigueurs et excès incomparablement plus grands que dans aucune autre Église; de l'autre, impossibilité de prétendre que ce sys-

tème ne soit pas inhérent, là, aux bases mêmes de l'édifice. Au reste, on s'est remis, de nos jours, à se glorifier de cette logique lamentable, et il s'est publié, ces derniers temps, des écrits qui n'autorisent que trop à diriger contre le catholicisme tout ce qu'on peut avoir à dire sur l'oppression des consciences et le despotisme dans la foi.

III

L'affirmation de saint Paul signifiait en premier lieu, ai-je dit, qu'il ne prétendait pas imposer son autorité, mais la faire accepter.

Dans le système romain, l'autorité s'impose. Quiconque est né dans l'Église est né sujet de l'Église ; il n'aura pas même à la reconnaître par quelque déclaration, quelque acte, car toute reconnaissance impliquerait examen, liberté, possibilité de faire autrement, et cette possibilité n'existe pas. Défense donc de demander aux gens s'ils veulent être catholiques. Ils le sont nécessairement ; leur demander s'ils consentent à l'être, ce serait tout aussi étrange que de leur demander s'ils acceptent d'être des hommes, de respirer, de vivre. « Anathème, vous dira le concile de Trente [1], à qui

[1] Session VIIe.

prétendra que les enfants, parvenus à l'âge de raison, doivent être interrogés s'ils veulent ratifier le vœu de leur baptême. Anathème encore à qui dira que ceux qui refuseraient ne doivent être punis que par l'exclusion des sacrements. » Quelle sera donc la peine ? Le concile ne le dit pas ; il lui suffit d'avoir solennellement décrété — décrété, remarquez-le bien, comme un dogme, car cette forme est celle des décrets de dogme, — qu'on ne s'en tiendra pas aux châtiments spirituels. Ce décret, du reste, ne faisait qu'ériger en loi la pratique constante de l'Église romaine. Jamais, le pouvant, elle n'avait manqué d'appeler la force au secours de ses anathèmes ; jamais, même dans les temps modernes et tout rapprochés de nous, elle n'a manqué, le pouvant, de faire ce qu'elle s'était prescrit à Trente. Elle a subi, non sans des regrets souvent exprimés bien haut, les adoucissements que lui imposaient les mœurs modernes ; mais le principe est demeuré intact, et non-seulement le principe, mais les lois, les terribles lois, qui en étaient découlées, car elles n'ont été nulle part, que nous sachions, officiellement abrogées par l'Église. Elles dorment, et même pas partout ; elles pourraient se réveiller demain, et ce ne serait que la reprise du système ouverte-

ment approuvé, ouvertement commandé par le concile.

Pourtant, dans les pays où elle est le plus en présence des mœurs modernes et des idées modernes, l'Église romaine a été forcée d'accorder quelque chose de plus que le sommeil de ces lois brutales. Tout en continuant de s'imposer à qui elle peut, elle a paru reconnaître aux gens qui pensent le droit d'examiner au moins les bases de son autorité.

Cette concession est-elle réelle? — Elle ne peut pas l'être, car, prise au sérieux, elle renverse le système. Se mettre à examiner les bases de l'autorité romaine, c'est, quelque bon catholique qu'on puisse être, s'exposer à ne pas les trouver solides, et, par conséquent, à n'être plus catholique, ce que le concile a déclaré n'être pas permis. Que faire donc? Examiner en s'engageant d'avance à trouver les bases solides, à rester soumis et convaincu? On peut en avoir le désir, le sincère désir; mais, le promettre, non. C'est un engagement que nul au monde ne peut prendre; nul ne peut promettre adhésion à des raisons qu'il n'a pas encore pesées. Donc, en réalité, non-seulement l'Église romaine s'impose, mais, avec ses principes, elle ne peut pas ne pas

s'imposer. Du moment qu'elle vous inviterait tout de bon à peser ses droits, elle admettrait que vous serez libre de ne plus lui appartenir, et, encore une fois, le concile de Trente n'admet pas cette liberté, l'Église ne l'a jamais volontairement admise.

De là des efforts inouïs pour ressaisir d'une main ce qu'on paraissait accorder de l'autre ; de là des raisonnements sans fin, je ne dis pas pour concilier la liberté avec le système romain, ce qui est trop évidemment impossible, mais pour en avoir au moins l'air, et pour que l'opposition entre ce système et le siècle, entre ce système et l'Évangile, fût un peu moins rude et moins tranchée. Je ne parle pas des tentatives où la mauvaise foi était palpable. Quand nous avons entendu soutenir, non-seulement que le catholicisme admet la liberté, mais qu'il l'appelle, qu'il la crée, qu'elle n'existe véritablement qu'avec lui ; quand nous lisons que *la parole et l'exemple* ont toujours été *ses seules armes* [1], que *jamais il n'a subjugué les peuples par la crainte* et qu'il n'a fait que *les attirer par l'amour* [2], que *jamais*, enfin, *il n'a fait appel à la force*, que *rien n'est plus contraire à son esprit ni*

[1] M. Nicolas.

[2] Le Père Ventura.

plus loin de ses usages à toutes les époques[1], — nous n'avons pu avoir que du mépris pour ces audacieuses et désespérées négations. Je parle donc des hommes plus sérieux, plus sincères, qui ne nient pas le passé, mais voudraient que le présent s'arrangeât, et je dis que leur embarras n'est pas moins significatif. Ils veulent prouver à la fois et que vous avez le droit d'examiner les titres de l'autorité romaine, et que vous n'avez pas, l'examen fait, le droit de vous prononcer contre elle; que vous devez et que vous ne devez pas avoir confiance en votre raison, nécessairement bon juge si elle vous conduit à vous soumettre, nécessairement mauvais juge si elle vous conduit à résister; que vous devez et que vous ne devez pas croire à votre droit d'interpréter la Bible, droit qui existe si vous découvrez dans la Bible les fondements de l'autorité romaine, et qui n'existe plus si vous ne les y trouvez pas; que vous êtes libre, enfin, mais libre de vous soumettre et point du tout de rester libre. Voilà ce que vous diront les plus libéraux, les plus raisonnables; voilà, du moins, à quoi revient forcément ce qu'ils vous disent, et, quelque habiles qu'ils soient à dissimuler la contra-

[1] L'abbé Cœur.

diction, à se la voiler à eux-mêmes, elle éclate de toutes parts. Non, non ! Point d'accommodement possible entre Rome et la liberté chrétienne. Elle aurait beau se mettre à nous dire, comme saint Paul, qu'elle ne prétend pas dominer sur notre foi ; cette assertion ne peut pas être vraie dans sa bouche. C'est la négation du décret de Trente, l'abandon de tout le système ; c'est l'abdication et la mort.

IV

Aussi n'est-ce pas Rome elle-même, par ses représentants officiels, qui a jamais fait aucune des apparentes concessions dont je viens de parler. Ce sont, vous venez de le voir, ou des sophistes également prêts à tout nier et à tout affirmer, ou des hommes sincères, mais inconséquents, timides, n'osant pas rompre avec un système qui les froisse, s'efforçant, enfin, non de secouer le joug, mais de se persuader qu'il est léger ou même qu'il n'en est pas un. D'autres encore, à la fois hardis et timides, tout en continuant à protester de leur obéissance en général, résistent sur les détails. Tout le pouvoir que s'est arrogé l'Église comme régulatrice de la foi, ils le lui re-

connaissent; mais l'Église, à leurs yeux, n'est véritablement l'Église, ne possède véritablement ce pouvoir, que lorsqu'elle proclame ce qui leur paraît, à eux, vrai, bon, chrétien. Ils en appellent sans cesse — vous reconnaissez ces vieux Jansénistes qui ont joué un si grand rôle en France — de l'Église mal informée à l'Église mieux informée, du pape se trompant au pape ne se trompant plus; ils admettent, en fait, la liberté, et ils en usent, mais à travers un long tissu de contradictions et d'embarras. En vain — ce qui n'est pas le beau côté de leur histoire — ils affectaient beaucoup d'horreur pour le protestantisme, et figurèrent, au besoin, parmi ses plus acharnés persécuteurs : l'Église, l'Église officielle, les a toujours condamnés. Elle ne reconnaît pas mieux cette liberté respectueuse, détournée, que la liberté franche des enfants de la Réforme. Ce qu'elle veut, ce qu'elle a toujours exigé, ce qu'elle est forcée d'exiger sous peine de se renier elle-même, c'est une soumission pleine, absolue. Elle la veut en tout, pour tout, pour ses décrets de discipline comme pour ses décrets de foi, et l'idéal, enfin, de l'obéissance romaine, c'est ce mot effrayant des Constitutions de Loyola : « *Comme un cadavre.* »

Ce pouvoir comme il n'y en eut jamais d'autre, ce despotisme qui dépasse, pour peu qu'il se réalise en plein, tous les despotismes connus, on a aussi tenté — autre concession apparente, autre effort pour dissimuler l'abîme entre Rome et le siècle — on a tenté, dis-je, d'en rattacher la légitimité à certaines idées aujourd'hui en faveur. Après s'être imposée si longtemps au nom de la volonté du Christ, l'Église romaine a permis que des écrivains l'imposassent au nom de la volonté universelle, au nom du peuple, comme nous dirions en politique. Sa base donc, selon plusieurs de ses défenseurs contemporains, ce serait le suffrage universel, dans sa plus vaste et sa plus complète largeur; le catholicisme n'a été, nous disent-ils, comme son nom l'indique, que l'expression de la pensée chrétienne universelle.

Il faudrait, sur cela, prouver deux choses.

D'abord, que ce consentement des temps passés engageait les temps futurs, et que nos ancêtres catholiques ont pu livrer à l'autorité romaine, avec leurs propres consciences, celles de leurs descendants. Essaiera-t-on de prouver cela? Je ne le crois pas. Ce sont de ces idées qu'on évite de formuler, parce que l'absurdité en serait alors trop évidente. On les suppose, mais on ne les

dit pas; on tire les conséquences, mais on a soin de laisser le principe dans l'ombre.

Ce consentement, en second lieu, a-t-il été réel? L'abdication a-t-elle eu les caractères d'une détermination libre, valable? — Autre point qu'il faudrait prouver, et prouver même avant tout. Le prouvera-t-on? Jamais. Il serait facile, sans doute, de nous montrer les esprits convergeant, et même de très-bonne heure, vers le système qui allait s'appeler le catholicisme; nous l'avons nous-mêmes constaté. Mais nous avons dû constater aussi combien ces aspirations imprudentes furent encouragées, exploitées, par cette hiérarchie qui commençait à s'appeler l'Église; quand le système prit décidément un corps, il y avait longtemps que les fidèles ne votaient plus, longtemps qu'on les nourissait dans l'idée qu'ils étaient faits pour croire et obéir. Voilà les votants, voilà le *peuple* qu'on évoque aujourd'hui comme ayant fondé, par ses suffrages, l'autorité romaine. On fait plus: on veut que chaque génération ait confirmé ce premier vote, et, partout où il y a eu silence, on veut qu'il y ait eu consentement et unanimité. Qu'est-ce que le consentement, qu'est-ce que l'unanimité de gens, non-seulement qui n'examinaient pas, mais auxquels il était interdit

d'examiner? Qu'est-ce qu'une votation où le bûcher attendait quiconque ne voterait pas comme les chefs? Et quand le bûcher, enfin, aurait caché ses menaces, qu'est-ce encore que l'unanimité de gens votant pour un état de choses qu'on leur a appris, dès l'enfance, à considérer comme nécessaire, comme sacré, comme divin? Si c'est là le suffrage universel, avouez au moins qu'il ne fut jamais plus complétement faussé, ni, ensuite, plus largement exploité. Jamais despotisme, en ce monde, ne s'en empara si hardiment pour se dire investi de tous les droits, et pour peser, au nom de tous, sur chacun.

V

Aussi vit-on bientôt se développer dans l'Église le second des sentiments que saint Paul déclarait avoir bannis de son cœur.

Il ne s'attribuait, ai-je dit, aucune autorité qui lui appartînt en propre, et dont il pût user comme bon lui semblerait; il savait, tout en exerçant ses droits d'apôtre, ne se donner, comme homme, aucune domination sur les fidèles.

Est-ce là ce qu'on a vu chez les dépositaires de l'autorité romaine?

En théorie, sans doute, ils ne sont pas allés jusqu'à prétendre que la source première de l'autorité fût en eux ; leur chef même, le pape, en s'intitulant vicaire de Jésus-Christ, reconnaît n'être pape que de par Jésus-Christ, et vous savez qu'il s'intitule aussi *Serviteur des serviteurs de Dieu.* Mais que devient-elle, en fait, que devenait-elle, surtout, dans les siècles catholiques, cette apparente humilité ? Jamais roi, se considérant franchement comme le maître et comme le propriétaire de ses peuples, n'a été plus maître, plus roi, plus absolu que les papes ; jamais roi n'a eu de ministres qui fussent plus rois eux-mêmes que ne le furent, en ces temps, les représentants du pape, sous quelque forme et en quelque rang qu'ils eussent à commander en son nom. Nulle distinction, du reste, entre l'autorité purement administrative et l'autorité dogmatique ; la même bouche prononçait, et le même bras, s'il fallait frapper, frappait. Avec ce grand mot : « *L'Église l'a dit,* » ce n'était pas seulement le pape qui disait : « *L'Église, c'est moi ;* » le dernier curé, le dernier moine le disait, en fait, comme lui, et, comme lui, dans son cœur, se voyait seigneur et maître. J'ai dit que l'humilité subsistait au moins en théorie. Ai-je dit vrai ? Puis-je oublier tant d'écrits qui divinisaient le prêtre ?

Puis-je oublier ces doctrines qui représentaient le pape comme régnant sur l'Évangile même, comme faisant et défaisant souverainement toutes les lois, les lois morales comme les lois de l'Église, tellement que tout ce qu'il voudrait serait bon, que tout ce qu'il défendrait serait mauvais, que le bien et le mal, enfin, ne seraient bien et mal qu'en vertu de sa volonté suprême? Puis-je oublier que les auteurs de ces théories sacriléges ont été comblés par les papes de marques d'approbation? Puis-je oublier que, même de nos jours, ceux qui reproduisent ces idées sont regardés, à Rome, comme les vrais amis de l'autorité papale et les vrais organes de l'Église?

Tous donc, du pape au dernier prêtre, ils en sont venus à considérer l'autorité comme leur bien personnel, leur propriété, leur chose, et, ce qui est triste, les plus pieux ont été souvent les plus ardents à revendiquer l'héritage, les plus impitoyables contre qui le leur refusait. Ah! c'est que l'homme ne peut pas ne pas s'emparer, plus ou moins vite, de tout ce qu'un système offre de pâture à ses penchants. Papes et docteurs n'ont fait que tirer les conséquences; le mal était dans les altérations fondamentales que nous avons précédemment décrites. Une fois l'Église entendue

comme nous avons vu, la domination de l'Église devait nécessairement se traduire par la domination de ses chefs ; une fois ses chefs devenus ce que nous venons de voir, l'Église leur était livrée, et, volontairement ou non, l'abdication était désormais complète. Le *troupeau* du Seigneur devenait le troupeau des prêtres, et ce vieux mot évangélique, si noble, si touchant dans la bouche du bon berger, allait n'être plus vrai que dans son sens le plus bas et le plus triste. Oui ! l'Église de Jésus-Christ allait ne plus être qu'*un troupeau*, sans volonté, sans opinion, sans droits, et les bergers allaient ne justifier que trop souvent ce nom de « *loups ravissants* » que l'Évangile avait donné d'avance à ceux qui domineraient « *sur les héritages du Seigneur.* »

VI

J'ai dit que saint Paul, en troisième lieu, entendait se borner à mettre les vérités en contact avec les âmes, laissant à chacun, après cela, sa liberté, sa responsabilité. Organe du Saint-Esprit, ambassadeur de Jésus-Christ, il se défend, cependant, de vouloir imposer la foi. Il prêche ; il donnera sa vie pour ce qu'il prêche ; mais il ne

fera jamais autre chose que prêcher, et le prédicateur de l'Évangile ne voudra rien avoir de commun avec ce Saul de Tarse qui ordonnait de croire, anathématisant et punissant toute résistance à sa parole.

De là ressort un grand principe : c'est qu'une mission divine, même incontestable, et que l'assistance du Saint-Esprit, même certaine, n'implique pas le droit de régner sur les consciences autrement que par la persuasion, par la puissance même des vérités prêchées.

Il y a donc, dans le système romain, deux usurpations l'une dans l'autre. L'Église, pour pouvoir imposer la foi, se dit infaillible ; l'Église impose la foi, et, pourtant, fût-elle infaillible, elle n'aurait pas le droit de l'imposer. Usurpation de l'infaillibilité ; usurpation d'un droit que l'infaillibilité, même constatée, ne donnerait pas.

Si j'avais à traiter ici cette grande question de l'infaillibilité, je la prendrais d'abord dans l'argument de convenance. « Dieu a dû, nous dit-on, puisqu'il donnait la vérité au monde, faire ce qu'il fallait pour qu'elle se conservât intacte. » Jamais, répondrais-je, nous ne devons arguer de ce que Dieu *a dû* faire ou ne pas faire ; ses voies ne sont pas nos voies, et le monde est plein de choses tout

autres que nous ne les eussions faites. Laissons ce que Dieu *a dû* vouloir ; nous ne pouvons que chercher humblement ce qu'il a voulu, ce qu'il a ordonné, ce qu'il a fait.

Portant donc la question sur le terrain de l'Écriture, je discuterais les passages qu'on croit pouvoir invoquer. Je montrerais, comme on l'a fait tant de fois, que la plupart ne disent nullement ce qu'on veut y voir ; que les promesses, là où il y en a réellement, concernent l'Église invisible ; que les apôtres et les premiers chrétiens ne les ont jamais considérées comme fondant une infaillibilité visible, permanente, enseignante[1].

Je rappellerais, chemin faisant, la vieille querelle quant au siége de cette prétendue infaillibilité. Autant l'Église romaine est hardie à se l'attribuer, autant il lui est impossible de nous dire où elle réside, quand et comment elle s'exerce. Les uns, vous le savez, veulent que ce soit par les conciles ; les autres, par le pape ; les autres, par l'accord de la papauté et des conciles ; les autres, par l'assentiment de l'Église à ce qu'aura décrété concile ou pape, concile et pape. Ce qui est sûr, c'est que ce point capital n'a jamais été

[1] Voir, pour la discussion, notre *Rome et la Bible*.

réglé, et, disons-le sans crainte, ne le sera jamais.

Enfin, j'en appellerais à l'histoire, et, sans trop m'arrêter à rappeler les conciles contredisant les conciles, les papes contredisant les papes, j'irais droit aux grandes contradictions, à celles où je vois d'un côté Rome, parlant n'importe par quelle bouche, concile ou pape, et, de l'autre, la Bible, l'enseignement immuable et divin. Je les prendrais, ces contradictions, une à une, et, à chaque démonstration : « Voilà une erreur, dirais-je; donc ce n'est pas une infaillibilité qui a parlé. »

Mais je n'ai pas à entrer dans cette voie. La seule recherche qui se lie à mon point de départ est celle-ci : « D'où est venu, dans l'Église romaine, le dogme de l'infaillibilité? Comment s'est-il établi? Pourquoi a-t-il pu s'établir ? »

J'ai déjà dit la cause générale, originelle : l'esprit de domination. On voulait régner sur la foi ; il fallait bien se dire infaillible.

Mais l'érection de cette idée en dogme ne pouvait pas procéder du besoin seul qu'en avaient quelques hommes. « S'il n'y avait point d'esclaves, a dit quelqu'un, il n'y aurait pas de tyrans. » L'histoire de l'infaillibilité sera donc celle du développement simultané de ces deux causes : D'un côté,

servilisme; de l'autre, despotisme. Les uns ont appelé le joug; les autres l'ont imposé.

Ce servilisme a eu sa première source en un des besoins dangereux que nous avons analysés dans la question de l'Église. Autant le chrétien vivant est ennemi d'une foi imposée, autant le chrétien mort ou demi-mort, l'homme naturel, le vieil-homme, substitué insensiblement au chrétien, est désireux de trouver un oreiller à sa paresse. L'incrédulité lui ferait peur; il s'aime trop pour en courir les redoutables chances. Il veut donc croire; mais il veut n'avoir autre chose à faire que de croire, d'accepter, ou, moins encore, de dire et de se dire qu'il accepte. L'ignorance, fruit de la paresse, viendra bientôt fournir un bon prétexte aux tristes désirs de celle-ci. On se dira qu'on n'entend rien aux questions religieuses, que c'est l'affaire des hommes voués par état à les sonder, et on ne demandera pas mieux que de s'en remettre à eux.

Ces hommes, alors, que feront-ils?

S'ils sont encore assez éclairés pour distinguer entre le règne de Dieu et celui de ses ministres, assez chrétiens pour vouloir sérieusement celui de Dieu, non le leur, ils lutteront contre ce penchant des fidèles à n'être plus chrétiens que par une foi paresseuse en des vérités imposées. Ils refuseront

cette autorité qu'on leur offre ; ils la refuseront pour l'Église comme pour eux-mêmes, sachant bien que l'Église ne serait là qu'un mot, et que la voix de l'Église serait toujours, en réalité, la leur. Ils diront, comme Chrysostome : « Quand vous recevez de l'argent, vous tenez à le compter vous-mêmes ; et quand il s'agit des choses divines, vous accepteriez aveuglément les opinions d'autrui ! » Ils enseigneront donc à distinguer entre la soumission aux vérités évangéliques, et l'abandon de soi-même aux mains d'un homme qui sera supposé les posséder ; ils déclareront nettement qu'une foi semblable n'est plus la foi, et ne saurait créer la vie.

Mais si ces mêmes hommes se laissent aller, au contraire, à la tentation d'accepter le rôle qu'on leur offre ; si, non contents de l'accepter, ils l'élargissent, l'exploitent ; si seulement, à ne supposer que le plus excusable des motifs, ils arrivent à se persuader que c'est là l'état normal de l'Église, que les fidèles ont uniquement à croire, que la responsabilité de leurs croyances appartient et doit rester tout entière à leurs conducteurs spirituels, — alors, ambitieux ou pieux, bons ou mauvais, téméraires despotes ou pasteurs charitables, impossible qu'ils n'en viennent pas à s'attribuer le privilége qu'un tel rôle suppose, celui d'enseigner nécessai-

rement la vérité, d'interpréter infailliblement la loi de Dieu. Encore ici, les meilleurs seront souvent les plus prompts à tirer les dernières conséquences. Leur piété hâtera pour l'Église l'heure du sommeil et de la mort, et le vieil-homme aura vaincu par ceux-mêmes qui auraient été les plus dignes de le combattre et de le vaincre.

Je pourrais aller plus avant dans les replis du cœur humain, et je n'irais encore qu'à coup sûr.

Une fois entrés, dirais-je, dans cette fausse et dangereuse voie, ce ne sera plus seulement pour les fidèles ou contre les fidèles, comme on voudra, que les chefs d'une Église auront besoin de l'infaillibilité ; ils en auront besoin pour eux-mêmes et contre eux-mêmes. Cette même paresse qu'ils auront favorisée, ils en seront atteints ; il leur faudra, comme aux gens qui s'abandonnent à eux, une foi toute faite et la possibilité de la recevoir les yeux fermés. Cette responsabilité qu'ils avaient assumée, ils s'en décharger ont sur un être abstrait, l'Église, et, volontairement oublieux de tout ce que dit l'histoire sur la triste origine de tant d'enseignements, il leur suffira de pouvoir dire, sur chaque point : « L'Église enseigne. » Le fidèle disait : « C'est l'affaire de mon curé. » Le curé dira ou pensera : « C'est l'affaire de l'Église. » Il a in-

térêt, d'ailleurs, non-seulement à s'en montrer convaincu, mais à l'être. Ne sera-t-il pas d'autant mieux à l'aise pour interdire l'examen, pour imposer la foi, qu'il l'aura reçue lui-même sans se croire en droit d'examiner? Pour peu que son cœur soit honnête et son esprit logique, il lui répugnerait d'exiger une abdication qu'il sentirait n'avoir pas consommée. La soumission lui sera donc chère, à la fois, et comme excuse de ce sommeil qui lui est commun avec les fidèles, et comme base de sa domination.

VII

Voilà l'histoire de l'infaillibilité; voilà l'histoire de l'Église romaine. Tous les traits que j'ai indiqués, vous les retrouverez aussi ailleurs, mais épars, inégalement développés, souvent même se combattant et s'effaçant l'un l'autre; dans l'Église romaine, vous les avez tous, tous ensemble, se développant l'un comme l'autre, l'un par l'autre, et, tous, entrant dans le tissu même du système. C'est le troupeau qui demande à n'avoir plus la responsabilité de ses croyances; c'est le clergé, en même temps, qui accueille avec bonheur ce désir, le développe, l'exploite, et finit par le dé-

clarer, non-seulement légitime, mais saint, mais voulu de Dieu. Les motifs du clergé, il y en aura de toute espèce; mais, une fois sur cette pente, les meilleurs comme les pires vont concourir au même but. C'est l'ambition, avide de régner, et c'est aussi la pieuse mais inintelligente sollicitude d'un pasteur qui veut épargner au troupeau toute chance d'errer; c'est l'orgueil qui veut se croire l'organe de la volonté divine, et c'est aussi l'inintelligente humilité, abdiquant pour faire abdiquer les autres, s'endormant pour mieux prêcher le sommeil; c'est ignorance, et c'est aussi habileté profonde; c'est ardeur et calcul, sincérité, ruse, vertu, vice; c'est tout cela, enfin, tantôt dans des hommes différents, tantôt dans les mêmes hommes, toujours sous une influence générale poussant à l'idée exorbitante qui allait sortir de là.

Il a fallu cependant bien des siècles pour que le dogme de l'infaillibilité arrivât à se formuler avec la hardiesse d'aujourd'hui. Autre preuve de son origine tout humaine.

S'il est un dogme, en effet, qui fût de nature à avoir, dès les premiers temps, toute sa clarté, et à dominer, dès l'origine, la constitution de l'Église, c'est celui-là. Si Dieu, comme on le prétend, a dû pourvoir par ce moyen à la conservation de la vé-

rité sur la terre, il a dû y pourvoir dès le début, et ne pas laisser à l'erreur un seul moment pour s'établir. Quand Jésus prédisait de faux docteurs et de fausses doctrines, quand saint Paul, après lui, les voyait, ces fausses doctrines, envahir déjà les Églises et menacer de les ruiner, — Jésus et saint Paul nous devaient la révélation immédiate de ce grand et divin préservatif. On nous dit que Jésus en a parlé; on nous cite des textes. Tant qu'on n'aura pas expliqué pourquoi les apôtres n'en parlent pas, il sera clair que les temps apostoliques n'ont pas compris la chose ainsi, et c'est pourtant, redisons-le, une des premières choses qu'on aurait dû saisir, un des premiers points de doctrine qu'on eût été conduit à formuler.

Prenez maintenant l'histoire des temps postérieurs, et vous verrez qu'il n'est aucun dogme, au contraire, qui se soit formulé si lentement, aucun où le travail de l'homme ait été si longtemps visible. L'idée avait pour elle tout ce que je vous ai montré la préparant, la formant; mais elle avait contre elle, en même temps, d'autres instincts, instincts de liberté, que froissait l'approche du joug, instincts de vie chrétienne, que froissait l'approche de la mort. Elle avait contre elle, de plus, son invraisemblance énorme, invraisemblance que met-

taient sans cesse en relief les indécisions ou les vices des hommes par qui le Saint-Esprit était supposé enseigner le monde. L'Église romaine, en un mot, a commencé de bonne heure à prononcer comme infaillible, et surtout à tirer les conséquences pratiques de son infaillibilité; mais la doctrine même de l'infaillibilité n'a pris un corps qu'après des siècles.

Les progrès de l'idée ont donc marché côte à côte avec la phalange croissante des autres erreurs romaines. L'infaillibilité s'élargissait pour les couvrir, les défendre; sa nécessité devenait insensiblement sa légitimité. Partout où l'élément humain, se mêlant aux enseignements de l'Évangile, cesse de se trouver suffisamment protégé par l'élément divin originel, il crée, en quelque sorte, un nouvel élément divin, qui sera à ses ordres, qui prendra sous sa garde tout ce qui a besoin d'être gardé. Mais cette création sera longtemps vague, nuageuse; longtemps on se contentera de supposer l'infaillibilité, sans chercher à en faire un dogme, sans même avoir le projet d'aller un jour jusque-là. C'est que le droit d'examen, quoique sommeillant, vivra encore; on pourra bien en favoriser le sommeil, mais il faudra longtemps pour qu'on se sente en mesure et qu'on ait même la pensée d'en décréter la suppression.

Quand donc les chrétiens du quatrième, du cinquième, du sixième siècle, acceptent les décisions de tel ou tel concile, ils les acceptent parce qu'ils les trouvent vraies, ou, s'ils ne vont pas jusqu'à les juger au fond, parce qu'ils n'estiment pas qu'il y ait lieu, dans ce cas particulier, à en suspecter la valeur; mais l'idée ne leur vient pas que ces décisions aient été nécessairement vraies, qu'un concile assemblé dans telles et telles conditions soit nécessairement l'organe du Saint-Esprit. Ils admettent qu'il l'a été cette fois, nullement qu'il le sera toujours. Quand ils disent, d'après saint Paul, que « *l'Église est la colonne et l'appui de la vérité,* » ils entendent, comme saint Paul, qu'elle *doit* en être la colonne, qu'elle le sera si elle est fidèle, et ils savent comme saint Paul que l'Église fidèle pourra toujours, en certains temps, être une minorité. L'assistance divine est sur l'Église, à leurs yeux, comme sur l'individu; les promesses du Sauveur ne la lui garantissent ni absolument, ni en tout, pas plus qu'il ne l'a garantie absolument aux simples fidèles quand il a déclaré que, deux ou trois seulement étant assemblés en son nom, il est au milieu d'eux. Ces deux ou trois, assemblés en son nom, peuvent errer; deux ou trois cents, assemblés en son nom, peuvent errer, et ce ne seront pas

quelques formes officielles, réglées par des hommes, qui les en empêcheront. Voilà, dans cette première période, comment on entendra la chose Il ne sera donc pas question d'infaillibilité proprement dite. L'Église, à chaque décision, affirmera que cette décision est vraie; mais elle n'affirmera pas comme un principe, encore moins comme un dogme, que toutes ses décisions sont et seront nécessairement vraies, que ses représentants officiels ne peuvent pas errer.

Traversez tous ces siècles et les huit ou dix qui suivirent, et arrivez au concile de Trente.

Même là, même dans ces décisions définitives à la suite desquelles l'infaillibilité allait devenir un dogme, c'est encore indirectement, non comme un dogme, que vous la trouvez enseignée. Le concile anathématise quiconque enseignera ou pensera autrement que lui, mais ne dit nulle part formellement et comme article de foi qu'il ne puisse pas se tromper; il parle toujours comme infaillible, condamne toujours comme infaillible, mais n'ordonne dogmatiquement nulle part de le croire infaillible. Ah! c'est que c'eût été singulièrement difficile en présence des diversités d'opinion qui se manifestaient presque à chaque dogme, des minorités effrayantes qui se dessinèrent tant

de fois, des votations que toute l'Europe savait n'avoir été dues qu'à l'intrigue, des réclamations de tant d'évêques, des longs tâtonnements qui retardèrent la rédaction de tant de décrets, des obscurités souvent calculées dont on les laissa enveloppés, des discussions qui tant de fois s'élevèrent, au sein même de l'assemblée, sur le sens des décrets votés, et, par-dessus tout, en présence de cette éternelle question que nous rappelions tout à l'heure, celle du siége de l'infaillibilité. Impossible, en effet, de décréter l'infaillibilité sans décréter où elle réside et qui en sera l'organe, et c'est ce que l'assemblée ne voulait ni ne pouvait faire. Il a fallu de l'audace pour oublier tout cela, pour ériger l'infaillibilité en dogme à la suite d'un concile qui fournissait plus d'arguments contre elle que tous les précédents ensemble. Jamais tant d'éléments humains ne s'étaient donné rendez-vous que dans cette assemblée qui allait fixer à tout jamais les enseignements de Dieu; jamais les causes d'erreur que nous avons jusqu'ici énumérées n'avaient agi avec un si complet et si effrayant ensemble[1]. Aussi, voyez le résultat. On aura beau, dans la pratique, le dissimuler en certains points

[1] Voir notre *Histoire du Concile de Trente.*

pour ne pas trop heurter le siècle, et, en certains autres, pour ne pas trop heurter ou l'Évangile ou l'histoire; le système, en soi, ne change pas, ne peut changer, ne peut que se formuler toujours plus nettement, et c'est ce qui arrive partout où l'Église romaine ose se montrer telle qu'elle est. L'autorité, alors, c'est l'Église visible définitivement substituée à l'invisible, c'est le clergé devenu définitivement l'Église, c'est le peuple chrétien abdiquant définitivement la responsabilité de ses croyances, et, avec sa responsabilité, sa liberté; c'est la foi définitivement mise sous le joug, la Bible définitivement fermée; c'est le sacerdoce posant définitivement son trône au-dessus du trône de Dieu. Voilà ce qui est sorti de ce grand concile d'intérêts, de passions ouvertes ou cachées, qui fut le concile de Trente.

VIII

Oh! comme avec bonheur on détourne ses regards de ce théâtre si misérablement humain, pour les porter ou sur ces premières Églises qu'évangélisait un saint Paul, puissant et humble, apôtre et frère, ou sur ces temps, plus rapprochés des nôtres, qui virent le réveil de la liberté chrétienne!

Le réveil, sans doute, eut ses misères. Le vieil-homme ne pouvait pas redevenir tout à coup l'homme nouveau; le catholicisme était trop l'œuvre de l'homme, l'incarnation et la divinisation des pensées de l'homme, pour périr tout entier et tout à la fois chez ceux-mêmes qui venaient de rompre avec lui. La Réforme eut donc aussi ses despotes; il se trouva des hommes pour régner au nom de la Bible comme d'autres régnaient au nom de l'Église, au nom du pape. Il en était de la liberté religieuse, en ces temps-là, comme de la liberté politique : un pays *libre* était celui qui avait secoué la domination étrangère, et cette liberté-là n'emportait point la liberté intérieure, celle de l'individu. Ainsi devait-il en être dans les Églises qui venaient de se déclarer libres. Mais avoir secoué la domination étrangère, avoir planté sur le vieux sol papal le drapeau de la régénération par l'Évangile, avoir versé, pour ce premier triomphe, le plus pur de son sang, avoir formé, dans de redoutables luttes, son intelligence et son cœur, — ah ! dût-on ne pas s'en apercevoir, ou même s'en défendre comme d'un progrès funeste, c'était avoir fait l'apprentissage de toutes les libertés et de tous les progrès chrétiens. Jésus-Christ était proclamé seul maître; toute usurpation de ses droits devenait

une inconséquence, et toute inconséquence est condamnée à prendre fin. La hache était mise au trône de l'homme; ce trône audacieux ne pouvait plus ne pas crouler.

A-t-il croulé dans toutes les Églises où le principe a été proclamé? N'en reste-t-il, chez elles, aucun débris que l'Évangile ait encore à détruire? — L'affirmer serait téméraire; mais vouloir dire exactement en quoi chacune est à blâmer comme conservant tel ou tel reste du vieil héritage romain, ce serait téméraire aussi, et nous nous garderons de l'entreprendre. Rappelons un seul fait, d'où découlera un seul conseil, toujours le même et toujours grave: si nous voulons que l'œuvre de la Réformation s'achève dans l'Église, il faut qu'elle s'achève préalablement dans nos cœurs. A nous donc, je ne dis pas de ne point nous poser en dominateurs de la foi, car il ne peut plus en être question, mais de secouer toujours mieux le joug de ces idées humaines, de ces instincts trompeurs qui rendirent la domination possible, détrônant Dieu sous prétexte de consolider son trône. A nous de sentir pleinement notre responsabilité; à nous de mettre aux questions religieuses un intérêt de plus en plus vivant; à nous de comprendre et d'exercer ce « *royal sacerdoce* » que saint Pierre déclare ap-

partenir à tous les rachetés du Christ. Si nous en sommes spécialement revêtus, nous, ministres de la Parole sainte, ce n'est que pour travailler sans relâche à vous le faire comprendre et exercer.

Je viens d'y travailler; j'y travaillerai encore. Que Dieu me soutienne et vous soutienne!

III

LA BIBLE

Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes emparés de la clef de la science!
(Luc XI, 52.)

I

Ces docteurs de la Loi, que Jésus traitait si sévèrement, qu'avaient-ils fait? En quel sens leur reprochait-il d'avoir usurpé la clef de la science religieuse?

Avaient-ils décrété que cette clef leur appartenait en propre, et que le dépôt de la foi leur était remis à eux seuls? Se disaient-ils seuls appelés à interpréter les révélations divines, et investis, en conséquence, du privilége de les interpréter sans possibilité d'erreur? Avaient-ils, enfin, ôté au peuple le livre où elles étaient conservées?

Non. Le livre était demeuré entre les mains de tout le monde; lire ce livre, étudier ce livre, c'était, comme jadis, le droit et le devoir de tous. Le dépôt de la foi était remis à tout Israélite; l'héritage

passait directement et tout entier à quiconque voulait le recueillir.

Les docteurs que Jésus attaque avaient donc laissé le droit intact; l'usurpation ne s'était pas formulée en un système. Tranchant toutes les questions avec une hautaine suffisance, ils n'allaient pourtant pas jusqu'à se dire infaillibles; pleins de mépris pour quiconque voulait, en dehors de leur école, étudier les vérités divines, ils n'allaient point jusqu'à le lui défendre, et, seuls en état, à ce qu'ils disaient, d'interpréter les Saints Livres, jamais ils n'avaient conclu de là qu'ils en eussent seuls le droit.

Ainsi, ce que le Sauveur disait d'eux, ce sévère « *malheur à vous* » que nous venons d'entendre, nous ne sommes que trop autorisés à l'appliquer à qui aura mis en système ce qui n'était alors qu'un fait, qu'une exagération et un travers. L'orgueil des docteurs de la Loi s'est transformé, dans l'Église romaine, en usurpation positive, légale. La clef de la science religieuse appartient au clergé, au clergé seul. A lui, nous l'avons vu, de fixer souverainement la foi de tous; à lui d'interpréter souverainement les Saints Livres, et de les ôter, si bon lui semble, à tout ce qui n'est pas lui. N'était-il pas de la sagesse de Dieu de pourvoir au maintien de

la vérité par l'institution d'un corps qui en fût le dépositaire unique, l'interprète infaillible?

Nous avons raconté l'origine tout humaine et les progrès tout humains de cette idée, condamnée par Jésus-Christ si longtemps à l'avance, et chez des hommes si éloignés encore de la formuler dans sa rigueur. Cette condamnation ne portait-elle que sur le fait énoncé par ces mots : « *Vous vous êtes emparés de la clef de la science?* » Lisez la suite. « *Vous n'y êtes pas entrés vous-mêmes,* ajoutait Jésus-Christ, *et vous avez empêché ceux qui voulaient y entrer.* » La condamnation du principe est donc étendue aux conséquences, ou, si vous voulez, Jésus voit dans les conséquences une nouvelle et plus complète condamnation du principe. Le règne de la vérité a été compromis. Pourquoi ? Parce que des hommes se sont crus exclusivement chargés de le fonder et de le soutenir. La vérité a été mal gardée. Pourquoi ? Précisément parce que des hommes se sont crus exclusivement chargés de la garder.

Voilà le grand fait historique, philosophique et religieux, que je voudrais exposer aujourd'hui, non en lui-même et d'une manière abstraite, mais en y cherchant la réponse à une question qui revient sans cesse dès qu'on aborde ces sujets.

Comment l'Eglise romaine a-t-elle pu, se demande-t-on, s'écarter à ce point, soit dans ses principes, soit dans ses dogmes, de ce qu'enseigne un livre qu'elle regardait pourtant comme sacré, comme divin? Comment a-t-elle pu, un livre immuable entre les mains, changer à tel point que ce livre devînt son grand ennemi et sa terreur?

Elle l'a pu, répondrons-nous, par cela même qu'elle s'est considérée comme la gardienne unique des enseignements de ce livre. Point n'est besoin de lui supposer, à l'origine, ni même à aucune époque, l'intention de les altérer; le monopole de la vérité religieuse conduit assez, de lui-même, à toutes les altérations. Tout ce qu'on nous dira, en théorie, sur la nécessité ou les avantages de ce système, l'histoire y répond pour nous par le tableau des erreurs de tout genre, non-seulement qu'il n'a pas empêchées, mais qu'il a seul rendues possibles. Le gardien privilégié se considère bientôt comme le maître. La vérité devient sa propriété, sa chose; il en tire ce qu'il veut, il en fait ce qu'il veut. Ainsi, c'est en se constituant dépositaire unique, interprète infaillible des Saints Livres, que l'Église romaine a été conduite à s'en constituer la maîtresse, la souveraine, leur imposant elle-même ce qu'ils seraient réputés enseigner.

Nous allons donc faire, en quelque sorte, l'histoire de la Bible, mais sur le terrain qui nous a déjà vu faire celle de l'Église et celle de l'Autorité.

Dans une première période, nous verrons les erreurs antibibliques se développer à côté d'un profond respect, d'un profond amour pour la Bible.

Dans une deuxième, nous verrons l'homme, je veux dire le cœur humain, sans s'affranchir encore de tout respect ni même de tout amour pour le Saint Livre, s'habituer cependant à le mettre au service de ses erreurs et de son despotisme.

Dans une troisième, enfin, nous verrons ce livre traité ou en auxiliaire désormais inutile et ne pouvant plus qu'embarrasser, ou en ennemi dont on n'ose pas se défaire, mais que l'on condamne de son mieux à l'impuissance et à l'oubli.

Il va sans dire que ces trois périodes sont loin de se présenter, dans l'histoire, aussi distinctes que je les ai indiquées. Ces trois caractères successifs de la lutte contre la Bible ont pu, suivant les temps et les hommes, se mêler, se modifier, disparaître, reparaître ; la même période pourrait être plus longue dans l'histoire de telle ou telle erreur, plus courte dans l'histoire de telle autre.

Aussi ne chercherai-je pas à suivre cette division avec une régularité qui serait nécessairement fac-

tice. Qu'il nous suffise de bien mettre en lumière quelques faits généraux ; les détails viendront se ranger d'eux-mêmes entre les lignes que nous aurons tirées, et, comme précédemment, si nous avons des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, nous saurons nous faire notre part d'avertissements et d'enseignements.

II

Une première période, avons-nous dit, est celle où les erreurs naissent et se développent sans que la Bible, qui les condamne, ait cessé d'être regardée comme l'unique source de la foi.

On a souvent recueilli, soit comme arguments contre l'interdiction moderne de Saints Livres, soit comme exhortations à les lire et à les aimer, ce qu'en ont dit les Pères des premiers siècles. Il serait difficile, en effet, de dire mieux, de dire plus. Les Augustin, les Jérôme, les Grégoire, les Chrysostome, les Ambroise, ne sont jamais plus éloquents que lorsqu'ils recommandent l'Écriture aux méditations des fidèles. On sent que c'est leur cœur qui parle, et, alors même que l'enseignement biblique a cessé plus ou moins d'être le leur, vous les voyez encore ne prêcher qu'au nom de la Bi-

ble, n'avoir confiance en ce qu'ils prêchent que parce qu'ils sont persuadés d'avoir la Bible avec eux et pour eux. S'ils invoquent l'autorité de l'Église, ce n'est jamais comme croyant cette autorité suffisante pour établir quoi que ce soit, mais parce que l'Église leur paraît avoir déterminé, sur le point en question, le vrai sens de l'Écriture; ils jugent donc, par l'Écriture, ce qu'a prononcé l'Église, et, si la décision de l'Église a quelquefois pour eux plus de poids que l'Écriture, s'ils se mettent à croire sur l'autorité de l'Église, — c'est, on peut le dire, à leur insu : ils sont, ils restent convaincus qu'ils n'ont suivi que l'Écriture.

Et ce fait ne s'arrête pas aux Pères; vous le retrouverez au commencement du moyen âge, d'autant plus curieux que les erreurs s'étaient multipliées, et que l'Église aurait dû, semble-t-il, avoir enfoui depuis longtemps le livre qui les condamnait. L'enfouir! On n'y songeait pas. Il a fallu des siècles et des siècles, je ne dis pas pour en venir là, mais pour en avoir même la pensée, pour commencer à croire que l'enfouissement des Livres Saints fût chose à laquelle on pût songer. Tant la chose, en soi, est étrange! Tant on la sentait contraire, non-seulement à l'usage constant des premiers siècles, mais à un droit sacré, inat-

taquable, ou, pour mieux dire, au plus simple bon sens ! Quand Luther retrouva la Bible, la Bible disparue, aucun décret n'avait encore existé qui ordonnât de la faire disparaître; quand des milliers d'hommes, à la voix de Luther, commencèrent à la lire, aucun décret n'avait encore existé qui le défendît formellement. Même au concile de Trente, si on osa formuler la défense, on ne le fit encore qu'avec des ménagements extrêmes, dernier hommage au droit de jadis; ce sont les papes qui ont commenté ce décret dans le sens d'une interdiction absolue, et qui ont dit, sur ce point, le dernier mot du système romain.

Je disais donc que la Bible, au commencement du moyen âge, était encore entre les mains de quiconque voulait et pouvait se la procurer; qu'elle était hautement reconnue et proclamée comme la source de la foi, le livre des ignorants et des doctes, le fondement de toute édification et de toute sagesse religieuse. Tout ce que nous disons, nous, de la Bible, vous le lirez dans les écrits et dans les lois de ces temps. Se plaint-on de la décadence de l'Église, — le premier caractère de cette décadence, comme aussi sa première cause, c'est, vous dit-on, l'oubli des *Saintes Lettres;* parle-t-on de régénérer l'Église, — le grand et premier moyen,

vous dit-on, c'est de redonner vie à la connaissance et à l'amour de ces mêmes *Saintes Lettres*. L'archevêque Dunstan, saint Dunstan, comme dit l'Église romaine, a-t-il à punir un roi coupable, — il lui imposera d'envoyer à ses frais des Bibles à tous les comtés de l'Angleterre. Quand Charlemagne, dans ses Capitulaires, parle des études publiques, c'est de la connaissance des Saints Livres qu'il fait le but, le centre, la fin dernière et sacrée de tous les travaux de l'intelligence humaine. Aussi, quand il devient empereur, savez-vous ce que le fameux Alcuin, son maître et son ministre, va lui envoyer en cadeau? Une Bible; oui, une Bible, comme nous la donnons, nous, au soldat qui part pour l'armée, au marin qui s'embarque, au catéchumène, aux époux. Et l'empereur est heureux et fier du cadeau; et il va lire avec un nouveau zèle ce livre qu'il a déjà tant lu; et il fera insérer dans les décrets du concile de Châlons, en 813, des choses que nos Sociétés Bibliques pourraient insérer mot à mot dans leurs règlements. Il meurt, l'année suivante, avec la Bible à son chevet, et le concile d'Aix-la-Chapelle décrétera de nouveau, sur son tombeau, que la Bible est pour tous, petits et grands, peuples et princes.

III

Tout cela suppose évidemment la Bible en langue vulgaire ; encore un point où il a fallu des siècles pour que l'Église arrivât à oser prescrire autre chose que ce qui avait jadis été.

Longtemps elle n'avait eu que des encouragements et des éloges pour les traducteurs de la Bible. Quand Jérôme, vers la fin du quatrième siècle, entreprit la version latine qui est devenue la Vulgate, ce fut avec l'approbation unanime de l'Église; et qu'était-ce, alors, que le latin, sinon la langue de tous ? D'autres versions latines existaient déjà depuis longtemps, et personne, que nous sachions, n'avait imaginé de revendiquer pour le grec, langue du Nouveau Testament, le privilége de rester langue universelle des chrétiens. Est-ce que le christianisme, en vertu de son universalité même, ne devait pas entrer tout entier dans tous les pays, et la Bible, par conséquent, passer dans toutes les langues ? Nulle trace donc, en ces temps-là, de l'idée contraire. Ce que les Latins avaient fait, on le fit pour d'autres peuples, et les Latins comme les Grecs en étaient remplis de joie, comme nous le sommes aujourd'hui quand on nous apprend que

ce même livre vient d'être traduit en quelque langue qui ne le possédait pas. Que d'éloges, que de félicitations à Ulphilas, un des Pères de Nicée, pour l'avoir fait passer dans la rude langue des Goths ! « C'est par la sagesse de Dieu, dit Augustin, que, d'une seule langue en laquelle elle était d'abord, l'Écriture s'est multipliée en une foule de langages, afin qu'elle se répandît partout. » Trois siècles après Augustin, Bède-le-Vénérable bénit Dieu de ce que l'Angleterre lit la Bible en cinq dialectes différents.... Et quand l'Angleterre, aujourd'hui, s'efforcera de rendre à l'Italie le trésor qu'elle en a reçu jadis, il se trouvera un pape pour appeler « *lecture empoisonnée* » celle de la Bible en italien, et pour qualifier d'« *ennemis de la société humaine* » ceux qui, dira-t-il, « *ne rougissent pas de la répandre !* »

Ce dont ils auraient rougi, tout au contraire, ces Ulphilas, ces Augustin, ces Jérôme, ces Bède, c'eût été qu'un seul homme se trouvât privé, par leur faute, de posséder la Parole de Dieu. Écoutez Cassiodore, lorsque, vers la fin du sixième siècle, il donne ses derniers conseils sur la conservation et la diffusion des Saints Livres. « Parmi les ouvrages des mains, dit-il, celui qui a ma préférence, c'est le travail des copistes. Paisiblement assis,

ils préparent ces pages saintes qui porteront au loin le salut. Un roseau, courant sur le parchemin, y trace les paroles célestes, comme pour réparer l'injure de cet autre roseau dont fut frappée, au jour de la Passion, la tête divine du Sauveur. » Puis viennent, avec un enthousiasme que ne refroidit pas la vulgarité des détails, une foule de conseils sur les divers soins à prendre pour copier exactement, et aussi sur « l'art de couvrir les livres, afin que la beauté des Saintes Lettres, dit-il, soit rehaussée par l'éclat du vêtement, observant, en quelque sorte, la parabole du Seigneur, qui invite ses élus au festin du ciel, mais qui les veut parés de la robe nuptiale. » Il y a bien là, sans doute, un peu de formalisme; l'Écriture n'a nul besoin d'être élégamment reliée pour être le livre de Dieu et le salut des âmes. Mais que d'amour dans tout cela, et quelle naïve tendresse pour la Bible! Le voilà presque enviant, lui, l'ancien ministre d'État, le savant et l'écrivain renommé, les obscurs labeurs du copiste ; au lieu de faire des livres, même admirés, il se croirait un bien plus utile ouvrier s'il reproduisait simplement, humblement, le livre de Dieu! On aime à calculer quel bonheur eût été le sien s'il eût vu découvrir l'imprimerie.

Et il n'était pas seul, Cassiodore, à se préoc-

cuper de ces tendres soins pour la Bible. A cette époque où les ténèbres commençaient à tout envelopper, on aperçoit, dans quelques âmes, un redoublement d'amour pour Celui qui avait dit : « *Je suis la lumière du monde,* » et cet amour se porte sur sa Parole écrite comme sur l'incarnation de son esprit et de sa vie. On se serrait instinctivement autour d'elle comme autour du palladium de la civilisation en décadence, de la sainteté toujours moindre. Le *testament* de Jésus-Christ devenait en quelque sorte celui de tous les hommes d'intelligence et de cœur ; ils prenaient, avant de descendre dans la tombe, leurs précautions pour qu'il se conservât authentique et vénéré. Quand Cassiodore écrivait les lignes que j'ai citées, il avait quatre-vingt-treize ans.

Et laissez-moi, pour en finir sur ce point, vous raconter ce que faisait, en mourant, l'autre homme de Dieu que j'ai nommé, Bède-le-Vénérable.

C'était en 735. Enseveli depuis longues années dans une de ces abbayes d'Angleterre que n'avaient pas encore envahies, grâce à lui, le relâchement et la paresse, il avait composé livres sur livres pour éclaircir et faire aimer la Bible. Dans ses traités de grammaire et d'orthographe, c'est la Bible qu'il s'était surtout proposé, comme Cassio-

dore, de garantir des altérations de l'ignorance. Dans ses traités de rhétorique, il avait savamment et poétiquement montré qu'elle n'a rien à envier aux ouvrages des hommes en fait de poésie et d'éloquence.

Mais la vieillesse était venue; la mort allait venir. Bède voulut mourir en travaillant. Et à quoi? Écoutez.

« En ces temps-là, nous dit un de ses disciples, il entreprit une traduction nouvelle de l'Évangile selon saint Jean. Mais, trois jours avant l'Ascension, il se trouva plus mal. Il continua néanmoins de dicter, joyeux d'esprit, et, de temps en temps, il disait : « Hâtez-vous ! » Le jour de la fête, aux premières lueurs du matin, il se remit à dicter. A neuf heures, comme nous venions de le quitter pour nous rendre à l'église, un de nous, qui était resté auprès de lui, lui dit : « Maître, il manque un chapitre; mais il est impossible que vous parliez davantage... » — « Je le peux encore, dit-il. Taille ta plume; écris vite... » Mais, à l'avant-dernier verset, il se trouva si faible, qu'il fut obligé de s'arrêter. Vers trois heures, un peu remis, il fit venir tous les frères, et leur fit ses adieux. Et le même disciple, s'approchant, lui dit : « Mon maître bien-aimé, il reste encore un verset...» — « Écris-le

donc...» dit-il ; et il le dicta aussitôt. Et le jeune homme, ayant fini, s'écria : «Tout est consommé!» Et lui : « Tu l'as dit... Oui... Tout est consommé. Prends ma tête dans tes mains, et tourne-moi vers l'église... J'ai beaucoup de consolation à me tourner vers le lieu où je priais... » Et il se mit à dire *Gloria patri,* et ce qui suit ; et, comme il achevait, il rendit le dernier soupir.»

Voilà ce qu'étaient encore, au milieu du huitième siècle, les amis de la Bible. Où étaient donc ses ennemis? — C'est ce que nous avons maintenant à voir.

IV

Les ennemis de la Bible, ce furent malheureusement, avant tout, ces mêmes hommes que nous venons d'admirer, et qui la vénéraient, et qui l'aimaient, et qui auraient donné leur sang, s'il l'eût fallu, pour la conserver au monde.

Ils le furent souvent par cette vénération même, qui, mal éclairée, imprudente, les fit souscrire à tous les enseignements qu'une dialectique puérile réussissait à tirer du saint Livre ;

Ils le furent par cet amour qui ne leur permettait pas de se douter seulement qu'ils pussent être en désaccord avec ce livre tant aimé;

Ils le furent, enfin, par la vénération et par l'amour dont ils étaient eux-mêmes les objets. Comment suspecter la foi de tels hommes? Acceptée par eux, toute déviation, toute erreur devenait sacrée pour les peuples.

Et pourquoi des déviations, pourquoi des erreurs chez de tels hommes? — Hélas! enfants du Christ, ils l'étaient aussi de leur siècle; ils subissaient la fatale influence du vieil-homme, ressuscité peu à peu dans le nouveau, et c'est ainsi qu'ils nous éclaircissent, les premiers, ce problème que j'énonçais tout à l'heure en commençant.

« Comment le romanisme, dirons-nous donc maintenant, a-t-il pu se développer sous les yeux et même avec l'aide de ces hommes qui vénéraient la Bible, l'aimaient, s'en nourrissaient, invitaient l'Église à s'en nourrir? » — J'ai indiqué une réponse; je dois la justifier.

Pourrions-nous, en effet, ne voir là qu'une des contradictions dont abonde l'histoire du cœur humain?

Il y en a d'étonnantes, sans doute, et, en religion, plus qu'ailleurs; nous n'aurions pas besoin de remonter au huitième siècle pour trouver des faits analogues. Cette même Écriture Sainte où la condamnation de l'Église romaine nous apparaît, à

nous, à chaque page, à chaque ligne, il y a des catholiques pieux qui la lisent et la méditent sans y rien voir de cela, sans trouver plus mauvaise, ensuite, la triste nourriture qui leur est présentée ailleurs. Non-seulement ils ne seront pas frappés de l'absence de tant de choses qui occupent une si grande place dans leur foi ou dans leur culte, mais ils passeront par-dessus les oppositions les plus frappantes entre l'enseignement évangélique et l'enseignement romain. Ils entendront le Sauveur dire: « *Quand vous priez, n'usez pas de redites,* » — et, la lecture finie, ils réciteront leur chapelet. Ils entendront le Sauveur, puis saint Paul, répéter sous toutes les formes que l'homme n'est point souillé par ce qu'il mange, — et jamais ils n'aborderont la pensée de se soustraire au joug des abstinences. Ils liront que nous avons dans le ciel un seul et unique intercesseur, Jésus-Christ, — et ils continueront d'invoquer la Vierge et les saints. Ils liront et reliront que le sacrifice de Jésus-Christ a été « *unique et parfait*, » — et ils iront religieusement le voir renouveler, ce sacrifice, dans la Messe... Heureux encore s'ils ne sont pas les premiers à nous dire anathème parce que nous n'avons pas, comme eux, le triste talent de voir sans voir, de lire sans lire ! Ainsi faisaient ces Jansénis-

tes dont nous avons déjà remarqué ailleurs l'inconséquence, amis et admirateurs de la Bible, écrivant sur la Bible des pages dignes d'un Cassiodore et d'un Bède, affrontant, pour la lire et la faire lire, toutes les colères de Rome, — et répudiant, attaquant, persécutant, quand ils en avaient le pouvoir, ceux qui osaient la comprendre mieux et l'invoquer contre les erreurs romaines.

Mais n'y a-t-il là, je le répète, qu'une contradiction, fruit naturel de la faiblesse et de l'inconséquence? — Non ; il y a le système romain, puissant encore sur ceux mêmes qui n'y sont plus fidèles, comme il l'était déjà, longtemps avant d'être complet, sur les chrétiens du huitième siècle.

Je reprends donc ma thèse première, et je dis : Si le christianisme a pu, malgré la Bible et malgré tant d'amis de la Bible, devenir ce que nous le voyons être dans l'Église romaine; si tant d'additions et d'altérations ont été possibles, — la faute en est à l'existence même d'un pouvoir chargé de fixer et de protéger la foi. Il exista, ce pouvoir, longtemps avant sa constitution définitive; il s'ignorait encore lui-même, que déjà il portait ses fruits. L'Église du huitième siècle n'était pas celle du seizième ; mais l'homme est le même dans tous les siècles, et c'est l'homme, ici, que l'histoire nous montre à l'œuvre.

Or, s'il est une chose qui lui plaise, c'est de pouvoir donner à ses conceptions religieuses une consécration qui les érige en enseignements révélés, divins. Est-ce orgueil? Sans doute; mais c'est aussi le besoin de consolider, en quelque sorte, le terrain sur lequel on marche, besoin légitime, assurément, mais dangereux, car il ne conduit à rien moins, si on n'y prend garde, qu'à accepter pour vrai tout ce qui aura l'air fixe, et à prêter les mains aux plus téméraires fixations.

C'est ce besoin qui a fait et qui fait encore la force de l'Église romaine. Elle l'encourage, afin d'avoir à le satisfaire ensuite; elle seule, à l'en croire, a l'autorité nécessaire pour fixer les points mêmes que l'Écriture a le plus clairement posés. Hors de son sein, il n'y a que vague et nuages; point de foi possible en dehors d'une fixation par ses décrets. Vouloir se passer d'elle, c'est folie. Fût-on sûr d'arriver, à quoi bon s'en donner la peine? L'édifice est tout prêt; pourquoi vouloir le construire? Il dure depuis des siècles; pourquoi vouloir en examiner les fondements? Et, comme le disait naïvement un des docteurs du concile de Trente: « Puisque l'Église a tiré de la Bible tout ce qu'il y avait à en tirer, que voulez-vous faire de la Bible? »

V

Voilà le principe qui a agi bien longtemps avant qu'on en fût à l'énoncer de cette manière, et qui n'a pu agir, n'importe sous quelle forme, sans amener, sans préparer, du moins, le résultat que nous étudions. Du moment que l'Église abdique entre les mains de quelques hommes, et que ces hommes, fût-ce sans l'avoir demandé, fût-ce dans les intentions les plus droites, deviennent les gardiens suprêmes et irresponsables de la foi, ils deviennent, par cela même, les gardiens suprêmes de l'erreur. Tout ce qu'ils auront trouvé dans le dépôt déjà formé, tout ce qu'ils y auront mis, tout ce qu'ils y auront laissé mettre, tout cela sera *vrai* au même titre, vrai comme l'Évangile, vrai à jamais, car aucune génération de gardiens ne pourra avoir la pensée de refuser à ses devanciers l'autorité dont elle use elle-même. Puis, ce n'est jamais par le fait d'une seule génération qu'une erreur devient un dogme. Les commencements, le plus souvent, en sont imperceptibles ; les premiers progrès, imperceptibles aussi. On pourra donc bien vous citer des cas où le système romain a coupé court à des erreurs surgissant brus-

quement, dérangeant brutalement l'équilibre; mais de celles qui ont germé dans l'ombre, s'accommodant lentement et prudemment avec les vérités chrétiennes ou avec les erreurs déjà reçues, on vous en citera peu, bien peu, qui aient été arrêtées dans leur marche, et que ce système, au contraire, n'ait pas aidées à s'établir. Avec la liberté, avec la Bible, le faux n'a rien qui l'abrite, et il tombe infailliblement tôt ou tard ; avec l'organisation romaine, pour peu qu'il n'ait pas été condamné dès sa première apparition, le voilà naturalisé dans le sol de l'Église, et, pourvu que la plante ne croisse pas trop vite, elle croît sous le même abri que tout le reste. L'autorité, pendant cette période, ne se prononce pas, et, s'il fallait protéger ouvertement, elle s'y refuserait peut-être; mais, gardienne infaillible de la foi, il suffit de son silence pour que tout développement d'une erreur non condamnée se trouve accepté, consacré, et serve de point de départ à un développement ultérieur. L'enseignement évangélique s'effacera donc de plus en plus devant ce qu'on y aura ajouté ou substitué, et le moment viendra où l'erreur nouvelle, déjà vieille, pourra être mise ouvertement, si l'Église le trouve bon, au rang des vérités.

Voulez-vous que nous appliquions ces généralités à un exemple? — Je pourrais en prendre un tout récent; l'histoire de l'Immaculée Conception justifierait de point en point ce que je viens de dire. Mais prenons-en plutôt un plus ancien. L'histoire de la transsubstantiation ne me justifiera pas moins.

Qu'est-ce que je trouve à l'origine? Un sentiment louable : le désir de rendre la Sainte-Cène aussi vénérable et aussi sacrée que possible. A ce premier sentiment s'en joint un autre. L'amour du mystérieux a grandi durant les persécutions; il se portera sur celle des cérémonies chrétiennes qui lui offre le plus naturellement un aliment, et que les païens, dès l'origine, avaient considérée comme le grand mystère des chrétiens. N'en est-elle pas un? nous dira-t-on. Oui, en tant que mémorial de l'incarnation, de la rédemption, mystères de l'amour divin. Mais le mystérieux qu'on y cherchait ne tarda pas à être cherché quelque peu dans les symboles visibles. Ce pain sera plus que du pain; ce vin, plus que du vin. Arrivera-t-on, dès lors, à l'idée de la présence réelle? Nullement; mais l'autorité se taira sur ces premiers rudiments du nouveau dogme, et, en se taisant, elle qui, sur tant d'autres points, ne se tait pas, elle les

consacre. Le temps, d'ailleurs, amène déjà des éléments moins purs, qui vont se trouver adoptés et consacrés, comme les autres, par le seul fait de n'être pas condamnés. Ce sera, en regard du paganisme, le désir d'avoir quelque chose qui ressemble à un sacrifice, car, disent les païens avec dédain, une religion sans sacrifices n'est pas une religion ; ce sera aussi, peu après, vu les progrès de la barbarie, le besoin grossier de dogmes qui parlent aux sens. La présence réelle ne viendra pourtant pas encore. On est trop près des siècles qui n'y ont pas cru ; l'Écriture, d'ailleurs, est encore là. Si elle n'a plus le pouvoir de déraciner l'idée, elle a encore celui d'en ralentir la fixation, et de combattre, par l'ensemble du Nouveau Testament, l'étrange sens qu'on voudrait donner à quelques mots. Mais, d'autre part, l'autorité va se constituant, et, par là même, consolide tout ce qu'elle a fait ou laissé faire ; mais les gardiens privilégiés de la foi se sont enhardis, chemin faisant, à enseigner sans l'Écriture, grand acheminement à enseigner contre l'Écriture ; mais les fidèles, même ceux à qui l'Écriture est encore chère, se sont habitués à croire sans elle et contre elle ; mais le futur dogme est déjà lié, dans la foi, dans le culte, à tant et tant d'autres choses, que vous ne pourriez le proscrire

sans tout bouleverser; mais les docteurs qui ne l'enseignent pas ont déjà l'air de se mettre en lutte avec le sentiment unanime de l'Église; mais l'intérêt sacerdotal est en jeu, et, cela va sans dire, a pesé dès longtemps dans la balance; mais les gardiens de la foi commencent à se demander ouvertement pourquoi ils ne garderaient pas ce qui est, en fait, la foi de l'Église. Il n'y a donc plus qu'un mot à dire, et, ce mot, Rome le dira. Innocent III, en 1215, décrétera la Présence Réelle, comme son successeur du dix-neuvième siècle décrétera, en 1854, l'Immaculée Conception.

VI

Ainsi se retrouvent, pour peu qu'on cherche, tous les éléments successifs de la consécration d'un dogme par l'autorité romaine; ainsi s'explique l'affaiblissement progressif et l'anéantissement final de l'autorité des Écritures. Et ce n'est pas seulement leur autorité qui disparaît: elles disparaissent elles-mêmes. C'est logique. On peut bien, pendant quelque temps, comme nous l'avons vu au commencement du moyen âge, conserver et préconiser la Bible tout en commençant à la trahir; mais l'illusion finit par devenir impossible, et, comme on

en a cependant besoin, il reste un seul moyen de la prolonger encore : c'est que la Bible ne soit plus là. Elle disparaîtra donc, non pas proscrite par aucune loi positive, mais chassée par la force même des choses ; on dirait que c'est elle-même qui se cache pour ne pas voir ce que l'Évangile est devenu. La Bible est tout, ou elle n'est rien. Ne vous récriez pas contre l'absolu de ce principe ; ce n'est d'ailleurs pas un principe, mais un fait, et un fait que démontre toute l'histoire de l'Église. Si la Bible ne reste pas souveraine, elle n'est bientôt plus qu'un instrument aux mains de quelques hommes, instrument dont ces hommes se débarrasseront ensuite. Un autre instrument, plus commode et indéfiniment utile, la remplacera dans leurs mains, et la remplace dejà, en fait, longtemps avant qu'ils l'aient rejetée : cet instrument, c'est ce qu'on a appelé la *Tradition*.

La Tradition, voilà cette « *Clef de la science* » dont le clergé romain s'est emparé, clef magique qui obéit à tous les désirs du cœur, ouvre ce qu'on veut ouvrir, ferme ce qu'on veut fermer, s'adapte à toutes les serrures, toujours vieille, toujours neuve, toujours dans toutes les mains qui peuvent en avoir besoin, de sorte que Jésus-Christ, avec ce mot de *clef*, nous a fourni une admirable image de

ce que la Tradition allait être aux mains de l'Église. Laissons l'image. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il n'y a rien de fixe dans le rôle que cette Église fait jouer à la Tradition. Ce rôle est déterminé, dans chaque cas, par les besoins de la cause. Il n'y a que le mot qui reste; encore est-ce un mot tout moderne, car il n'y a pas trois siècles qu'on disait, non *La Tradition*, mais *Les traditions*, mot plus vrai, qui ne supposait pas, comme l'autre, une doctrine arrêtée, un système unique et invariable. Rien donc de moins invariable que l'emploi romain de la Tradition. On lui fera, selon les questions, appuyer ceci ou cela, combattre ceci ou cela; on ira la chercher tantôt plus près, tantôt plus loin, et elle sera tantôt la voix d'un siècle, tantôt la voix d'un autre, toujours selon qu'on aura besoin d'une idée ou d'une autre idée; surtout, et en tout cas, on refusera d'aller la prendre aux temps apostoliques, et c'est nous, alors, qui l'invoquerons, nous qui nous trouverons, en fait, ses partisans et ses disciples, à la seule condition qu'on ne s'arrête pas arbitrairement à tel ou tel endroit de son cours, mais qu'on la prenne à sa source. Que nous importe, en effet, qu'au quatrième ou au troisième siècle on réussisse à nous montrer des traces de tel ou tel dogme romain? Le quatrième et le troi-

sième siècle étaient déjà parfois bien loin du christianisme évangélique. M'interdirai-je absolument de les consulter? Non. Seulement, je contrôlerai leur tradition par celle des temps antérieurs, et, celle des temps antérieurs, je la contrôlerai, comme toute autre, par l'Écriture. Voilà aussi un système ; mais c'est le seul logique, le seul qui, dans l'application, puisse avoir cette fixité dont l'autre aura eu les apparences.

VII

On nous dit : « Mais la Tradition a précédé l'Écriture. Jésus-Christ n'a jamais écrit ; les apôtres n'ont écrit qu'après avoir prêché. Ils auraient pu ne pas écrire ; leurs écrits auraient pu se perdre. Le christianisme aurait donc péri ? »

Pur sophisme ; pure échappatoire. Il ne s'agit pas de ce que nous aurions fait ou de ce qui serait advenu si nous n'avions pas l'Écriture. L'Écriture existe, et nous l'avons. Elle existe : donc elle est le juge de tout ce qu'on a enseigné. Nous l'avons : donc nous pouvons exiger qu'on n'enseigne rien qui la contredise. Qu'importe la date, ici ? Quand le Nouveau Testament serait venu cinq cents ans après Jésus-Christ, qu'y aurait-il de changé, au-

jourd'hui, dans la question? La Tradition aurait été cinq cents ans l'unique source de la foi; mais, le livre venu, le livre devenait la source, le grand témoin, la grande autorité.

Un homme, avant de mourir, aura exprimé de bouche ses volontés dernières. Quelque temps après sa mort, on trouve un testament écrit, un testament qui ne peut pas ne pas être la reproduction de sa pensée. Ce testament ne devient-il pas le juge de tout ce qu'on a fait, de tout ce qu'on fera encore en exécution des ordres de celui qui n'est plus? Est-ce que personne ira dire que ce qui s'est fait par souvenir, par tradition, échappe à ce contrôle, et qu'on pourra continuer comme si l'écrit n'existait pas?

On nous dit encore: « Mais le Nouveau Testament ne contient évidemment pas tout ce que Jésus-Christ a dit pendant les trois ans de son ministère, tout ce que les apôtres ont prêché durant tant d'années. Tout le reste est donc perdu? »

Sophisme encore; pur sophisme. Le Nouveau Testament n'est pas un gros livre, sans doute; il l'est cependant assez, largement assez, pour que nous n'admettions pas que rien d'important y soit omis. Dans la partie historique, impossible de croire que des faits réellement graves aient été

laissés de côté par les quatre historiens. Dans les Épîtres, dans celles, surtout, de saint Paul, où l'exposé de la doctrine chrétienne revient tant de fois et sous tant de formes, impossible de croire que quelque élément essentiel ait été partout oublié. Nos adversaires sont condamnés à tourner dans un cercle. Plus ils insisteront sur l'importance de tel ou tel enseignement, plus le silence de l'Écriture sur ce même enseignement sera inexplicable, écrasant. Plus, par exemple, s'emparant d'un mot des Évangiles, on représentera la papauté comme d'institution divine, comme le centre nécessaire et divin de la chrétienté, — plus on la mettra sous le coup de l'invraisemblance étrange, énorme, que les Épîtres n'eussent jamais fait mention d'un centre établi ou à établir, d'un chef visible à reconnaître. Plus on parlera magnifiquement du miracle de la présence réelle, — plus sera terrible, à côté de bien d'autres arguments, celui que nous fourniront et les Actes et les Épîtres en ne la mentionnant pas, et en parlant de la Cène avec une simplicité qui exclut l'idée d'un tel prodige. Plus on aura donné de place au culte de la Vierge, — plus on mettra en relief la condamnation de ce culte par le fait seul qu'il n'en soit rien dit dans l'Écriture, car on aura accru d'au-

tant l'impossibilité d'admettre qu'elle n'en eût pas parlé. Il ne suffira même pas que l'Écriture parle d'une chose, insiste sur une chose ; si elle y insiste autrement que l'Église romaine, si elle omet des éléments que l'Église romaine aura déclarés essentiels, ces éléments seront d'autant plus suspects que l'Écriture aura plus souvent enseigné la chose sans jamais les y faire entrer. C'est ce qui a lieu, par exemple, dans la grande question de l'unité. Quand l'Église romaine recueille avidement les nombreux endroits où saint Paul en parle, elle ne fait que rassembler des armes contre elle-même. Plus on nous montrera saint Paul parlant d'unité, recommandant l'unité, plus on nous viendra d'avance en aide, à nous qui demanderons pourquoi donc l'apôtre n'indique aucun des moyens d'unité dont le système romain s'est composé.

Ainsi, que Jésus-Christ et les apôtres aient enseigné quelques détails de plus que ce que nous avons dans l'Écriture, c'est possible ; mais, entre Rome et nous, ce n'est pas de détails qu'il est question. Il s'agit de doctrines et d'institutions auxquelles on a donné une importance capitale, immense, — et, encore une fois, c'est cette importance même qui nous autorise à nous armer du silence de l'Écriture, à dire que les écrivains

sacrés n'auraient pas pu ne pas en parler, et à conclure que ces institutions, que ces doctrines, que la Tradition qui les prêche, sont en dehors de l'enseignement évangélique.

Non, non! point d'équivoques; point de sophismes. La *Tradition*, telle qu'on l'entend à Rome, et surtout telle qu'on l'applique, ce n'est, comme l'infaillibilité, qu'un manteau merveilleusement élastique, destiné à recouvrir tout ce qu'on a ajouté au christianisme, tout ce qu'on pourra vouloir y ajouter encore; ce n'est que la ruse de l'homme se ménageant l'autorité de Dieu. La ruse a-t-elle toujours été volontaire, calculée? Y a-t-il eu toujours, et dès l'origine, un plan? Non, sans doute. Plût à Dieu qu'il y en eût eu un! L'habileté ne serait jamais allée jusqu'à le cacher assez pour que les amis de la Bible ne jetassent pas un cri d'alarme, et, certes, les Cassiodore et les Bède n'auraient pas transigé avec l'ennemi, s'ils l'avaient vu. Quelques-uns, pourtant, même avant eux, l'entrevirent. On a recueilli de curieux passages d'Iréñée, de Tertullien, de Basile, d'Ambroise, de plusieurs autres, posant aussi nettement que nous le faisons ici l'autorité suprême et exclusive de la Bible. Écoutez, entre tous, ce que disait Augustin. « Sous prétexte que le Seigneur a dit: *J'ai encore beau-*

coup de choses à vous dire, les hérétiques essaient d'autoriser leurs inventions. Mais, si le Seigneur ne l'a pas dit, qui de nous osera dire : C'est ceci, c'est cela ? Et si quelqu'un est assez téméraire pour le dire, comment le prouvera-t-il ? Et qui serait assez présomptueux pour affirmer, sans aucun témoignage divin, que ce qu'il enseigne, lors même que ce serait vrai, est exactement ce que le Seigneur a enseigné ? » — Ce qu'Augustin disait là si bien des hérétiques, il aurait déjà pu le dire, à bien des égards, de l'Église ; malheureusement, sans aller jusqu'à la dire infaillible dans le sens où on l'a dit plus tard, il avait déjà trop de foi en elle pour aborder l'idée qu'elle eût pu mal développer, mal compléter l'enseignement divin. Ce sentiment alla se fortifiant, et toutes les erreurs en profitèrent. On ne disait point encore, en théorie, que toute tradition adoptée par l'Église fût, par cela même, bonne et sainte ; mais on se refusait à supposer que l'Église eût pu en adopter une qui ne fût pas bonne, sainte, et ne vînt pas droit de Jésus-Christ. N'est-ce pas ainsi, du reste, que beaucoup de catholiques, même aujourd'hui, sont catholiques ? Ils adoucissent, dans leur cœur, l'audace du système. Ils ne diront pas que l'Église peut se passer de l'enseignement divin, et ensei-

gner ce que bon lui semble; ils s'en tiendront à nier qu'elle ait pu enseigner quoi que ce fût qui ne fût pas enseignement divin, ou conforme à l'enseignement divin. Mais qu'importe? Ce sera toujours l'autoriser à agir en maîtresse de la foi, et c'est ainsi que l'y autorisèrent, sans le vouloir, tant de chrétiens du siècle d'Augustin et surtout des siècles suivants.

VIII

Une chose aurait pourtant dû, ce semble, ouvrir les yeux à tous ceux qui continuaient de vouloir le règne de la vérité.

Remarquez, en effet, que les points traditionnels qui se sont le plus développés, qui jouaient et jouent le plus grand rôle, sont précisément ceux qu'il eût été le plus naturel de chercher dans l'enseignement écrit, ceux, par conséquent, dont l'absence pouvait et devait frapper le plus. Impossible, absolument impossible de les considérer comme rentrant dans ces choses dont Jésus-Christ avait dit aux apôtres qu'elles étaient au-dessus de leur portée, et que le Saint-Esprit, plus tard, les leur enseignerait; impossible encore de supposer que les apôtres, dans leurs écrits, eussent jugé

bon de les omettre, et comment croire, d'autre part, qu'ils les eussent omises par oubli ? Ce sera, par exemple, l'unité sous un chef visible, le séjour de ce chef à Rome; ce seront des sacrements, quatre ou cinq, et, en particulier, la confession, celui qui tient tant de place ; ce sera encore le purgatoire, le culte de la Vierge, le culte des saints et des images ; ce sera, en un mot, ce qui figure tout naturellement au premier rang dans tout exposé populaire de l'enseignement romain, — et voilà ce que le Nouveau Testament, si populaire, aurait omis ! Encore une fois, pourquoi ? Nous attendrons longtemps une réponse à cette question; mais ce qui saute aux yeux, en attendant, et achèverait de nous expliquer la chose si elle n'était déjà plus qu'expliquée, c'est la nature même des doctrines que nous venons de rappeler.

Pas une, en effet, remarquez-le, qui ne se lie aux intérêts du sacerdoce; pas une dont la naissance ou les progrès ne s'expliquent par le besoin qu'en avait le clergé. Je sais bien qu'on a pu en dire autant de toute idée religieuse; mais si les incrédules ont abusé de cette observation, elle n'en a pas moins, ici, sa force. Comparez les enseignements de l'Évangile, les vrais, les incontestables, avec ceux que nous combattons comme en-

fantés par le romanisme, et voyez comme les premiers vous mènent droit à Dieu, les seconds droit au prêtre. Est-ce à dire que toute l'explication soit là? Non. Ici comme ailleurs, le clergé a eu pour complices tous les penchants humains que nous avons vus en jeu dans les questions de l'Église et de l'Autorité; s'il a pu établir, malgré la Bible, le règne de la Tradition, c'est que les esprits et les cœurs, déjà faussés, appelaient ce joug. Mais, ici comme ailleurs, tout ce qu'il aurait dû combattre, il l'a encouragé, exploité; toutes les facilités que lui offraient la confiance et l'ignorance des peuples, il en a avidement profité. On oubliait la Bible; il l'a cachée. On accueillait avec faveur tout ce qui était ou paraissait consacré par le temps; il a enseigné sans scrupule tout ce qu'il pouvait couvrir de cette consécration, et il a écrasé ceux qui demandaient d'autres preuves. Au concile de Trente, en face de la Réforme et de la Bible, il y eut comme un mouvement en arrière; on décréta que la foi découle de deux sources: l'Écriture et la Tradition, l'Écriture d'abord, et la Tradition ensuite, ordre que le concile s'efforça toujours d'observer quand il croyait pouvoir donner les raisons de ses décisions. Mais ce principe, en d'autres mains, eût pu mener loin, beaucoup plus loin que l'Église

romaine ne pouvait et ne voulait aller. Aussi, un an après la clôture du concile, voici un des articles du serment que le pape Pie IV impose à tous les ecclésiastiques : « J'admets et embrasse fermement les traditions apostoliques et ecclésiastiques, et toutes les constitutions de la mère Église; *de plus,* j'admets la Sainte Écriture, selon le sens qu'enseigne et a enseigné la dite Église. » *De plus!* Vous l'entendez : voilà la première source devenue la seconde, le principal devenu l'accessoire, accessoire qui n'aura pas même, vous dit-on, à exercer directement sa petite part d'influence, mais ne l'exercera que déterminée, arrangée, accommodée par l'Église. La voie était rouverte; les théologiens de la papauté vont s'y lancer, et vous les verrez bientôt tout aussi loin du décret de Trente que ce décret lui-même était loin du sentiment de jadis. Selon le cardinal Bellarmin, l'Écriture sans la Tradition n'est ni suffisante, *ni nécessaire.* Selon Baronius, la Tradition est le fondement de l'Écriture. Selon un autre, la Tradition contient en soi toute vérité. Selon un autre encore, l'Écriture est « une lettre morte et qui tue, une école pour les hérétiques, une forêt pour les brigands. » Les papes sont plus modérés que leurs docteurs. Ils diront seulement, vous l'avez vu : « *Lecture empoisonnée!* »

IX

Ah ! qu'on se sent à l'aise en dehors de ce long tissu de luttes, ouvertes ou cachées, contre la Parole de Dieu ! Comme on bénit ceux qui l'ont replacée sur l'autel, seule infaillible, seule divine, et, quelque faible qu'on puisse être, comme on se sent fort, avec elle, contre ceux qui en ont peur ! En l'invoquant comme notre loi unique, nous nous trouvons armés, non-seulement de toute sa puissance, mais de toute l'autorité de la Tradition même, car la Tradition, prise aux sources, se confond avec elle et nous justifie comme elle. Les hommes de la Tradition, redisons-le, c'est nous, car c'est nous qui demandons franchement à remonter le fleuve, et on ne nous voit pas nous arrêter dans les eaux troubles de telle ou telle partie de son cours. Nous serons heureux de donner la main, quand nous le pourrons en conscience, aux hommes du huitième, du douzième siècle; nous recueillerons avec joie les quelques filets d'eau pure qui ont pu continuer à couler dans les eaux bourbeuses du grand fleuve, et nous bénirons Dieu de la sainte inconséquence des cœurs chrétiens qui restèrent chrétiens quand tout conspirait, dans l'Église, à les éloigner de l'Évangile. Mais il y a des

hommes auxquels nous voulons, avant tout, donner la main, et ce sont ceux des temps apostoliques; il y en a avec lesquels nous voulons et devons vivre, et, ceux-là, ce sont les apôtres, vivants, pour nous, dans ce livre où ils ont déposé l'histoire du Maître, la leur, celle des premières Églises, celle, enfin, de l'Évangile, tel que Jésus l'avait versé dans leurs cœurs, et qu'ils le versaient, eux, sur le monde. L'Écriture a été, est et sera notre unique terrain; elle ne peut pas ne pas l'être. Sur ce terrain, c'est Dieu qui règne; à côté, c'est nécessairement l'homme, je ne dis plus tel ou tel homme, je ne dis plus le prêtre, mais, prêtre ou non, *l'homme*, le vieil-homme, l'homme charnel, l'homme des passions et des ténèbres. L'histoire nous l'a prouvé; que Dieu nous donne de ne jamais l'oublier! Que l'amour du saint Livre ne soit pas, dans nos cœurs, comme dans quelques cœurs exceptionnels de l'Église romaine, un accessoire et une inconséquence. Que cet amour soit à la base de toutes nos convictions et de toutes nos pensées; qu'il soit et qu'il demeure le premier besoin de notre âme, et il en bannira tous les besoins dangereux qui pourraient enfanter chez nous les erreurs que nous condamnons chez d'autres.

IV

LE CLERGÉ

Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal.
(I Pierre, II, 9.)

I

Nous venons d'achever la moitié de notre tâche; il nous reste à voir en action ces principes dont nous n'avons étudié, jusqu'ici, que la formation.

Que sont-ils devenus? Qu'ont-ils produit?

Ils ont produit, d'abord, une classe d'hommes chargés de les appliquer, et qui ne pouvaient pas ne pas être les premiers à en subir l'influence.

Ces hommes, nous avons déjà eu à en parler, mais incidemment et sans détails.

En exposant la notion romaine de l'Église, nous avons vu le clergé devenir nécessairement l'Église, nécessairement résumée en lui, absorbée en lui.

En exposant le système romain de l'Autorité,

nous avons vu le clergé arriver nécessairement au despotisme, et, nécessairement aussi, pour mieux l'exercer, s'y soumettre.

En exposant, enfin, le système romain de la Tradition, nous avons vu le clergé nécessairement conduit à traiter la Bible en ennemie, l'ôtant aux fidèles, et se la fermant, en réalité, à lui-même.

Il s'agit maintenant d'étudier le *clergé*, l'institution en soi, c'est-à-dire les altérations qu'a subies, dans l'Église romaine, la notion primitive du ministère évangélique. C'est là, plus encore qu'ailleurs, que nous verrons la forme se substituer au fond et la chair à l'esprit; c'est aussi là, plus que dans toute autre question, que nous aurons à veiller sur nos paroles, afin que nos attaques contre une institution ne dégénèrent pas en attaques contre des hommes. La distinction, cependant, nous sera d'autant plus facile que l'institution nous aura paru plus mauvaise; nous plaindrons trop sincèrement le prêtre pour être tentés de le haïr. Mais ce sujet est un de ceux où il y a le moins lieu à faire des concessions sur les principes, et nous n'en ferons, sur les principes, aucune.

Que le divin chef de l'Église nous maintienne lui-même, par sa grâce, dans la vérité comme dans la charité !

II

Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal.

Voilà le seul endroit de nos Saints Livres où le mot *Sacerdoce,* soit *Sacrificature,* corps de *sacrificateurs,* soit employé en parlant de chrétiens. Ce mot ne désigne, partout ailleurs, que les prêtres juifs ou païens, les ministres des religions à cérémonies, à *sacrifices.*

Ce verset de saint Pierre fera-t-il donc exception? — Nullement, car l'apôtre ne parle point, en cet endroit, des ministres de l'Église, mais de tous les chrétiens. C'est à tous qu'il a déjà dit, quelques lignes plus haut, d'entrer « *comme des pierres vivantes, dans la structure de l'édifice, pour être une maison spirituelle*, *un saint sacerdoce,* » un corps de sacrificateurs *spirituels* et *saints.* Développant ensuite cette même image d'une *pierre,* dont on a tant abusé dans son histoire, non-seulement, cela va sans dire, il ne paraît pas soupçonner qu'il y ait là quelque privilége pour lui, l'apôtre Pierre, mais il n'y voit pas davantage un privilége pour d'autres, pour certains autres : le privilége est pour tous. La *pierre,* dit-il, c'est Jésus-Christ. A tous, par conséquent, de bâtir sur

cette pierre ; à tous, une fois assis et enracinés en elle, de participer à la sainteté, à la force et à la gloire de Celui dont elle est l'emblème. C'est là qu'arrive notre mot « *Sacerdoce royal,* » dont le sens, après tout le reste, est d'une clarté parfaite. Jésus, *sacrificateur* et *roi,* forme avec l'ensemble des fidèles, profondément unis à lui et vivant de sa vie, ce corps où la gloire du chef se reproduit dans tous les membres ; chacun, comme le chef, est *sacrificateur* et *roi,* et le *sacerdoce royal* n'est que la sainte foule de ces *sacrificateurs* et de ces *rois.* C'est ce que l'épître aux Hébreux a exposé dans une de ses plus belles pages [1] ; c'est ce que l'Apocalypse exprime magnifiquement en deux endroits [2], notamment en celui où les élus, dans leur cantique, s'écrient : « *Tu nous as faits rois! Tu nous as faits sacrificateurs à notre Dieu!* » C'est ce que nous dit de nouveau saint Pierre, dans le même chapitre, lorsque, parlant encore de ce *saint sacerdoce,* de ce *sacerdoce royal,* il nous le montre établi « *pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ,* » sacrifices que l'épître aux Hébreux appelait sacrifices « *de louange,* » les rat-

[1] Chap. X.
[2] Chap. I et V.

tachant par là à celui de Jésus-Christ, éternel objet, en effet, de nos louanges et de nos adorations. Ainsi, encore une fois, lè seul endroit où le mot *sacerdoce* soit employé en parlant de chrétiens, c'est un endroit où il s'agit *des chrétiens,* de leur gloire à tous, de leur charge à tous, et cette charge n'implique absolument rien de hiérarchique et de visible ; partout ailleurs, partout où ce mot désigne un corps de prêtres, c'est qu'il s'agit de prêtres hébreux ou païens. Conclusion : Le Nouveau Testament ne parle pas d'un sacerdoce chrétien. Quand il mentionne le sacerdoce hébreu, c'est toujours en le déclarant aboli, aboli sans que rien de semblable le remplace, vu que rien de semblable n'est et ne saurait être, directement ni indirectement, dans l'esprit de la loi nouvelle.

Jamais donc les apôtres, ayant à parler du ministre et du ministère chrétien, n'ont écrit *sacrificateur* ni *sacerdoce*. Serait-ce que ces mots viennent rarement sous leur plume ? Non ; ils les ont écrits *cent quarante* fois — on a fait le compte, — et, cent quarante fois, c'était en parlant d'autre chose. Il est donc clair que l'idée chrétienne ne leur paraissait pas exprimée par ces mots.

Quels mots emploient-ils donc ? — Ceux que nous avons remis en usage quand nous sommes revenus

au christianisme évangélique : *ministre, ministère.* Oui, ce nom de *ministre* que l'Église romaine est parvenue à rendre odieux ou ridicule dans l'esprit de populations ignorantes, c'est celui que saint Paul donnait à un Timothée, à un Tite, à tous ses compagnons d'œuvre, à lui-même. Ajoutez que ces mots de *ministère* et de *ministre* sont encore plus simples dans la langue originale que dans nos langues modernes. *Ministère* veut dire *service ; ministre* veut dire *serviteur,* serviteur qui travaille. Le ministre est un ouvrier travaillant dans le champ du Maître ; le ministère n'est que la charge même d'ouvrier. Voilà le sens grec. Aucune trace, dans ces mots, d'une autre idée. Si l'idée sacerdotale était exprimée ailleurs, si le ministre était ailleurs appelé de quelque nom impliquant cette idée, on pourrait dire qu'elle subsiste implicitement dans le mot *ministre ;* mais si, comme nous l'affirmons, elle n'est nulle part dans l'Écriture, il est évident que le mot *ministre,* par cela seul qu'il ne la renferme pas, la condamne.

Vous remarquerez, en outre, que ces mots *ministre* et *ministère* se retrouvent dans les endroits mêmes où saint Paul a l'intention de relever le plus et la grandeur de la charge, et la dignité de celui qui en est revêtu. Il aura des expressions magnifi-

ques pour donner à l'*ambassadeur de Jésus-Christ,* comme il l'appelle, une haute idée de sa tâche, de son autorité; et cependant, même là, il ne sortira pas de l'idée simple et des mots simples que nous venons d'indiquer. Il parlera de l'imposition des mains comme d'une cérémonie appelant et figurant une certaine effusion du Saint-Esprit; mais il ne dira pas un mot de priviléges et de pouvoirs mystiques conférés par cette cérémonie, pas un mot indiquant ou supposant rien de semblable à l'idée qu'on se faisait d'un sacrificateur, d'un sacerdoce, ni, surtout, à l'idée qu'on s'en est faite dans l'Église romaine.

III

Là, en effet, l'idée du ministère évangélique a dévié dans le sens le plus strictement sacerdotal; aucune religion n'avait encore si complétement séparé le prêtre de la foule, lui réservant exclusivement, absolument, tout ce qui se rapporte au culte, et lui conférant, pour cela, des pouvoirs mystiques, magiques, sans lesquels tout est nul, nécessairement et radicalement nul. Le mot même de *prêtre,* qui n'est que la reproduction du mot grec signifiant *Ancien,* conducteur d'Église, pasteur,

s'est tellement imprégné du nouveau sens, tellement identifié avec l'idée romaine, qu'il est devenu, dans le langage vulgaire, comme l'antipode du mot de *ministre,* et cela seul montrerait assez combien l'idée romaine est loin de l'idée primitive. Ce *royal sacerdoce* dont tout chrétien est membre, comme nous l'avons vu, en vertu de son union avec Jésus, sacrificateur et roi,—le prêtre en est la négation. Tous, sous la loi nouvelle, nous sont représentés entrant avec le sacrificateur suprême, unique, dans le tabernacle éternel, et voilà une magnifique image du privilége que cette loi donne à tous d'aller à Dieu, droit à Dieu, participant, en Christ, sans aucun intermédiaire humain, à tous les bienfaits de l'alliance qu'il a scellée de son sang. Le prêtre, au contraire, est le canal nécessaire des grâces, l'intermédiaire nécessaire entre l'homme et Dieu, entre les rachetés et Celui qui a racheté. Le ministre dit : « Allez à Christ, » et sa charge se borne à reproduire, sous toutes les formes, cette invitation qui n'est autre que l'appel de Jésus lui-même; le prêtre dit : « Venez à moi, » et c'est lui, en effet, qui est réputé le dépositaire de tout ce que Jésus a apporté. Il est le dépositaire de la vérité révélée, et c'est de lui, de lui seul, qu'il la faut recevoir. Il est le dépositaire du salut, et c'est lui qui l'accorde ou

le refuse, lui qui absout, lui qui condamne; il tient, à la lettre, les clefs du royaume des cieux. Non-seulement le culte public est devenu un tissu de cérémonies où le prêtre est indispensable, mais les fidèles sont conduits à considérer les actes mêmes de la dévotion privée comme n'ayant quelque valeur que s'il y intervient. La multiplication des sacrements, en donnant à chaque grâce une forme et en mettant cette forme entre les mains du prêtre, a fait de lui l'homme toujours et partout nécessaire, le fournisseur indispensable, unique, auquel il faut forcément s'adresser si on ne veut être en dehors de l'Église, en dehors du salut. On pourra bien, comme cela se voit trop souvent en quelques pays, le mépriser, le haïr, le maudire; mais, quant à se passer de lui, on ne le pourra pas, on n'en aura pas la pensée. Et comment l'aurait-on? Point de culte, point de sacrements, point de religion, point de sépulture, point de salut sans son ministère et sans lui.

IV

Cette transformation serait particulièrement curieuse à étudier dans ce qui tient au titre même de *sacrificateur,* lequel, chez le prêtre romain, est le

couronnement de tous ses titres, le résumé de ses attributs et de sa gloire.

Si j'avais à entrer dans les détails, je rappellerais, d'abord, ce que j'ai dit sur l'absence de ce titre dans tous les endroits de l'Écriture où il nous est parlé du ministre de Jésus-Christ. Je prendrais ensuite un à un tous les endroits où il est question de sa charge, des droits, des devoirs, de la grandeur ou de la sainteté de cette charge, et je demanderais s'il y a mention, s'il y a trace d'un sacrifice à offrir par ses mains. Je rappellerais, enfin, ceux où le temps des sacrifices est déclaré passé, où Jésus-Christ est proclamé sacrificateur unique, définitif, éternel, et, cela, sans aucune mention d'un sacerdoce appelé à renouveler le sacrifice offert par lui. Pas un de ces détails qui ne soit une objection insoluble, et qui ne renverse, à lui seul, le sacerdoce romain.

Aussi, malgré l'accord de tant d'intérêts et d'instincts, il a fallu des siècles pour que le prêtre arrivât à s'attribuer nettement la qualité dont nous parlons.

Qui dit *sacrificateur* dit *sacrifice;* il fallait donc, avant tout, constituer le sacrifice, justification indispensable du titre auquel on prétendait. Or, quelque envie et quelque besoin qu'on en eût, ce n'é-

tait pas chose facile. On pouvait bien, avec un autel au lieu d'une table, avec quelques cérémonies accessoires, donner à la Cène—et c'est ce qu'on avait fait d'assez bonne heure—la forme d'un sacrifice; on pouvait bien—et c'est ce qu'on avait aussi fait d'assez bonne heure — lui en donner figurément le nom ; mais le lui donner expressément, théologiquement, c'était, malgré les pas déjà faits, un immense pas à faire. L'Écriture, quoique façonnée à dire tout ce qu'on voulait qu'elle dît ou à souffrir tout ce qu'on ne pouvait lui faire dire, cédait plus lentement sur ce point que sur aucun autre, tant elle avait clairement dit le contraire; la tradition disait le contraire aussi, car on ne pouvait guère, sur ce point, la séparer de l'histoire, et l'histoire des premiers siècles, comme l'histoire apostolique, était si loin de donner à la Cène le caractère qu'on cherchait maintenant à lui donner! Le sacerdoce, définitivement constitué en tout le reste, demeura donc longtemps incomplet de ce côté; il attendait que la Cène fût la messe, le *sacrifice* de la messe, et la Cène, nous l'avons vu, n'est devenue définitivement cela que par la transsubstantiation, proclamée au commencement du treizième siècle. Alors, seulement alors, on put parler véritablement d'un sacrifice, puisque la victime était trouvée;

alors, seulement alors, il y eut véritablement sacrificateur et sacerdoce. Étrange marche, mais qui ne pouvait être différente! Ce n'est pas le sacrificateur, ici, qui a été créé pour le sacrifice ; c'est le sacrifice qui a été inventé pour le sacrificateur.

Alors aussi purent se développer à l'aise tous les instincts et toutes les erreurs qui avaient concouru à transformer le ministère en sacerdoce. Le privilége d'immoler une telle victime légitima tous ceux qu'on s'était déjà attribués, et, d'avance, tous ceux qu'on pourrait vouloir s'attribuer. Aucun droit n'était exorbitant entre les mains de qui avait celui-là ; aucun pouvoir n'était invraisemblable entre les mains de qui créait, d'un mot, le corps sacré de Jésus-Christ. Jésus lui-même avait-il rien fait, sur la terre, de comparable à un pareil miracle? Et quand, par exemple, pour prouver son droit de remettre les péchés, il avait guéri un paralytique, est-ce que la preuve valait celle que le prêtre allait offrir ? Si le nombre des prêtres et la reproduction quotidienne du miracle n'en avaient amoindri l'effet sur l'imagination des peuples, le prêtre eût été un Dieu, et, à vrai dire, s'il ne l'est pas devenu, ce n'est pas faute d'avoir exalté le pouvoir qu'il est supposé exercer dans ce grand mystère de la messe. Plus grand que la vierge Marie, qui n'en-

fanta Jésus qu'une fois, il l'enfante, lui, tous les jours. Plus grand que Dieu, qui n'a créé que des créatures, il crée, lui, son créateur. Toutes ces choses, et bien d'autres, on les a dites, écrites, développées, magnifiquement célébrées, et l'habitude n'en a pas tellement affaibli l'effet qu'il n'ait été encore immense. Une consécration mystérieuse a enveloppé le sacerdoce. L'idée sacerdotale a pu recevoir logiquement toute la précision et toute l'extension qu'on avait visé à lui donner.

V

Tandis qu'on laissait de côté, pour en venir là, et l'esprit du christianisme, et des pages entières du Nouveau Testament, surabondamment claires et formelles, on avait eu l'art de trouver, dans quelques mots de saint Paul[1], les éléments d'une consolidation nouvelle du système sacerdotal.

Le prêtre hébreu était marié ; le prêtre romain ne l'est pas. Le sacerdoce hébreu était maintenu, par le mariage, dans les limites raisonnables d'autorité religieuse et civile que ses priviléges risquaient de lui faire franchir ; le sacerdoce romain est abandonné sans contre-poids à toutes les ten-

[1] I Corinthiens, VII.

tations de sa position exceptionnelle, à tous les enivrements du pouvoir et de l'ambition.

Je sais tout ce qu'on a dit ; je sais ce qu'on dit encore. « Dévouement plus facile, et, par conséquent, plus complet. Pour seule famille, l'Église; pour seuls enfants, les affligés, les pauvres ; pour seules affaires, celles du ciel. » Je sais, surtout, ce qu'on a prodigué d'injures à nos Réformateurs pour avoir aboli ce qu'avait ordonné Rome, ou, pour mieux dire, pour avoir rétabli ce que les premiers siècles avaient vu sans scrupule, ce que Jésus et les apôtres n'avaient jamais interdit.

Je m'en tiendrai, pour toute réponse, à ce dernier fait, notre grand et fondamental argument. Nous attaquer, c'est le renforcer encore. Plus on se donnera l'air de trouver étrange ; monstrueux, que la Réformation ait aboli le célibat des prêtres, plus on se mettra en contradiction avec le silence des apôtres sur ce prétendu scandale, avec saint Paul parlant du mariage des pasteurs comme d'une chose toute simple, et avec l'usage universel de l'Église en ces premiers temps.

Que ce soit aussi ma réponse à tout ce que des adversaires plus sérieux, plus sincères, auront tiré de ces quelques mots auxquels je faisais allusion. Je ne rappellerai ni le caractère occasionnel des

conseils que saint Paul donne aux Corinthiens dans ce chapitre, ni l'insistance avec laquelle il répète que ce sont des conseils et non des ordres, ni le soin qu'il met à déclarer qu'il n'a reçu, sur ce point, aucun ordre exprès du Seigneur, ni l'absence, en tout cas, de toute application spéciale de cet ordre aux ministres de l'Église. Je répéterai simplement que l'histoire des premiers temps ne nous offre rien de semblable, pas plus quand c'est saint Paul qui écrit que quand c'est tout autre, et que ce chapitre, dès lors, ne peut avoir eu le sens qu'on y a trouvé plus tard.

Si maintenant, à mon tour, j'attaquais, il me faudrait montrer ce qu'est devenu, dans la pratique, cet idéal qu'on nous oppose avec tant d'assurance. Je dirais ce qu'a été le célibat des prêtres partout où il a porté librement ses tristes fruits; je dirais ce qu'il est encore aujourd'hui dans les pays où l'opinion publique n'a pas rendu le désordre impossible, ou à peu près; je dirais ces autres désordres dont l'imagination est le théâtre, et que nous révèlent tant de livres profondément impurs sous prétexte de pureté. Veut-on que je m'en tienne au passé? Eh bien! quand je ne reviendrais pas sur cette effroyable corruption que tant d'historiens catholiques ont racontée, ont déplorée, il me fau-

drait encore montrer ce qui en fut, aux âges tout catholiques, de ce dévouement pastoral que le célibat, nous dit-on, permet et produit seul. A côté de beaux traits que je ne contesterais ni n'amoindrirais certes pas, que de paresse et que d'égoïsme dans la masse du clergé! Quel abandon de tous les devoirs pénibles! Quel divorce avec tout esprit de renoncement et de sacrifice! Aussi, chez les rares prêtres qui savaient encore ce que c'est qu'un serviteur de Jésus-Christ, que de reproches à leurs compagnons d'œuvre! Que de lamentations sur cette incurable décadence! Et dans le peuple, enfin, tout ignorant et tout grossier que de pareils guides l'avaient fait, comme on sentait vivement que l'idéal, en eux, avait péri! Comme on se faisait peu faute de mépris et de railleries sur ce vaste égoïsme des membres et du corps! Cette réputation, hélas! c'est encore celle du clergé dans bien des pays, et, cela va sans dire, précisément dans ceux qui sont restés le plus pleinement romains. Voilà les lamentables ombres que l'histoire met au tableau, l'histoire contemporaine comme celle des temps passés.

Il me faudrait encore, pour compléter l'épreuve, demander si on a jamais aperçu, dans les Églises de la Réforme, rien de pareil à ce que l'histoire

nous montre, dans le clergé romain, sur les deux points que j'ai touchés, — corruption quant aux mœurs, égoïsme et oisiveté quant à la charge. Ah! devant Dieu, sans doute, nous avons eu, nous avons nos misères, et ce n'est pas devant lui que nous songerons jamais à nous glorifier. Mais nous sommes ici devant les hommes, devant l'histoire; elle tient sa balance, et nous lui demandons de nous peser.

Qu'elle dise donc où et quand les clergés de la Réforme ont offert au monde, dans leurs mœurs, même l'ombre de ces désordres où le clergé romain s'était plongé durant des siècles, et qui sont loin d'avoir partout disparu.

Qu'elle dise où et quand les clergés de la Réforme, même relâchés, car ils ont pu l'être, se sont enveloppés d'autant de paresse et d'égoïsme qu'on en a reproché, si longtemps, au clergé romain, et qu'on lui en reproche, aujourd'hui encore, en maint pays.

Qu'elle dise, enfin, où et quand, lorsqu'il a fallu du courage, les Églises de la Réforme ont eu à regretter que leurs pasteurs ne fussent pas sans liens dans ce monde. Rome a ses missionnaires; nous en avons plus qu'elle. Rome a ses martyrs; nous avons les nôtres. Ils étaient mariés tous ces

pasteurs qu'elle envoyait, il n'y a pas si longtemps, à la potence ou à la roue. Qu'elle nous en cite un qui ait reculé. Je dis plus : qu'elle nous en cite un seul à qui la compagne de sa vie ait conseillé de reculer !

VI

Mais laissons cela; laissons aussi ce que nous disions auparavant sur les démentis déplorables que l'histoire, ici, donne à l'idéal. Si le célibat ecclésiastique est condamné par les résultats qu'il a eus, le principe en était déjà condamnable, et c'est de principes, avant tout, que nous avons à nous occuper ici.

Prenez-le par son beau côté, ce principe; que trouvez-vous?

L'homme, toujours l'homme, substituant sa pensée à celle de Dieu; seulement, cette fois, c'est dans une bonne intention: il a cru qu'il y avait lieu à perfectionner l'Évangile. C'est comme s'il avait dit : « L'Évangile ne parle pas du célibat ecclésiastique; n'importe : nous l'établirons. Saint Paul parle de pasteurs mariés, et ne paraît pas soupçonner qu'il y ait là irrégularité ni mal; n'importe : nous enseignerons le contraire. Nous som-

mes, en beaucoup de choses, en deçà de la perfection demandée aux ministres de l'Évangile; voici, par compensation, une chose où nous serons au delà.» Au delà! Soit. Mais vous oubliez que l'Évangile a été donné comme parfait, et que, s'il est parfait, le perfectionner, c'est l'altérer. Et ici reviendraient encore une fois, comme preuves, tous les désordres que nous avons vus découler de ce prétendu perfectionnement.

J'ai admis, au début, l'intention droite. Passez maintenant à celles qui allaient bientôt se produire, moins droites, moins pures, — et voici l'homme corrompu exploitant, comme à l'ordinaire, ce qu'avait fait l'homme simplement égaré.

A quel moment les chefs se sont-ils mis à calculer ce que le célibat donnerait de force au clergé, et, à eux, de puissance sur le clergé lui-même, sur cette grande armée désormais toute à eux? — Il serait impossible de le dire, car les motifs les plus divers peuvent coexister dans une même période, et, nous l'avons aussi reconnu, dans un même cœur d'homme. Les mauvais motifs s'introduisent à la faveur des bons; les bons, plus ou moins faussés, se ravivent pour mieux couvrir les mauvais, et, peu à peu, l'œuvre s'achève.

L'œuvre s'acheva donc; un pas de plus se trouva

fait en dehors de la route évangélique, et ce pas menait à beaucoup d'autres. Disons mieux : à *tous* les autres, à tous ceux qui étaient encore à faire pour que le romanisme devînt et restât le romanisme. Le célibat des prêtres n'a point été simplement un détail dans l'altération générale du christianisme évangélique; il est venu consacrer tout ce qui était fait, rendre possible tout ce qui allait compléter et perpétuer le système. Ne dites pas que j'en exagère la portée; c'est l'Église romaine qui me donne raison par l'importance qu'elle y met. Il n'est pas de question qu'elle étouffe avec plus de soin, ou qu'elle aborde, si on l'y force, avec plus d'aigreur et de fièvre. Elle sent, elle laisse voir, et, souvent même, dans des accès de frayeur ou de franchise, elle a dit ou laissé dire qu'un changement sur ce point serait sa ruine, sa mort. Elle a raison. Otez le célibat des prêtres, et, non-seulement l'esprit change, non-seulement les conditions générales de l'existence et de l'influence du clergé sont profondément modifiées, mais il y a mille choses qui deviennent impossibles, mille choses qu'il faut ou abandonner ou changer, — et qu'est-ce que le catholicisme avec tant de choses changées? Qu'est-ce que le système catholique, où tout se tient, si vous en ôtez pré-

cisément ce qui tient à tout, ce qui lie tout ? Qu'est-ce que l'Église romaine, enfin, elle qui s'est incarnée en son clergé, si ce clergé n'est plus celui en qui elle s'est incarnée ? Voilà ce qu'elle redoute ; voilà ce que sa frayeur nous dit. Étrange aveu, qui vaut, à lui seul, bien des défaites ! Voilà le sort de l'Église romaine attaché, elle le confesse, à une chose dont il ne fut pas question sous les apôtres ni sous leurs premiers successeurs.

VII

Je n'ai rien dit de l'épiscopat ni de la papauté. Au point de vue où je me plaçais, ces questions étaient secondaires. La hiérarchie et tout ce qui s'y rapporte n'ont été que des incidents du grand travail que nous avons vu se faire dans la création du clergé.

Si j'avais abordé ces points, j'aurais commencé, comme toujours, par la discussion scripturaire.

J'aurais montré, quant à l'épiscopat, que les mots d'Évêque et de Prêtre, d'*Inspecteur* et d'*Ancien*, car tel en est le vrai sens, sont, dans le Nouveau Testament, employés sans cesse l'un pour l'autre, et qu'aucune inégalité ne peut être constatée, à l'origine, ni entre les deux titres, ni entre

les deux charges. J'aurais cité Jérôme déclarant, au cinquième siècle, que le prêtre et l'évêque avaient été primitivement le même homme. J'aurais montré le concile de Trente avouant indirectement ce même fait, car il s'est refusé à déclarer que la supériorité de l'évêque sur le prêtre soit une supériorité de droit divin.

J'aurais montré, quant à la papauté, comment la seconde partie du Nouveau Testament met à néant ce qu'on a prétendu voir dans quelques mots de la première. Dans les Épîtres, en effet, dans les dernières écrites comme dans celles qui le furent plus tôt, chez saint Jean comme chez saint Paul ou saint Pierre, — aucune mention d'un chef humain de l'Église, aucune trace d'un pouvoir central et suprême.

Dieu n'a donc rien ordonné sur ces points; c'est l'homme qui a trouvé bon d'ordonner.

Sur ce nouveau terrain, j'aurais eu, comme toujours, à vous signaler de bons motifs, puis de moins bons, puis des mauvais, et, comme toujours, à vous les montrer se mêlant et se confondant plus ou moins.

J'aurais donc reconnu sans peine que l'idée de donner à un des pasteurs, dans chaque Église, une certaine primauté, a pu venir, dans l'origine, à des

chrétiens excellents; que, dans certaines circonstances, un zèle réel pour le bien des âmes a pu faire augmenter l'autorité de ce premier pasteur; que cette autorité a pu croître aussi, dans certains temps, par la seule force des choses; que l'épiscopat, enfin, considéré comme institution de l'Église, a pu et peut encore avoir, dans certains cas et dans certains pays, avec le salutaire contre-poids de la liberté religieuse, l'approbation, la sympathie de chrétiens sérieusement évangéliques.

Mais ce n'en fut pas moins une nouvelle et large carrière ouverte à tout ce qui altérait déjà la notion primitive du ministère et du ministre. Chef de ses collègues, chef du troupeau, perpétuellement mis en relief par les revers comme par les succès de l'Église, — quelle humilité, quelle piété n'aurait pas dû être la sienne pour qu'il échappât au danger de se croire maître et seigneur, d'oublier l'origine humaine de sa charge et d'invoquer un droit divin! Cette humilité, cette piété, il y en eut qui surent ne pas la perdre, et repousser courageusement les hommages qui tendaient à la leur ôter; mais il y en eut beaucoup qui ne l'avaient pas ou la perdirent, beaucoup qui encouragèrent, qui exigèrent ces dangereux hommages, et les meilleurs finirent par se trouver investis de tous les droits

qu'avaient usurpés les plus mauvais. Ajoutez ce qu'une si haute place excita nécessairement d'ambitions, ce qu'elle attira dans l'Église d'hommes qui n'avaient rien du ministre de Jésus-Christ, ce que le cœur humain, dans ses plus mauvais éléments, exerça d'influence par ces hommes, — et vous aurez une fois de plus le tableau de ce qu'on gagne à s'écarter des enseignements évangéliques.

Enfin, tout ce que je viens de dire, multipliez-le par la distance qui sépare un pape d'un évêque, — et vous aurez ce qu'il me faudrait vous peindre si je me mettais à faire, sur ce même terrain du cœur humain, l'histoire de la papauté. Je montrerais comment elle a grandi à la faveur des besoins, des intérêts, des passions du vieil-homme, et comment elle a concouru, en retour, à diviniser le vieil-homme, besoins, intérêts et passions. Je prouverais que cette explication s'applique à toutes les portions de son histoire, à tous les développements de sa puissance, et, enfin, au maintien de ce qu'elle en a conservé. Oui, si la papauté subsiste encore, si le siècle et l'Évangile, l'incrédulité comme la foi, l'ébranlent encore sans l'abattre, c'est qu'elle a ses racines à de prodigieuses profondeurs. Le pape est l'expression suprême de l'idée que nous retrouvons partout dans ces études, toujours puissante, tou-

jours vivante, — l'homme se substituant à Dieu, l'homme détrônant Dieu. Les hommages divins dont on l'entoure ne sont que les conséquences d'un fait, les formes extérieures d'une réalité profonde : l'homme divinisé dans un homme, l'Évangile refait par l'homme, et le vieil Évangile, celui de Dieu, enfoui dans l'ombre ou foulé aux pieds. Voilà pourquoi la papauté a longtemps vécu, et vit encore ; voilà le secret de ses victoires sur tant de gens qui se donnaient l'air de la haïr, et qui la portaient, sans le savoir, dans ces cœurs restés asservis à tout ce qui fait sa force [1].

VIII

Mais, je le répète : en m'étendant sur ces points, je n'aurais réellement fait que redire ce que j'ai dit du sacerdoce romain en général. Une autre portion de mon sujet réclame le temps qui me reste.

A côté du clergé dit *séculier,* c'est-à-dire mêlé au siècle, au monde, l'Église romaine a le clergé dit *régulier,* celui des règles monastiques. — L'Évangile à la main, qu'en dirons-nous ?

[1] Nous avons traité ce sujet dans un discours spécial. Voir à la fin du volume.

L'Évangile à la main, nous remarquerons, d'abord, que l'Évangile n'en parle pas.

Que faites-vous donc, nous dira-t-on, de ces nombreux passages où sont recommandés le renoncement, l'abnégation, le mépris des biens et des plaisirs ?

Prenez garde : l'objection renferme la réponse. C'est précisément parce qu'il y a, dans l'Écriture, tant et de si pressantes choses sur le renoncement, l'abnégation, le mépris des biens et des plaisirs, que nous demandons, nous, pourquoi l'idée monastique n'y vient pas une seule fois, et que nous concluons qu'elle n'a pas été dans la pensée de Jésus-Christ ni des apôtres.

Elle est donc née aussi du besoin d'outre-passer l'Évangile, de ce besoin trompeur que nous avons caractérisé tout à l'heure, et que nous voyons, ici, chercher dans des vœux plus étroits une satisfaction plus pleine encore. L'idée monastique et l'idée sacerdotale furent d'abord distinctes, puis, peu à peu, se mêlèrent, et ce n'est pas sans raison qu'un même nom, celui de *clergé,* a embrassé les deux grandes armées en qui les deux principes s'incarnèrent. Le moine eut donc, entre les hommes et Dieu, un rôle analogue à celui du prêtre. Le prêtre leur distribuait les grâces ; le moine fut

supposé se sanctifier pour eux, travaillant dans la solitude à augmenter la masse totale de vertus que la terre offrirait au ciel en échange de ses faveurs.

De là cet idéal par la peinture duquel on croit répondre à toutes nos objections. «La vie monastique, nous dit-on, c'est la vie en Dieu, toute en Dieu, l'oubli des choses du monde, la contemplation perpétuelle des choses de l'éternité; c'est le sel de la terre mis à l'abri de l'affadissement et des souillures.» Et que nous fait l'idéal, répondrons-nous, s'il ne s'est jamais réalisé? Je dis *jamais,* et je maintiens le mot. Ce *jamais* n'exclut pas les grandes et belles exceptions qu'on pourra nous citer de loin en loin; mais il reste et restera vrai de l'ensemble, vrai de la marche générale des institutions monastiques, vrai, surtout, parce que cette marche générale, perpétuelle décadence, résultait de l'idéal même, beau, mais faux. Quand le principe, en soi, n'aurait pas été condamné d'avance par le silence de l'Écriture dans ces nombreux préceptes qui tous, sans exception, supposent l'homme parmi les hommes, entouré de méchants comme de bons, mêlé, enfin, à toutes les batailles de la vie; quand la raison n'aurait non plus rien à dire contre cette manière d'entendre le renoncement et

le perfectionnement, — nous dirions encore qu'un principe qui a toujours et fatalement abouti à des abus immenses, au développement et au triomphe de tout ce que l'homme a de moins bon, ne saurait être regardé comme bon, ni chrétiennement, ni humainement.

Je vois donc là, d'abord, ou un mensonge, ou une grande illusion : presque jamais il n'a été vrai, chrétiennement vrai, que les habitants des couvents eussent quitté le monde. Les uns continuaient, soit malgré eux, soit, le plus souvent, parce qu'ils ne demandaient pas mieux, à se mêler de toutes les choses du siècle ; les autres, plus réellement enfermés dans le cercle étroit du monastère, y retrouvaient le monde parce qu'ils l'y avaient porté, eux ou d'autres. Ils le retrouvaient dans ces luttes de priviléges, d'influence, qui s'éveillaient perpétuellement d'ordre à ordre, de monastère à monastère ou de monastère à évêque ; ils le retrouvaient dans ces richesses que la dévotion des fidèles accumulait entre leurs mains, et dont l'accroissement les préoccupait d'autant plus qu'ils étaient à l'aise avec eux-mêmes au moyen du vœu de pauvreté, travaillant, se disaient-ils, pour leur ordre, pour l'Église, non pour eux-mêmes ; ils retrouvaient le monde encore, et surtout, dans leur

propre cœur, dans ces jalousies et ces ambitions de tout genre qui s'agitaient sous l'oisiveté du cloître. Il fallait une singulière force d'âme pour persister, dans une pareille atmosphère, à ne penser qu'à son salut et à Dieu ; même pieux, sincèrement pieux, il était encore difficile de rester pieux pour Dieu seul, puisque la piété était un moyen comme un autre d'arriver à tous les honneurs. Enfin, eût-on secoué toute ambition d'être quelque chose dans ce monde, restait encore une tentation suprême, celle de figurer, après sa mort, au rang des saints, et la plupart des saints mis sur l'autel étaient pris, en effet, parmi les moines. — Mais ceci touche à une autre question, sur laquelle j'aurai à revenir.

IX

Toutes ces invasions du monde dans le cloître, du cœur humain dans les demeures bâties pour abriter et perfectionner le cœur chrétien, vous les verrez signalées dans les écrits de tout ce que l'Église romaine avait alors d'hommes pieux et graves, fussent-ils moines eux-mêmes, témoin, au douzième siècle, le grand Bernard de Clairvaux. Ne dites pas qu'il n'attaquait, dans la vie monasti-

que, que les abus. Il le croyait, sans doute ; il avait besoin de le croire. Mais la vérité le forçait de représenter ces abus comme tellement universels, tellement impossibles à éviter, à corriger, que ce n'est point contre les abus, en somme, mais contre le principe, qu'il se trouve avoir amassé des arguments. D'ailleurs, à côté de ce qui n'était qu'abus, — que de désordres, que de vices, sortis de la même source, excitaient son indignation chrétienne! Peu de couvents, presque point, étaient restés sans scandales, et, ceux mêmes qui s'en étaient garantis, on ne croyait pas, dans le peuple, à un pareil miracle, tant les vices du grand nombre l'avaient rendu invraisemblable. Les constitutions les plus rigides et les plus minutieuses, les réformes les plus sévères, l'exemple de quelques vrais saints, l'intervention des princes, l'autorité même des papes, dont quelques-uns firent de louables efforts pour relever et sanctifier l'état monastique, — rien n'avait tenu contre la désastreuse influence d'un principe qui se traduisait nécessairement, pour le plus grand nombre des moines, en la faculté de ne rien faire et d'être tout entiers aux grossiers instincts de leurs cœurs. Un relâchement inouï, le maintien, tout au plus, de quelques formes, une piété d'observances, com-

pensant et facilitant toutes les fautes, un luxe et des plaisirs en opposition complète avec les règles primitives, des mœurs presque toujours mauvaises, souvent affreuses, voilà le spectacle que l'Église avait à offrir dans ceux de ses enfants qui se donnaient pour le sel de la terre, pour les types officiels de la pureté chrétienne. On représente ordinairement les couvents comme ayant dégénéré à la longue ; ils ne seraient arrivés qu'après des siècles à l'état déplorable où le seizième les trouva. Erreur ; cet âge d'or de la vie monastique n'est guère moins insaisissable, en histoire, que celui des fables païennes. Bernard, au douzième siècle, le voit déjà bien loin derrière lui, et, s'il en parle, c'est pour en pleurer les merveilles, évanouies, dit-il, depuis longtemps. S'il loue, parmi ses contemporains, un moine, un abbé pieux, c'est toujours en le félicitant de ne pas ressembler aux autres. Tout ce que la Réformation allait dire, au seizième siècle, sur les désordres des couvents, vous le trouverez dit et par Bernard, et par tous ceux qui, avant lui, après lui, tentèrent la réforme des institutions monastiques ; seulement, c'était à ces institutions mêmes, à des corrections de détail, à la création de nouveaux ordres, qu'ils demandaient cette régénération si évidemment né-

cessaire, tandis que nos Réformateurs, éclairés par tant d'efforts inutiles, comprirent enfin que le mal était dans le principe même, et qu'il fallait fermer la source.

Pourquoi, en effet, ces relâchements si prompts? Malgré tant de précautions prises et tant de serments exigés, pourquoi ces décadences rapides, plus rapides, beaucoup plus, que ne le fut jamais celle des institutions civiles ?

Le voici : Les institutions civiles sont fondées sur la nature ; les institutions monastiques y sont étrangères ou contraires. De même que le soldat, pour peu qu'il ne reste pas absolument sous le joug de la discipline, risquera beaucoup plus d'abuser de sa liberté qu'un homme habituellement libre, — le moine, de même, pour peu qu'il ne reste pas absolument sous le joug de sa règle, est vite entraîné à plus de mal que le commun des hommes. Il l'est par l'élancement des passions comprimées ; il l'est par le dangereux attrait que donne au mal une barrière à la fois infranchissable et facile à franchir ; il l'est encore, nous l'avons déjà remarqué, par les facilités que ce même état lui procure pour racheter, au besoin, toutes ses fautes. Voilà l'histoire des ordres religieux. On avait fait vœu de pauvreté, et on donnait l'ex-

emple d'une avidité sans bornes. On avait fait vœu de pureté, et on scandalisait les peuples par la plus grossière corruption. On avait fait vœu de renoncement, et on menait le monde. On avait fait vœu d'obéissance ; on obéissait, en effet, à l'intérieur du cloître, et, au dehors, sans cesse on était en lutte avec les évêques, avec les princes, avec le pape même. On n'avait pas la sainteté, et on en avait l'orgueil ; on se savait loin de l'idéal, et, sans s'inquiéter même de paraître y atteindre, on s'arrogeait tous les droits de qui l'eût pleinement réalisé. Le vieil-homme, en un mot, n'était nulle part plus puissant, et non-seulement plus puissant, mais plus hardi, plus ouvertement à l'œuvre, qu'au sein de ces institutions qui affichaient l'homme nouveau. Ah ! c'est que l'homme nouveau n'est pas fait pour être affiché, ni susceptible d'être le produit d'une affiche. L'homme nouveau, c'est une création intérieure, œuvre du Saint-Esprit ; il n'existe que là où le cœur est changé. Non-seulement les formes ne le créent pas, mais, pour peu qu'elles se compliquent et qu'elles deviennent un système, un état, elles ont presque inévitablement pour effet de le détruire s'il existe, de le rendre impossible s'il n'est pas encore formé. Cette robe de moine que nous avons

vu jeter, au lit de mort, sur un cœur qu'elle ne convertissait pas, qu'elle maintenait, au contraire, dans l'endurcissement d'une sécurité fatale, — c'est l'emblème des institutions monastiques. La piété, en devenant un état, ne fait que se donner l'autorisation et les moyens de n'être plus la piété. Vous aurez beau rendre cet état pénible, dur, cruel ; vous aurez beau, coupant court à tous les relâchements, vous condamner, dans le cloître, aux privations, aux souffrances : vous ne ferez qu'augmenter pour vous le danger de vous confier en ces choses, en l'extérieur, en la robe, car, même doublée de pointes qui se teindront de votre sang, la robe sera toujours la robe, toujours l'extérieur, toujours la forme. Si l'homme nouveau se crée en vous, il se sera créé malgré ces choses, non par ces choses. Si Bernard fut un grand chrétien, disons qu'il le fut *quoique* moine ; et ce n'est pas nous qui le dirons, mais lui-même, car voilà, en définitive, ce qui ressort de tout ce qu'il a écrit sur les dangers de la vie monastique. Puis, ces austérités qui prouvaient au moins du zèle, n'oublions pas que l'immense majorité des moines a toujours su s'en affranchir, ne conservant de formes, nous l'avons vu, que juste ce qu'il en fallait pour maintenir légalement la menteuse notion d'une sainteté par état.

X

Me reprochera-t-on de n'avoir rien dit des services que les couvents ont pu rendre à la civilisation, à la science ?

Je répondrais, d'abord, qu'il y a beaucoup à contester là-dessus ; que, si quelques couvents ont rendu des services de ce genre, beaucoup n'en ont point rendu ; que si quelques-uns, par exemple, ont défriché des terres, beaucoup n'ont fait qu'en posséder d'excellentes, et, trop souvent, pour les laisser dépérir ; que ce qu'ils nous ont conservé de manuscrits antiques n'est pas la centième partie de ce qu'ils en ont détruit ou laissé perdre.

Je répondrais, en second lieu, que des bienfaits de ce genre, fussent-ils incontestables, ne changent rien à la question religieuse, telle que je viens de la poser. D'ailleurs, plaider ainsi la cause des institutions monastiques, c'est, au fond, en abandonner le principe. Le véritable moine est celui qui ne travaille point ; il donne ou est supposé donner tout son temps, tout son être, aux contemplations pieuses. Nous parler des travaux des moines, c'est vouloir justifier un principe en citant des

faits qui l'ont violé. C'est de nos jours, du reste, qu'on a recouru à cette argumentation, et cela même est une preuve de l'impossibilité où l'on s'est vu de maintenir l'apologie sur le terrain chrétien. Nous, ce terrain, c'était le nôtre, Nous y sommes restés ; nous y resterons jusqu'au bout.

XI

Revenons-en donc, pour finir, à cette grande idée dont nous sommes partis, à ce *sacerdoce royal* dont nous parlait l'apôtre, privilége et fonction de tous les rachetés de Jésus-Christ, triomphe de l'homme intérieur, œuvre de l'Esprit-Saint, œuvre de Dieu. Rome, nous venons de le voir, l'a doublement détruit ; à nous de le relever doublement. Elle l'a détruit par ce sacerdoce hiérarchique qui a remplacé, chez elle, le ministère primitif, et qui s'impose à l'Église comme le dispensateur de la vérité, de la grâce ; elle l'a détruit encore en faisant de la sainteté un état, en plaçant hors du monde, hors des conditions ordinaires de la vie, cet idéal que Jésus nous appelle à réaliser au milieu du monde, en quelque état que Dieu nous y ait placés. Sacerdoce royal ! *Sacrificateurs et rois !* Sous le sacerdoce romain, vous n'êtes plus

ni l'un ni l'autre. Le prêtre a seul tous les droits ; le moine vous habitue à ne les pas revendiquer, car les murailles qu'il a mises entre lui et le monde vous autorisent à penser que la perfection chrétienne est l'affaire de quelques-uns, et que le commun des hommes n'a qu'à s'en remettre aux gens chargés du salut de tous.

Mais ni prêtres ni moines ne l'ont détruite, Dieu merci, la charte éternelle de ces droits si habilement confisqués. Nos pères l'ont retrouvée ; elle parle, elle parlera jusqu'à la fin des siècles. « *Vous êtes*, nous dira-t-elle, *la race élue, le sacerdoce royal*, » et, toutes les erreurs comme toutes les usurpations qui auront ébranlé ce grand principe, elle nous fournira de quoi les vaincre. *Sacrificateurs et rois !* Rois avec Christ, sacrificateurs avec Christ, en Christ ! A nous donc, tous les jours, l'entrée au temple invisible, l'accès à toutes les grâces, l'union avec Christ, la vie en Christ ! A nous, tous les jours et à toute heure, de chanter la gloire de l'agneau, de porter à l'autel ces parfums qui sont nos prières, nos larmes de reconnaissance et d'amour ! A nous d'être l'Église, la grande, la vraie, l'unique, la sainte, l'immortelle, celle qui est au ciel et sur la terre à la fois, celle qui est toute en Jésus, son chef, son âme !

Nous les avons donc, tous ces droits. Il n'y a pas à les reconquérir; la chose est faite, et depuis trois siècles. Mais il s'agit de ne plus les perdre; il s'agit de ne pas nous en dépouiller nous-mêmes par notre indifférence et par nos relâchements; il s'agit de ne pas nous remettre sous ce joug dont le joug romain n'est qu'une des formes, et que retrouvera en toute Église, sous les pasteurs les plus évangéliquement chrétiens, quiconque se le laissera imposer par son propre cœur. Si ma foi n'est qu'une adhésion passive aux vérités qu'on m'aura enseignées, si ma piété n'est qu'une paresseuse confiance en mon baptême, en mon Église, en un salut garanti à ses membres, — qu'importe que mes conducteurs spirituels ne viennent pas de Rome et ne s'appellent pas des prêtres? Ils le sont pour moi; Rome est dans mon cœur. *Sacerdoce royal! Sacrificateurs et rois!* Ah! que Celui qui nous a donné le titre nous donne la réalité! Qu'il ouvre nos yeux aux splendeurs de ce sanctuaire invisible dont nous sommes tous les ministres! Qu'il nous prépare à l'être dans le ciel, quand notre foi se sera changée en vue!

V

LE CULTE

Le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.
(Jean IV, 23.)

I

Il était venu, en effet, ce temps que l'ancienne Loi avait elle-même annoncé, celui où devaient prendre fin toutes les cérémonies d'une période d'enfance et de préparation.

Le culte-esprit fut d'abord celui des patriarches; quelques rares sacrifices, dans des occasions exceptionnelles, lui laissaient, presque intact, ce caractère. Nous le voyons s'envelopper, sous Moïse, d'une foule d'observances, et cependant Moïse, au milieu des plus minutieuses prescriptions, en maintient l'idéal; Dieu, répétera-t-il en cent endroits, regarde au cœur, non aux formes, et les formes ne valent que ce que vaut le cœur. Les prophètes iront plus loin; ils feront entrevoir l'avè-

nement d'un vrai culte-esprit, tout esprit, dont celui des Juifs n'aura offert que les grossiers emblèmes. Si, après eux, quelque obscurité reste encore sur la nature et l'étendue de cette transformation, Jésus, en quelques jours, dès le début de son ministère, aura éclairci tous les doutes. On pourra bien ne pas s'élever encore à la hauteur de sa pensée; mais personne ne pourra l'avoir entendu et ne pas comprendre au moins ceci : Que le culte nouveau ne ressemblera en rien à l'autre; que les cérémonies abolies ne seront point remplacées par d'autres; que le culte-esprit, enfin, sera seul demandé, seul accepté.

Cette impression, qui fut nécessairement celle de quiconque assistait aux enseignements de Jésus-Christ, celle de ses amis, qui la recueillaient avec bonheur, celle de ses ennemis, qui partaient de là pour l'accuser de ruiner la loi de Moïse, — cette impression, dis-je, est celle que remportera nécessairement aussi tout lecteur, même inattentif, du Nouveau Testament. Demandez-lui quelle différence y est partout indiquée ou supposée entre l'ancien et le nouveau culte, et voyez s'il vous parlera d'une différence de formes, s'il n'aura pas senti que l'idée est toujours celle d'un changement total, radical. Aucun moyen donc de se figurer qu'il

fût question d'aller simplement du plus au moins; c'est un monde qui s'en va, un monde nouveau qui s'ouvre. Puis, à côté de l'enseignement, vous avez le tableau de la pratique. Recueillez, dans ces mêmes pages, tout ce qu'elles nous donnent de détails sur le culte aux temps apostoliques, et vous ne trouvez rien qui ne vous le montre tout esprit; le Baptême, la Cène, voilà tout ce qu'il y a d'extérieur et de cérémoniel, si même ce dernier mot ne dit pas déjà beaucoup trop quand il s'agit de cérémonies aussi simples que l'étaient alors celles-là. Quand saint Paul s'aperçoit que certains chrétiens, précédemment juifs, veulent conserver quelques-uns des éléments de l'ancien culte, il les traite, non pas comme se trompant sur des détails, mais comme méconnaissant et renversant toute l'économie évangélique. « *O Galates,* s'écriera-t-il, *Galates insensés, comment se peut-il qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissiez maintenant par la chair?* » Et toute l'épître est consacrée à montrer que les cérémonies sont *la chair,* que les pratiques sont *la chair*, que rien de ce qui n'est pas *esprit* ne peut prétendre à être l'Évangile. Il ne leur dit donc point qu'ils vont trop loin, mais qu'un seul pas, dans cette voie, est de trop, vu que c'est un pas en arrière, un retour au culte

charnel et à ces «*misérables rudiments*» qui ne peuvent être, à aucun degré, ceux du christianisme. Les vrais adorateurs, les seuls vrais, ce sont ceux qui adoreront, selon la parole du Christ, «*en esprit et en vérité.*»

Tout ce qu'avait dit là-dessus saint Paul, vous le verrez reproduit, développé, dans les livres que les chrétiens eurent à écrire en réponse aux attaques des païens. Ceux-ci, en effet, ne tarissaient pas sur la simplicité, sur la nudité du nouveau culte; nourris de cérémonies et de formes, ils ne comprenaient pas qu'une religion pût s'en passer. Ils demandaient si une religion pareille pouvait s'appeler une religion; ils décrivaient complaisamment leurs temples, leurs fêtes; ils disaient, en un mot, tout ce qu'on dit contre nous depuis trois siècles, et nous avons le bonheur de répondre précisément ce qu'on répondait alors. On répondait en se glorifiant de cette simplicité, de cette nudité, comme d'une preuve éclatante de la supériorité de l'Évangile sur tout ce qui n'était grand qu'à la faveur des grandes formes. On répondait, non pas, comme on aurait pu le faire, en s'excusant sur ce que le christianisme était pauvre et persécuté, en promettant qu'une fois puissant et riche il saurait aussi parler aux sens, mais en le déclarant trop

grand, trop pur, pour que l'emploi de ces moyens-là ne fût pas indigne de lui. Et quel besoin, d'ailleurs, en avait-il? A qui, une fois connu, paraissait-il insuffisant et froid? Cette large et parfaite spiritualité que les païens ne voulaient pas concevoir, les Pères s'y retranchent comme dans leur meilleure citadelle, et ils n'admettent pas que l'Église pût, sans déshonneur, y laisser faire des brèches. Toujours, toujours le mot du Maître: « *Le temps vient, le temps est déjà venu que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* »

Oui, le temps était venu; malheureusement, pour une portion considérable de l'Église, voilà des siècles que ce beau temps n'est plus, et que le mot de Jésus-Christ a reçu les plus déplorables démentis. Où est, dans l'Église romaine, le culte-esprit? On essaiera bien de vous en montrer des restes; mais où? Sous un tas de formes au prix desquelles le judaïsme était simple, et le paganisme aussi. De toutes les altérations du christianisme évangélique, voilà certainement la plus palpable, et, ne vous y trompez pas, une des plus profondes. S'imaginer, parce qu'il s'agit de formes, qu'il n'y a là qu'une question de formes, et que, modifiées, spiritualisées, ces formes pour-

raient être sans danger, — c'est ignorer et le cœur humain et l'histoire. Qu'on ne nous demande donc pas ici de n'attaquer, dans le culte romain, que l'abus, l'excès; le mal est dans le principe, et c'est là que nous devons l'attaquer. On a cessé d'adorer « *en esprit,* » et le Dieu-esprit n'a plus été que le successeur, l'héritier des dieux de la Grèce et de Rome. A-t-il, au moins, été maintenu Dieu unique? En théorie, oui; en pratique, non. Ressuscité par les formes, le paganisme a repeuplé le ciel d'autant de dieux, pour le moins, qu'il y en avait avant le Christ; un culte indigne du Dieu unique a évoqué tout naturellement des divinités inférieures.

De là les deux questions que nous allons étudier. Comment en est-on venu à enterrer sous tant de formes ce culte tout esprit qui fut d'abord celui des chrétiens? Comment en est-on venu à associer au Dieu unique, au Dieu de l'Évangile, cette foule de saints qui allaient être, en fait, autant de dieux?

Il me faudra, vu l'immensité du sujet, marcher bien vite. Redoublons d'attention, et que Dieu nous aide lui-même à consolider dans nos esprits, dans nos cœurs, une conception toujours plus pure du culte qu'il attend de nous.

II

Un culte tout esprit est devenu un amas de formes. Pourquoi? Comment? — C'est notre première question.

On pourrait s'en tenir et souvent on s'en est tenu à l'histoire extérieure du fait. Sur ce terrain, nous aurions quelques concessions à faire.

Le culte chrétien, devenu celui de populations entières, ou seulement de communautés nombreuses, pouvait-il rester strictement ce qu'il avait été aux tout premiers jours de l'Église? Pouvait-il, dans des temples, ou seulement dans des locaux plus vastes que ceux qui avaient reçu les premiers fidèles, ne pas revêtir quelques formes plus solennelles, plus larges? La Cène, par exemple, si simple au début, si familière, pouvait-elle ne pas se changer bientôt en une cérémonie véritable?

Nous l'accordons; nous ne prétendons pas, nous-mêmes, n'avoir rien ajouté, sur aucun point, aux formes primitives. Sera-ce une raison pour que nous nous interdisions d'en appeler aux temps apostoliques, et de condamner, en leur nom, les formes d'une autre Église? Nullement. Pourquoi? Parce que nous n'avons pas dépassé ce que justi-

fiaient clairement les exigences du bon ordre, la dignité des choses religieuses, la différence, en outre, des temps, des mœurs et des lieux. Ce que nous ajoutons, dans cet esprit, aux formes des premiers siècles, nous pouvons nous dire hardiment que les premiers chrétiens, que les apôtres, revivant parmi nous, l'ajouteraient comme nous, non pas identiquement peut-être, mais dans la même mesure; et nous voilà pleinement rassurés. Toute forme, il est vrai, quelque simple et quelque justifiable qu'elle soit, est un acheminement au formalisme; le formalisme, en ce sens, peut se retrouver en toute Église, et l'Église même, en tant que forme, aura, comme toute forme, ses dangers. Mais de ce que la pente, quoi que nous fassions, existera, conclurons-nous, comme on l'a fait, qu'il n'y a point de mal à la rendre un peu plus glissante? Concluons, au contraire, que nous ne devons rien négliger pour qu'elle le soit le moins possible. Ne considérons comme légitimes, dans le culte, que les formes strictement nécessaires, strictement justifiées par le fait même d'une réunion d'hommes voulant adorer en commun et s'édifier en commun; condamnons, au nom du spiritualisme évangélique, tout ce qui augmenterait, sans nécessité évidente, le danger de ne plus adorer Dieu « *en esprit et en vérité.* »

Mais, ce danger, bien des choses peuvent conduire à ne pas s'en apercevoir ou à n'en pas tenir compte.

Ce sera, d'abord, le désir d'entourer les choses saintes comme d'un rempart qui les protége contre toute profanation, soit volontaire, soit involontaire. On voudra que personne ne puisse en approcher sans qu'un avertissement sensible arrive à ses yeux ou à ses oreilles; on voudra que la majesté divine devienne visible, en quelque sorte, par la majesté ou par le nombre des formalités à remplir pour s'approcher d'elle, et, autant Dieu est au-dessus des rois, autant on se croira autorisé à multiplier, autour de son trône, les marques du respect et de l'amour. Faux calcul. Les rois, simples hommes, grandissent à cet entourage; Dieu, dont la grandeur est en lui-même, est d'autant plus grand, au contraire, que nous le contemplons seul et que nous allons droit à lui. Aussi, qu'arrivera-t-il? Que ces formes multipliées, devenues affaire d'habitude, non-seulement ne vous mèneront pas au but que vous poursuiviez par elles, mais vous en éloigneront; Dieu, au lieu de grandir, décroîtra, sa grandeur se trouvant liée à des choses dont l'effet ira nécessairement s'affaiblissant. Qui pourra dire, par exemple, que la majesté divine gagne quelque

chose, à Rome, aux cérémonies splendides que la papauté y accumule? Elles n'émeuvent que les étrangers; encore faut-il qu'ils ne s'aperçoivent pas du peu de respect et de soin avec lequel les détails s'accomplissent. Les pompes de Rome païenne avaient fait faire la même remarque aux hommes sérieux du paganisme; la majesté divine avait perdu et perdait sans cesse, disaient-ils, à la multiplication et à la splendeur des formes. Ainsi en est-il et en sera-t-il nécessairement partout. Au fond, tous les catholiques le sentent. Les uns en prennent leur parti, cette piété leur convenant comme la plus commode; quelques autres, les plus pieux, s'efforceront de conserver quelque vie à ces formes que la mort tend perpétuellement à envahir; les autres, la plupart, n'imagineront rien de mieux que de les multiplier encore, comme si la quantité allait suppléer à la qualité. Les formes appellent les formes. Une fois dans cette voie, nulle Église ne peut savoir où elle s'arrêtera.

III

Elle est condamnée, en effet, non-seulement à renchérir sans cesse sur elle-même, mais à lutter de formalisme avec toute autre Église et toute

autre religion où le même principe aura régné.

Tant que l'Église chrétienne fut fidèle à la simplicité apostolique, sa position devant le paganisme était franche, nette, forte, et nous avons vu tout à l'heure comme elle en avait la conscience. « Gardez vos magnificences, disait-elle; ma gloire est de n'en point avoir. Vous êtes la matière, les sens; je suis l'esprit, et c'est l'esprit qui vaincra le monde. *Le temps vient, le temps est déjà venu.* » L'esprit, en effet, vainquit le monde; mais le monde expirant vainquit l'esprit. Ce culte tout charnel dont les Pères apologètes avaient parlé avec tant de mépris, le paganisme le légua à l'Église chrétienne, et, à l'exception de quelques cérémonies grossièrement impures, l'héritage fut accepté. Un auteur catholique [1] a tout récemment écrit ceci : « L'usage des temples, les églises dédiées à des saints particuliers, l'encens, les lampes, les cierges, les offrandes votives pour la guérison des maladies, l'eau bénite, les fêtes et les quatre-temps, les processions, la bénédiction des champs, les habits sacerdotaux, la tonsure, l'usage de se tourner vers l'orient, et, plus tard, celui des images, sont des choses d'origine païenne, *sanctifiées,* ajoute l'auteur, *par l'adop-*

[1] Newman.

tion de l'Église. » Reste à savoir comment l'Église pouvait *sanctifier* des choses qui n'étaient pas toutes, il est vrai, également mauvaises, mais dont le nombre et l'ensemble, eussent-elles été bonnes en détail, renversait de fond en comble la notion évangélique du culte. Ajoutez que cette longue liste est loin d'être complète; ajoutez aussi que l'Église, une fois dans cette voie, se laissa bientôt aller à croire qu'une religion meilleure avait droit à plus de formes, et que les païens devaient être dépassés en cela comme en tout le reste. Ainsi fut fait, et l'excellence même de la religion nouvelle encourageait à la rabaisser, par son culte, au niveau de l'ancienne.

On nous dit : « Ne fallait-il pas accorder quelque chose à ces populations païennes que la nudité du christianisme pouvait indéfiniment en éloigner? »

Ne fallait-il pas! — Voilà bien ces nécessités humaines qui ont couvert, depuis que le monde existe, tant d'infractions aux plus grands, aux plus saints principes! *Ne fallait-il pas!* Eh bien! non, il ne le fallait pas, car il n'est pas permis à l'homme de défigurer l'œuvre de Dieu. Il ne le fallait pas, car, s'il est une maxime chrétienne, essentiellement chrétienne, c'est que la fin ne justifie pas les moyens. Il ne le fallait pas, car c'était sacrifier,

pour hâter quelques conquêtes, ce que l'Église avait précédemment regardé comme sa gloire, comme sa force, et ce qui aurait dû l'être à jamais. Il ne le fallait pas, car, même en dehors de ces considérations qui condamnaient ce qu'on allait faire, la nécessité invoquée n'était pas réelle, n'existait que pour qui voulait l'invoquer. Le christianisme avait assez fait ses preuves. Trois siècles de progrès, au milieu des persécutions, avaient montré ce qu'il y avait d'attrait en lui, malgré sa prétendue nudité, pour les cœurs et pour les esprits les plus divers; on savait ce qu'il avait eu de martyrs dans toutes les classes, pauvres, riches, hommes des campagnes, hommes des villes, esclaves, hommes libres, enfants de la civilisation ou enfants de la barbarie. Ce qu'il avait si glorieusement et même si facilement commencé sous la croix, pourquoi ne l'aurait-il pas achevé sur le trône? Les conquêtes passées lui répondaient des conquêtes futures. Rien, rien ne l'obligeait à descendre vers les païens; il pouvait leur tendre la main et les élever à lui.

Mais non; il ne le pouvait pas, car il n'était déjà plus ce christianisme primitif, si puissant par le contraste même de sa spiritualité avec les splendeurs païennes. S'il adopta le culte des païens, ce

fut bien moins pour les attirer à lui que parce qu'il en avait besoin lui-même. Le cœur charnel avait fait insensiblement son œuvre et reconquis dans l'ombre tous ses droits. Il lui fallait un culte à son usage, à son image; il le trouva tout fait dans le paganisme, et voilà pourquoi il le prit, ou plutôt le reprit. La preuve, vous l'avez dans l'histoire des siècles qui suivirent. Tous ces emprunts qu'on venait de faire au paganisme, l'Église essaya-t-elle, plus tard, de s'en débarrasser? Essaya-t-elle, au moins, d'en diminuer le nombre, ou, tout en les gardant, de ne les garder qu'à l'usage des païens encore à convertir? Est-il même bien vrai que la conversion des païens eût été le motif, le grand motif? Je raisonnais tout à l'heure dans cette supposition; mais, au fond, je n'y crois pas. C'est une de ces idées qu'on adopte, aujourd'hui, sur la foi d'écrivains amoindrissant tous les torts du catholicisme. Interrogez les siècles dont ils refont l'histoire; là seulement est la vérité vraie. Donc, sur le point qui nous occupe, la vérité est que l'Église n'avait plus guère besoin, pour faire ce qu'elle fit, de penser aux païens à convertir; non-seulement elle n'alléguait pas l'excuse qu'on met dans sa bouche, mais elle n'en était plus à croire qu'une excuse fût nécessaire. Tous ces emprunts

faits par elle au culte détruit, nous la voyons les considérer, dès l'abord, comme définitifs; elle ne comprend évidemment déjà plus ce qu'il y a pour elle de danger et de honte à recueillir les débris du paganisme. Elle les adopte avec amour; elle en charge, elle en surcharge son culte; elle invente, sur ces modèles, une foule de pratiques auxquelles les païens eux-mêmes n'avaient jamais songé, — et c'est à peine si une voix isolée s'élèvera, de loin en loin, pour rappeler que le Dieu des chrétiens ne veut pas ces hommages-là. Vous entendrez, au douzième siècle, celle de ce même Bernard qui souvent parla comme aurait fait saint Paul ressuscité, mais que l'Église ne pouvait pas mieux comprendre qu'elle ne comprenait saint Paul lui-même, parlant et vivant dans l'Écriture, ou Jésus disant, avant saint Paul, ce que sont les « *vrais adorateurs.* » On le canonisa, mais on ne l'écouta pas. L'écouterait-on mieux aujourd'hui ? C'est peu probable. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'aurait pas moins à dire. Si les formes romaines ont répudié quelques détails qui ne seraient plus tolérés, on leur en a imposé assez d'autres dont le douzième siècle n'avait pas encore l'idée; ceux-mêmes, d'ailleurs, que nous croirions partout abandonnés comme trop grossiers ou trop absurdes, — partout

où on a osé les conserver, on les a, pour la plupart, conservés.

IV

Voilà ce que j'ai appelé l'histoire extérieure du formalisme romain. Son histoire intime est écrite dans tout cœur d'homme; c'est là que nous pouvons et que nous devons la lire.

Le point de départ en est donc dans cette même paresse que nous avons déjà étudiée, et que nous aurions à étudier, ici, dans son horreur pour tout examen sérieux des dispositions de l'âme, dans son empressement à accueillir tout ce qui l'en dispensera. Nul homme, au fond, n'ignore que Dieu voit son cœur, et qu'il doit, lui, s'efforcer de le voir aussi, s'interrogeant et se jugeant à toute heure, devant Dieu, au tribunal de sa conscience. Mais il y a là un double rôle dont aucune des deux moitiés ne lui plaît : il ne veut être ni l'accusé, ni le juge; il aime mieux ne jamais savoir au juste où il en est avec lui-même, avec Dieu, et, si vous lui offrez quelque moyen de se tranquilliser sur cette ignorance sans terme, d'être en règle, de le paraître, du moins, et surtout de se figurer qu'il l'est, — grande est la chance qu'il ne demande

pas mieux, et que ce moyen passe aussitôt dans sa religion.

Or, l'excellence même de la religion chrétienne a fortifié, sur ce point encore, le mauvais penchant de nos cœurs. En augmentant la responsabilité, elle a augmenté d'autant, chez l'homme naturel, le désir de s'y soustraire. En demandant la conversion du cœur, c'est-à-dire ce que l'homme naturel est le moins disposé à accorder, elle lui a fait chercher avec un nouveau zèle ce qui en aurait l'apparence. Elle voulait, elle exigeait le fond; lui, plus l'exigence était haute, plus, pour se rassurer sur sa désobéissance, il a été conduit à multiplier les formes.

Veux-je dire par là que ce résultat fût inévitable ? — A Dieu ne plaise ! La preuve qu'il ne l'était pas, c'est que tous les siècles ont vu des âmes d'élite s'y soustraire. Après celles qui n'en secouèrent le joug que par instinct et comme sans le savoir, d'autres vinrent à qui Dieu donna le courage de proclamer le principe oublié, et, depuis lors, une portion au moins de la chrétienté y est fidèle. Oui ! la preuve que le résultat romain n'était point, comme on le prétend, inévitable, c'est que nous voici, nous, qui l'évitons depuis trois siècles, et qui, de plus, n'avons nulle peine à l'éviter. Faibles, pé-

cheurs, notre culte-esprit peut bien ne pas être encore ce que Dieu aurait droit d'attendre ; mais, enfin, c'est le culte-esprit, celui que prêchèrent les apôtres, celui que nos Réformateurs, éclairés d'en-haut, ressuscitèrent.

Si donc le christianisme, par sa spiritualité même, augmenta pour l'homme charnel la tentation de chercher dans des formes un refuge contre le saint joug de l'esprit, il lui apportait, d'autre part, contre cette même tentation, toute la force et toutes les armes nécessaires ; à lui, seulement, de s'en servir, de *vouloir* s'en servir. Il les lui apportait par la tendance générale de l'enseignement évangélique, tout rempli de cette grande pensée d'un Dieu-esprit qui veut un culte-esprit. Il les lui apportait par chacun des enseignements spéciaux de Jésus-Christ ou des apôtres, car il n'en est aucun où cette pensée n'apparaisse. Il les lui apportait par l'histoire des temps bénis où cette même pensée avait dominé, victorieuse, et l'Église et le monde ; où le culte-esprit avait nourri et sanctifié tant d'hommes de toute condition, de tout pays ; où tant de martyrs, enfin, avaient prouvé ce qu'on y peut puiser de courage, de consolations et de forces. Voilà ce que disaient et l'Évangile et son histoire ; voilà où on aurait pu

prendre de quoi lutter contre ces formes qui venaient détrôner l'esprit. Mais, ces armes, on ne voulut pas s'en servir ; on préféra s'abandonner aux facilités dangereuses de ce nouveau christianisme qui étouffait l'ancien, et que l'Église, d'ailleurs, l'Église officielle, favorisait de tout son pouvoir. Une Église qui a cessé de se modeler sur l'Évangile travaillera toujours à le modeler sur elle-même. Peu lui importe que ce ne soit plus l'Évangile, pourvu que ce ne soit plus un reproche aux déviations dont elle se sent coupable.

Loin de nous donc, ici comme dans toute autre question, cette espèce de fatalisme dont on a tant usé de nos jours ; il n'irait à rien moins qu'à excuser toute corruption en religion, comme il a déjà excusé, sous certaines plumes, tout vice et tout crime en politique. — « *Cela a été ; cela devait être.* L'Évangile *devait* passer par ces altérations. Il était condamné, par son excellence même, à changer, à descendre, jusqu'à ce qu'il fût au niveau des hommes ; il était trop spirituel pour que l'Église ne lui vînt pas en aide en l'incarnant dans des formes visibles. »—Admettrez-vous cela? Effacez, alors, tout ce que Jésus et les apôtres nous disent du culte chrétien ; effacez tout ce qu'en

ont dit les historiens des premiers siècles, amis, ennemis, chrétiens, païens. Non, non ! Quand l'Église romaine, son but une fois atteint, l'édifice une fois bâti, aurait démoli l'échafaudage, nous ne pourrions encore pas ne pas dire que l'échafaudage était fâcheux, mauvais, indigne de cet édifice dont Dieu, nous dit l'Écriture, est l'architecte, et dont le fondement est Jésus-Christ. Mais quand nous la voyons conserver cet échafaudage, et non-seulement le conserver, mais le consolider et le compléter sans cesse ; quand nous la voyons le regarder comme tout aussi nécessaire au milieu des peuples chrétiens qu'il le fut jadis, selon elle, en présence du paganisme ; quand la plupart de ses défenseurs ont l'air de ne plus même comprendre qu'il y ait là matière à un reproche ; quand nous les voyons, au contraire, nous en faire un, à nous, de la simplicité de notre culte, et insister à tout propos sur ce point ; bref, quand nous voyons cette Église, et par son culte à elle, et par son mépris pour le nôtre, s'inscrire si audacieusement en faux contre un passé que l'histoire atteste, contre tous les enseignements divins dont ce passé fut l'expression, — alors il nous devient singulièrement difficile de ne voir là qu'une simple erreur, un simple aveugle-

ment. C'est autre chose que le cœur humain abusé : c'est le cœur humain en révolte, condamnant Dieu à ne plus être adoré comme il veut l'être, et, en quelque sorte, à n'être plus ce Dieu-esprit que le culte-esprit proclamait.

V

Comment en est-on venu, ai-je demandé en second lieu, à associer au culte du Dieu unique, du Dieu de l'Évangile, celui de simples hommes qui deviennent, par là, des dieux ?

Cette question, nous l'avons vu, se lie étroitement à celle que nous venons d'étudier. Un pareil changement dans la nature du culte en appelait un, avons-nous dit, dans l'objet du culte. Des formes que le polythéisme avait fournies ne pouvaient logiquement subsister comme culte du Dieu unique ; il fallut mettre sur l'autel, à côté de Dieu ou à sa place, des êtres dont la majesté inférieure fût mieux en harmonie avec les hommages rendus. Le paganisme avait imposé son culte ; il imposa, sous des noms nouveaux, ses dieux.

Qu'on ne m'arrête pas sur ce mot *Dieux*. Je sais tous les sophismes par lesquels on prétend échapper à ce reproche, distinguant entre l'*ado-*

ration, réservée à Dieu, nous dit-on, et le culte de simple vénération, qui est celui qu'on prétend rendre aux saints ; je sais combien l'on crie à la calomnie, à l'injure, dès que nous parlons d'*adoration*. Il faudrait donc, dans une question si grave, nous payer de distinctions et de mots ? Ce que vous cachez, en pratique, si peu, si mal, même dans les pays où vous avez intérêt à le cacher, il faudra, sur ces distinctions, que nous déclarions ne le pas voir ? Où est-elle, en réalité, cette prétendue différence entre les saints et Dieu, entre les saints et de véritables dieux ? Les théologiens du paganisme maintenaient bien aussi, en théorie, la supériorité et la souveraineté de Jupiter ; les poëtes mêmes, plus libres de laisser de côté la théorie, représentaient souvent les divinités inférieures comme ne faisant que transmettre à ce dieu suprême, seul puissant, les prières des hommes. Que devenait, en pratique, cette idée ? Les divinités inférieures en étaient-elles moins des divinités véritables, invoquées comme telles, adorées comme telles ? Bien plus : en était-il aucune qui ne fût adorée, en quelque pays, comme toute puissante, comme suprême ? — Ainsi en est-il, quoi qu'on dise, dans le catholicisme. Où est, nous le répétons, cette prétendue différence entre les

saints et de véritables dieux ? Dans les hommages extérieurs ? Jamais les dieux du paganisme n'en ont reçu de plus éclatants, et nous ne voyons pas ce qu'on pourrait faire de plus ; le jour de la fête d'un saint, quand on commencerait par décréter que ce saint est dieu, seul dieu, il ne le serait pas plus que ne le diront les honneurs dont on va l'entourer. L'hommage intérieur sera-t-il d'une autre nature ? Quand toutes les marques visibles de l'adoration proprement dite se réuniront, s'entasseront dans le culte rendu, est-ce que les fidèles sauront, voudront, pourront s'en tenir à *honorer ?* Le clergé sait bien que cela n'est pas. S'efforcera-t-il, au moins, de les retenir sur cette pente, afin que les faits nous donnent un peu moins raison ? Cette distinction qu'il oppose aux reproches des protestants, s'inquiétera-t-il de la faire observer aux catholiques ? Dans quelques pays, un peu ; dans beaucoup d'autres, pas du tout. Partout où l'Église règne, les saints règnent. C'est eux qu'on invoque, eux qu'on remercie, eux qu'on redoute, eux qu'on aime, eux qu'on cherche et qu'on voit partout, eux qui font tout, eux qui sont tout. Je ne parle pas de la Vierge ; nous y reviendrons, et, sur ce point, il n'y aura pas à chercher des preuves : c'est un travail que l'Église romaine nous

épargne tous les jours mieux. La divinisation de la mère du Sauveur est aujourd'hui complète, complète en fait, complète à peu près en dogme, et on ne s'en cache plus ; Jésus et Dieu même ont abdiqué définitivement entre les mains de Marie.

Montrer que l'Écriture est étrangère à tout cela, contraire à tout cela, ce serait s'arrêter à prouver le jour en plein jour, ou plutôt la nuit en pleine nuit. Quand je consentirais à oublier les abus innombrables, soit généraux, soit de détail, dont le culte des saints est inévitablement la source, superstitions, légendes, saints et saintes imaginaires, commerce des reliques, images miraculeuses, rivalités bizarres, exploitations scandaleuses ; quand, en un mot, je prendrais le culte des saints dans l'idéal adouci et spiritualisé qu'on nous en trace, à nous, pour éluder nos reproches, — je ne pourrais encore, l'Écriture à la main, rien changer à mon jugement. La chose, dirais-je, la chose en soi, est tout aussi clairement condamnée que les abus qui ont pu en sortir. Je ne m'arrêterais cependant pas à prouver en détail que le culte des saints n'est nulle part dans l'Écriture, que les temps apostoliques ne l'ont ni pratiqué, ni connu, pas même en germe ; j'irais droit aux grands principes chrétiens, et je dirais que le culte des saints en est le renversement.

VI

Il l'est, d'abord, comme glorification de l'homme, et cette première observation nous ouvre un premier aperçu sur l'histoire intime de ce culte.

Gardons-nous, en effet, de n'y voir que le développement de ce respect et de cet amour dont il est naturel d'accompagner, ici-bas, le souvenir de tout homme éminent par sa piété, par sa foi. Nous aussi, dans ce sens, nous avons le culte des saints, à cela près que nous le prodiguons moins; nous savons garder la mémoire des grands serviteurs de Dieu, même romains et canonisés à Rome, dont l'exemple nous encourage, dont la foi, rayonnant à travers les siècles, nous éclaire ou nous réchauffe. Jamais Rome ne les a plus sincèrement honorés que nous.

Mais quand cet honneur, devenu un culte, reçoit une place dans le culte, il se complique nécessairement aussitôt d'une lutte cachée contre la notion évangélique de l'homme pécheur et perdu. En vain répéterez-vous, comme pour vous mettre en règle avec ce grand principe, que les saints devant qui votre encens brûle n'ont point dû leur sainteté à eux-mêmes, mais à la grâce, mais à

Dieu ; que cet encens, par conséquent, brûle devant Dieu, non devant eux. L'orgueil humain ne s'en complaira pas moins dans leur sainteté, dans leur gloire ; il y verra comme un contre-poids à l'humiliante doctrine de la misère humaine, et, en s'abaissant devant les saints, il aura trouvé un moyen de ne pas s'abaisser devant Celui qui est appelé le « *Saint des saints.* » Un saint, objet d'un culte, c'est toujours, en définitive, un homme sur un autel, et vous, en lui rendant ce culte, c'est toujours à un homme, à l'*homme,* à vous-même, enfin, sous un autre nom, que vous le rendez plus ou moins. Voilà pourquoi elle est si facile, si douce, cette soi-disant humilité, quand la véritable, au contraire, l'humilité devant Dieu, est si difficile et si rare ; voilà pourquoi l'Église romaine peut nous montrer si souvent, dans son histoire, des saints profondément dévots à d'autres saints, leurs devanciers, qui ne les valaient peut-être pas. C'était tout simplement un de ces calculs intimes que l'orgueil fait si bien, cache si bien ; c'était, dans des âmes d'ailleurs pieuses, la réaction de l'homme naturel contre la grande loi évangélique qui le condamne à se reconnaître pécheur. Il n'osait l'attaquer ouvertement, cette loi ; il l'éludait en allant se prosterner, non devant Celui qui l'a faite, mais

devant des hommes qui pouvaient sembler s'en être affranchis.

Donc, au fond du cœur, tout au fond, glorification de l'homme, — voilà le premier élément antichrétien que vous apercevrez, à la clarté de l'Évangile, dans le culte des saints.

VII

Un deuxième élément n'est pas seulement antichrétien, mais contraire au premier des commandements de l'ancienne loi : c'est le besoin, l'antique et universel besoin de se choisir soi-même les objets de son culte, et de se créer ses dieux.

Ce besoin, l'homme livré à lui-même l'avait érigé en droit ; les choses, du moins, se passaient toujours et partout comme si ce droit eût existé, et comme si tous les hommes se l'étaient mutuellement reconnu. L'existence d'un dieu quelconque était réputée établie par le seul fait que ce dieu eût des adorateurs ; il suffisait qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'un seul homme se fût mis sous la protection de tel ou tel être imaginaire, pour que cet être eût sa place dans le vaste ciel du paganisme. C'était logique. Les autres dieux, même les plus grands, n'y étaient pas entrés autrement.

Sous des formes différentes, et même, en réalité, peu différentes, voilà ce qui a reparu dans l'Église romaine. Elle s'est donné le droit de choisir qui elle invoquerait ; elle a reconnu ce droit à chacun de ses membres, et, dans ces choses, *choisir* ou *créer*, c'est tout un.

Elle se l'est donné, non-seulement par l'institution même d'un culte adressé à d'autres êtres qu'à Dieu, mais encore par le complet arbitraire qui préside, chez elle, au choix de ces dieux inférieurs. Nul, en effet, n'est *saint*, ne devient *un saint*, par le fait même de la sainteté de sa vie ; il faut un décret officiel, car il ne faut pas, nous dit-on, que les fidèles puissent se mettre à vénérer des saints d'une sainteté douteuse. Soit ; mais quand nous ne saurions pas comment s'instruisent, à Rome, ces étranges procès de canonisation, et quel rôle, surtout, l'argent y joue, — ce que j'ai dit n'en subsisterait pas moins : arbitraire complet dans la distribution du titre qui met un homme sur l'autel. Une seule chose, en effet, serait logique : canoniser indistinctement tous ceux qui paraîtraient avoir eu, de leur vivant, les qualités requises ; encore serait-ce illogique par un autre côté, car de grands saints peuvent mourir inconnus, et n'auraient encore, dans ce cas, au-

cune part au culte rendu à d'autres, leurs égaux, leurs inférieurs peut-être. Mais non. Jamais l'Église, jamais ses représentants, les papes, n'ont agi ni parlé comme se croyant tenus de mettre au rang des saints tout ce qui en serait digne. Il faut que la canonisation reste une faveur, un acte, non d'autorité seulement, mais d'omnipotence ; il faut que les saints mis sur l'autel sachent bien qu'ils y sont de par le pape, et qu'ils pourraient n'y pas être. Ainsi, à chaque nouveau saint, les mêmes questions seraient à faire. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre, plutôt que dix, plutôt que vingt autres ? Pourquoi l'un sera-t-il canonisé aujourd'hui, *invoqué* aujourd'hui, pour ne pas dire *adoré,* l'autre dans vingt ans, dans cent ans ? Ne sont-ils pas, dès leur mort, égaux dans le ciel ? — On n'oserait pas dire non, mais on ne dit pas oui ; on tient à garder au moins l'apparence du pouvoir de faire des dieux, et ce pouvoir, ici, est très-réel à un certain point de vue, puisque canonisation entraîne culte, et que nul saint n'a droit au culte s'il n'est préalablement canonisé.

Cet état de choses aura-t-il au moins l'avantage d'ôter aux simples fidèles le droit dangereux et païen de choisir leurs dieux, ce qui, nous l'avons dit, équivaut à les fabriquer? — Non. Si le droit

officiel est entre les mains de l'Église, les fidèles en ont un autre qui revient au même, ou à peu près, celui d'adopter les saints proclamés ou de les laisser dans l'ombre, attribuant à l'un plus de puissance, à l'autre moins, rendant à l'un des honneurs sans mesure, oubliant ou même dédaignant l'autre. Deux saints canonisés ensemble vont se trouver, après quelques années, comme deux frères dont l'un a fait son chemin dans le monde, l'autre restant obscur et pauvre. Bien plus : le même saint va être fameux ici, et, là, inconnu. Non-seulement chaque peuple aura le sien, mais chacun aura le droit de le faire aussi puissant, aussi grand, aussi dieu que bon lui semblera ; un même prêtre, passant d'une ville dans une autre et se mettant au service des affections de son nouveau troupeau, pourra se trouver le prêtre d'un dieu dont il savait à peine le nom. On a remarqué, en effet, que les saints les plus populaires, les plus fameux patrons de royaumes et de villes, étaient généralement des saints très-peu connus dans l'histoire, souvent même inconnus ou totalement apocryphes. Cela se comprend : avec ceux-là, on a moins à compter avec l'histoire, et l'imagination peut se donner toute carrière. Ils sont donc, ceux-là, ou totalement, ou presque totalement, de la

création des hommes; les dieux du paganisme ne l'étaient certainement pas davantage, et le vieux roi de Crète, Jupiter, n'avait pas eu plus de chemin à faire pour devenir le prince de l'Olympe, que n'en a fait tel ou tel personnage pour devenir le saint que nous voyons invoquer sous son nom.

Laissons, si vous voulez, ces cas extrêmes, très-nombreux cependant. Un fait reste : c'est que chacun, dans l'Église romaine, participe au droit de faire des dieux. Choisissez votre saint; attribuez-lui autant de sainteté, autant de pouvoir, autant de gloire que bon vous semblera: vous ne ferez que ce qu'on a fait pour beaucoup d'autres, et que ce qu'on pourrait faire pour tous. L'Église vous laissera faire, et, pour peu que vos inventions lui conviennent, elle les sanctionnera par un redoublement d'honneurs rendus au dieu de votre façon. Jamais elle n'a refusé son ministère à l'extension ainsi donnée au culte de ses saints, canonisation populaire qui ne fait qu'amplifier l'autre.

Donc, nous le répétons, que vous preniez, sur ce point, les simples fidèles ou l'Église, — libre carrière à l'antique besoin humain, païen, de se choisir les objets de son culte, et de se faire, directement ou indirectement, ses dieux.

VIII

Mais l'orgueil n'est pas seul en jeu dans cette audacieuse création; quand l'homme se fabrique un dieu, c'est toujours, au fond, pour que ce dieu soit à ses ordres.

Troisième élément, par conséquent, à indiquer dans le culte des saints. On a voulu des maîtres à qui on osât mieux désobéir; on a voulu des dieux à qui on osât tout demander.

C'est ce que l'Église romaine avoue implicitement, mais clairement, par les arguments mêmes dont elle se sert d'ordinaire pour recommander le culte des saints. Les saints, à l'entendre, sont prêts, toujours prêts, à tout pardonner; ils opposent aux coups de la souveraine justice un impénétrable bouclier. Avec la faveur d'un saint, vous ne pouvez pas périr; votre salut est son affaire, et, cette protection toute puissante, il suffit, pour qu'elle vous soit assurée, que le saint ait reçu de vous quelques marques spéciales de dévotion et de confiance. On vous redira, au besoin, cent et cent histoires merveilleuses qui ne vous laisseront aucun doute là-dessus; on vous montrera les saints mettant leur bonheur et leur gloire à sauver, cha-

cun, le plus de pécheurs possible, bienheureuse rivalité qui met au plus bas prix l'achat de leur intervention. Jésus a dit : « *Je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu;* » mais Jésus, pour cela, demande une conversion sérieuse, et il a déclaré que ceux qui lui diraient : « *Seigneur, Seigneur!* » n'entreront pas tous au ciel. On veut des sauveurs moins difficiles; on en veut qui vous soient acquis, bien et dûment acquis, par une génuflexion, par quelques mots de prière, par une petite aumône, par un cierge; on veut, surtout, que cela n'engage à rien, et que chacun puisse retourner à ses péchés, sauf à retourner, après, au sauveur de son choix. Voilà pour ce qui regarde le salut. S'agit-il de faveurs plus ordinaires, — même argumentation. On ne vous dira pas nettement : « Dieu est trop loin; » mais on vous dira, sous toutes les formes, y compris encore celle des histoires merveilleuses : « Les saints sont si près ! Ils vous entourent, vous touchent; ils ne demandent qu'à vous servir. Toutes vos pensées, tous vos vœux, versez-les dans leur sein. Que craindriez-vous? Ils ont été hommes comme vous. » Et que faites-vous donc de Celui qui a été homme aussi, et qui a voulu l'être, précisément pour que rien ne nous empêchât d'aller à lui, et pour que

nous fussions sûrs d'avoir en lui un ami, un frère, un soutien, un consolateur de tous les jours et de toutes les heures? Quand a-t-il manqué à sa promesse d'être là, toujours là, toujours à côté de quiconque aurait besoin de lui? Quel homme accoutumé à aller à lui, à lui seul, s'est plaint de ne l'avoir pas trouvé, et a eu besoin de quelque autre? Ah! voici le grand secret. Jésus n'est ni trop loin, ni trop haut: il est seulement trop saint. On veut des saints à qui on ose tout dire, et devant qui on ose tout faire. On veut des avocats prêts à se charger de toutes les causes, des intercesseurs prêts à appuyer toutes les requêtes, ou, mieux encore, car c'est toujours là qu'on en vient, des dieux prêts à tout accorder. Ceux mêmes d'entre les saints qui ont été, de leur vivant, le plus sérieusement chrétiens, le plus évidemment ennemis d'un tel système, on leur impose, une fois canonisés, ce rôle misérable; ils ne sont plus que les dévoués patrons de quiconque achète leurs services, et ils enlèvent, par leurs dangereuses complaisances, toute force à la morale, toute majesté au dogme. — Vais-je trop loin? Ceux qui m'en accuseraient n'ont pas vu le catholicisme dans les pays où le culte des saints a reçu tout son développement.

IX

Il est un point, d'ailleurs, sur lequel tout ce développement commence à être universel. Ce point, — est-il besoin de le dire? — c'est le culte de la Vierge.

Faudra-t-il, avant de vous dire ici, en terminant, quelques rapides mots sur ce sujet, que je prenne mes précautions? Répéterai-je qu'il y a erreur ou mensonge à représenter nos attaques comme dirigées contre Marie elle-même, et l'atteignant elle-même? Attaquer Marie! Et pourquoi? Marie! La mère du Christ! Celle qui a pu dire: « *Tous les siècles m'appelleront bienheureuse!* » Quand avons-nous failli à ce concert de tous les siècles? Quand avons-nous refusé à Marie aucun des témoignages de respect, de vénération, que l'Écriture nous autorisait à lui donner? Mais aller au delà, nous ne le pouvons ni ne le voulons, et, si notre résolution avait besoin d'être fortifiée, elle le serait assez quand nous voyons où on arrive pour n'avoir pas voulu s'en tenir là.

Le culte actuel de la Vierge nous présente donc, au plus haut degré, tous les éléments que j'indiquais comme étant ceux du culte des saints.

Glorification de l'homme. — L'humble fille d'Adam voit grandir d'année en année, presque de mois en mois, cette sainteté exceptionnelle et miraculeuse qu'on lui prête. Dieu, sur ce point, n'a réellement plus rien qui le maintienne au-dessus d'elle. L'égalité même, en fait, n'est pas maintenue. Pour une fois qu'on parlera de la sainteté de Dieu, on parlera cent fois de la sainteté de Marie.

Fabrication d'une divinité. — Le personnage historique a disparu; celui des premiers siècles catholiques, déjà si fort altéré, était encore presque vrai au prix de celui d'aujourd'hui. Marie est de plus en plus un être imaginaire, dont l'indéfinie création est devenue la grande œuvre du catholicisme actuel. On y convie, à cette œuvre, prêtres, laïques, peuples, rois. Tout ce qu'ils auront inventé de nouvelles merveilles à admirer en cette Marie étrange, ils sont sûrs que l'Église l'adoptera, l'admirera, et ordonnera de l'admirer.

Calcul, enfin, pour oser tout demander et tout faire. — La puissance de Dieu n'est plus en Dieu; sa justice non plus : les voilà personnifiées l'une et l'autre dans une femme qu'on proclamera, il est vrai, sainte, très-sainte, mais à laquelle chacun sera libre d'attribuer autant d'indulgence, autant de faiblesse qu'il voudra; une femme, enfin, qui

n'aura plus même, en réalité, ce que nous chercherions dans la plus vulgaire des chrétiennes, car jamais nous n'appellerions chrétienne une femme qui serait ce qu'on a fait de Marie, vendant à tout venant sa protection et ses services, passant sa vie à énerver, à ruiner l'Évangile, à en anéantir les grandes bases et les saintes sévérités. On flatte l'orgueil des femmes en leur montrant la femme sur l'autel en la personne de Marie; mais toute femme sérieusement chrétienne s'indignera, au contraire, qu'on ait essayé de la séduire par ce christianisme misérablement affadi, si même on peut encore appeler cela christianisme!

Il n'est, du reste, dans le champ que nous parcourons ici, aucun sujet que nous n'eussions pu étudier sous ce dernier point de vue; *Rome et les femmes* serait un livre à faire, livre curieux, mais tristement curieux. Ardent à exploiter tous les besoins du cœur humain, comment le catholicisme n'aurait-il pas profité des avantages que lui offrait, chez les femmes, le développement plus grand de tel ou tel de ces besoins? Heureux encore s'il se fût contenté de satisfaire les mauvais! Heureux s'il n'eût pas souvent vicié les bons, ceux qui appelaient l'Évangile, ceux qui préparent si admirablement la femme à l'accepter dans toute sa grandeur et dans toute sa sainteté!

X

Voilà donc, pour en revenir à la Vierge, ce que Rome a fait d'elle; voilà où en est son culte. Le moyen âge est de plus en plus dépassé. Dévot, très-dévot à Marie, il la laissait cependant beaucoup mieux à sa place : Dieu restait Dieu, et Jésus restait le Sauveur. En vain quelques voix plus prudentes, et, j'aime à le croire, plus chrétiennes, se sont élevées au sein même de l'Église romaine pour la conjurer de réfléchir, de ne pas aller plus avant dans un chemin qui la menait droit hors du christianisme; en vain des faits nombreux, palpables, sont venus justifier tout ce que nous disions de plus sévère sur le catholicisme arrivé au *marianisme*. Le mouvement a continué, continue, et, au point où en sont les choses, comment s'arrêterait-il? On nous répond, comme toujours, qu'on n'*adore* pas la Vierge, et, sur ce triste jeu de mots, on entasse autour d'elle les éléments de la plus profonde adoration, souvent de la plus délirante. A elle les arcs de triomphe, les colonnes, les statues, les couronnes d'or, les couronnements solennels; à elle tout ce que l'on bâtit de nouveaux temples; à elle, et de beaucoup, la plus grande

place dans le culte, même aux jours qui ne lui sont pas consacrés; à elle, toujours et partout, la première et souveraine place dans les imaginations, dans les cœurs. Rien de plus rare, dans les écrits du catholicisme moderne, qu'un appel à la piété qui ne se résume pas en un appel à la piété envers Marie. Qu'une épidémie s'éloigne, qu'une inondation cesse, qu'une guerre prenne fin, — c'est elle qui a délivré les peuples et de l'épidémie, et de l'inondation, et de la guerre; c'est d'elle, vous disent ses prêtres, que viennent et que viendront toutes les grandes délivrances. Qui le leur a dit? Qu'en savent-ils? Dieu ne serait donc, sans Marie, que le persécuteur et le ravageur du genre humain? Mais ces hommes n'y regardent pas de si près, et s'inquiètent peu des conséquences. Qu'on pense de Dieu ce qu'on voudra; qu'on se représente Jésus même, notre «*avocat*» auprès de lui, comme un autre Dieu irrité; qu'on ne pense même, si on veut, ni à l'un ni à l'autre, pourvu qu'on pense à Marie, qu'on l'aime, qu'on la serve, — et nous avons vu dans quels buts grossièrement humains, immoralement intéressés, chaque fidèle est autorisé à la servir.

Ainsi, tous les biens attendus, on vous enseigne à les attendre d'elle; tous les biens obtenus, on

vous enseigne à l'en remercier, et les biens éternels viennent d'elle comme les autres. Ce n'est plus Dieu qui «*a tant aimé le monde que de donner son fils au monde;*» c'est Marie. L'amour de Marie est donc l'espoir du monde. Son pouvoir, on nous dira bien, à nous, qu'on ne le considère pas comme suprême; mais on le laissera invoquer comme suprême, et que dis-je : «On le *laissera* invoquer!» C'était bon jadis; aujourd'hui, Marie est ouvertement prêchée comme exauçant, agissant, gouvernant, et, cette déification qu'on pouvait au moins autrefois, pour tromper nos attaques, mettre sur le compte du bas peuple et de son ignorante dévotion, la voilà en haut comme en bas, dans les mandements des évêques comme dans les prônes de village, dans la dévotion du pape comme dans celle du dernier paysan de ses États. Surpris un jour par l'écroulement d'un plancher, qui le sauvera de la mort? Marie. Qui aura-t-il invoqué en tombant? Marie. Un être que vous invoquez ainsi, d'un premier élan, d'un premier cri, dans un danger subit comme la foudre, — osez nous dire encore que ce n'est pas votre divinité! Osez dire que vous ne la placez pas, en fait, dans l'esprit et dans le cœur de vos peuples, sur le trône de Dieu! Et tout cela, il faut le faire en présence

des Saints Livres, qui se taisent absolument sur tout culte à Marie, et condamnent absolument tout culte à tout autre que Dieu; il faut le faire en présence de l'histoire, qui nous montre ce culte d'abord nul, puis borné longtemps à des éloges, sans nulle invocation; il faut le faire en soutenant que c'est ce qui a toujours et partout été fait, que l'Écriture et l'histoire sont d'accord à l'autoriser, à l'ordonner. O école de sophismes! O esprits nécessairement faussés, car il serait trop affreux de supposer que ces gens ont une perception nette de ce renversement du christianisme évangélique, et qu'ils y persévèrent le sachant, le voulant! Mais, s'il pouvait être permis de se réjouir du mal, nous serions heureux de ce délire, car il ne peut que hâter les temps où tout ce qui voudra être chrétien sera forcé de l'être autrement qu'à Rome.

XI

Nos pères l'ont fait, ce grand pas; s'ils voyaient ce que nous voyons, ils s'en repentiraient moins que jamais.

Seraient-ils aussi contents de nous qu'heureux de nous avoir ouvert la voie?

Nous avons le culte-esprit. — Est-il réellement, est-il toujours ce qu'il a le nom d'être?

Nous avons un seul Dieu, et, entre lui et nous, un seul sauveur, un seul médiateur, Jésus-Christ. — Le servons-nous comme il doit être servi? Avons-nous toujours pour « *le Saint des saints* » ces sentiments de vénération et d'amour que nous reprochons à d'autres d'avoir pour de simples hommes, pécheurs décorés du nom de saints? Sommes-nous, enfin, non en théorie seulement et quand il s'agit de condamner Rome, mais en fait, sérieusement, pleinement, ces « *vrais adorateurs* » que Jésus promettait à Dieu?

Que chacun donc sonde son cœur, et demandons à Dieu de nous enseigner lui-même à le servir, selon sa Parole, « *en esprit et en vérité.* »

VI

LE SALUT

Que faut-il que je fasse pour être sauvé? — Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.

(Actes XVI, 30-31.)

I

Nous arrivons à la question capitale, celle du salut. Au fond, il y a longtemps que nous y sommes. Tout ce que nous avons dit s'y rapportait; toute altération du christianisme est une altération de l'idée chrétienne du salut, centre du système, commencement et fin, principe et but de tout l'enseignement. Mais cette idée a subi des altérations plus directes, plus intimes, dont il nous reste à parler. Nous avons parcouru les alentours du sanctuaire, partout reconnaissant la main de l'homme; un même travail est à faire dans le sanctuaire même, et, malheureusement, ce n'est pas là que le cœur humain a le moins oublié ou faussé le plan de Dieu.

Ce plan était pourtant bien simple. Un principe

unique, la foi, venait se substituer à tout. « *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? — Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.* » Toutes les objections qu'on pouvait, au premier abord, être tenté de faire à ce système, l'ensemble et les détails de la doctrine évangélique en fournissaient la réfutation la plus claire.

Ces objections pouvaient se réduire à deux.

Si c'est la foi qui sauve, disait-on, la foi *seule*, on pourra donc, pourvu qu'on ait la foi, négliger, mépriser les œuvres ? — Nullement. Jamais, au contraire, les œuvres n'avaient été plus positivement recommandées, prescrites, qu'elles ne le sont dans l'Évangile ; et quant à la manière dont cela se concilie avec le salut par la foi, avec le salut *gratuit*, l'Écriture l'explique en vingt endroits. Les œuvres ne sauvent pas ; mais les œuvres sont le produit naturel et nécessaire de la foi, de la foi qui sauve. Plus le salut, à vos yeux, sera un don, plus l'immensité de ce don vous fera aimer Celui qui vous l'offre ; si vous l'aimez, vous lui obéissez, et voilà les œuvres qui viennent. Elles viennent comme conséquences, au lieu de venir comme causes ; elles viennent réellement et foncièrement bonnes, car elles procèdent, alors, du plus beau, du plus divin des principes, l'amour. Vous ne les

faites plus pour être sauvé, mais parce que vous l'êtes ; vous ne pouvez plus ne pas les faire, car ce serait cesser d'aimer Celui qui vous a aimé le premier, Celui dont l'amour vous a sauvé.

Si c'est la foi qui sauve, disait-on encore, la foi *seule*, on pourra donc, pourvu qu'on ait la foi, pécher ? — Nullement. Ecoutez saint Paul. Après avoir nettement posé la doctrine : « *Demeurerons-nous donc dans le péché, dit-il, afin que la grâce ait occasion d'abonder ? A Dieu ne plaise ! Une fois morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ?* » Ainsi, pour lui, *être justifié par la foi* et *mourir au péché*, ce sont deux choses intimement liées ; disons mieux : deux choses qui n'en sont qu'une. Cette union, du reste, cette unité des deux choses, le simple bon sens l'explique. Un homme qui met en Jésus son espérance, toute son espérance, a nécessairement, par cela même, l'horreur du péché ; la grandeur du pardon, le prix du pardon, qui n'est autre que le sang même du Christ, le pénètre de la grandeur de l'offense, et, selon l'énergique figure des Saints Livres, il sent qu'on ne peut pécher sans *crucifier de nouveau* le crucifié de jadis. Il pèche encore, pourtant, car il est homme ; mais jamais il ne péchera, même légèrement et

imperceptiblement selon le monde, qu'il ne se sente aussitôt en face de son Sauveur, en face de la croix, effrayante, alors, mais comme le plus touchant et le plus puissant des reproches.

Ainsi tombe l'accusation d'encourager au mal; elle n'est pas mieux fondée que l'autre, celle de décourager les œuvres. Le salut par la foi est la seule source véritable et absolument pure de la haine du mal comme de l'amour du bien.

Ces deux grandes objections que le paganisme expirant adressait au christianisme, l'Église romaine nous les adresse aujourd'hui. En prêchant la justification par la foi, nos Réformateurs, selon elle, ont prêché l'inutilité des bonnes œuvres, ont encouragé l'homme à se livrer sans remords aux mauvaises.

Ne perdons pas notre temps à répondre; ces deux reproches sont trop précieux à enregistrer tels quels, soit comme preuve que ce que nous prêchons est bien ce que l'on prêcha aux premiers siècles, soit comme aveu que ce qu'on prêche à Rome est autre chose. Posons, l'Écriture en main, la doctrine, et que ce soit notre inexpugnable citadelle; nous planerons de là sur ce que l'homme a entassé autour pour la renverser ou la cacher. Nous ne saurions mieux clore notre œuvre, et

nous demandons à Dieu de nous aider dans ce dernier travail.

II

Il importerait de bien savoir, avant tout, ce que nous avons à attaquer ; or, cette question du salut est un des points où le catholicisme s'étudie à être insaisissable. Il nous fait un crime de prêcher le salut par la foi ; et quand nous lui reprochons, nous, de prêcher le salut par les œuvres, le voilà répondant par des citations de conciles, de papes, de docteurs, où le salut par la foi est reconnu, où les œuvres ne sont plus du tout recommandées comme payant le ciel, où les péchés sont représentés comme ne pouvant être lavés que par le sang de Jésus-Christ, où la doctrine évangélique, en un mot, reparaît dans toute sa netteté.

Si c'est là ce que croit l'Église romaine, pourquoi nous attaquer ?

Si l'attaque n'est pas un jeu, pourquoi nous fournir des armes ? Pourquoi nous dire que de grands docteurs catholiques ont enseigné comme nous ?

Le mot de cette énigme, le voici.

On ne veut pas, on ne peut pas, sur ce point,

se mettre dogmatiquement en conflit avec l'enseignement évangélique ; les déclarations qui établissent le salut par la foi sont décidément trop nombreuses, trop claires : elles ont trop l'air, comme le disait avec dépit un docteur du seizième siècle, d'avoir été arrangées pour nous, par nous. Voyez, pour n'en rappeler qu'une, ces mots de saint Paul aux Ephésiens : « *Vous êtes sauvés par grâce, moyennant la foi.... Ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie.* » — Aucun moyen donc d'enseigner dogmatiquement le contraire.

Mais il serait encore plus impossible de s'en tenir à l'enseignement de saint Paul, l'acceptant tout de bon, et de ne pas renier aussitôt le véritable enseignement romain, celui, veux-je dire, que proclament universellement les tendances, les formes, l'ensemble, enfin, du romanisme. Le jour où on reviendrait sincèrement au salut par la foi, repoussant franchement tout ce qui, de près ou de loin, obscurcit, contredit ou altère cette doctrine, — ce jour-là, œuvres méritoires, œuvres surérogatoires, indulgences, pèlerinages, macérations, abstinences, expiations légales, messes pour les vivants, messes pour les morts, tout ce que l'Église romaine a inventé de moyens de sa-

lut, tout ce qu'elle indique, donne ou vend, comme ouvrant le ciel, tout le pouvoir qu'elle s'arroge en vertu du droit de l'ouvrir, toute la valeur qu'elle attribue aux cérémonies, aux pratiques, comme sauvant ou contribuant à sauver, toute la confiance, enfin, que les fidèles, dans cette grande affaire du salut, ont été conduits à avoir en elle et en ses ministres, — tout cela tombe, disparaît, et, cela disparu, que reste-t-il du romanisme ? Que reste-t-il de l'Église romaine ?

Voilà pourquoi, sans oser ouvertement s'élever contre le salut par la foi, on s'élève avec tant d'ardeur contre nous, qui le proclamons. On nous pardonnerait de l'enseigner comme une lettre morte, l'enterrant dans nos livres, et laissant bâtir par-dessus tout ce qu'il plairait à Rome ; mais nous entendons, nous, l'enseigner comme une doctrine vivante, et, partant, comme le renversement de tout ce qui n'y est pas conforme.

III

Si notre cause était moins évidemment, ici, celle de l'Évangile, nous commencerions par reprendre en détail ces témoignages que l'Église romaine, avons-nous dit, nous fournit si abondamment contre elle-même.

Parmi ces hommes que nous montrerions proclamant la doctrine qui nous est chère, s'il en est aujourd'hui qui la proclament par tactique et uniquement pour tâcher de nous fermer la bouche, il y en a eu, et beaucoup, dont la sincérité ne saurait être révoquée en doute. Vous en découvrirez au milieu même des ténèbres du moyen âge, au plus fort de ce développement immense du principe opposé. On est heureux de les saluer à travers cet échafaudage qu'ils n'osaient pas abattre, et auquel, hélas ! plusieurs travaillèrent, mais que leurs cœurs dépassaient au moins quelquefois pour aller directement à Jésus, directement à la grâce et à la vie. Aujourd'hui même, si ces cœurs sont malheureusement beaucoup plus rares parmi les docteurs et les chefs, la vérité n'en remporte pas moins quelques victoires silencieuses, et Rome a des enfants qu'une inconséquence bénie amène encore à ne se sentir sauvés que par leur foi en Jésus, le Sauveur.

Comment donc Rome a-t-elle été si puissante contre une doctrine si belle et si évidemment évangélique, doctrine, d'ailleurs, qu'elle n'osait contredire, qu'elle a entendu proclamer par quelques-uns de ses plus éminents docteurs, qu'elle a vu appliquer par quelques-uns de ses plus illustres saints ?

Ah ! c'est que son éternel auxiliaire, le cœur humain, était plus fort ici que sur aucun autre point, et, s'il est une question où je puisse dire, laissant de côté l'histoire : « Regardons en nous-mêmes, en nous seuls, » — certainement c'est celle-là. Oui ; le salut par grâce est la doctrine qu'il nous est le plus difficile d'accepter réellement, pleinement. Je ne parle pas, remarquez-le bien, de ceux qui la repoussent, et qui croiraient, en s'y soumettant, abaisser l'homme ; de ceux, enfin, qui s'en vont, la tête haute, leurs *vertus* sur le front, demander à la suprême justice une éternité de bonheur, parce qu'ils auront été d'honnêtes gens selon le monde. Je ne parle pas même de ceux qui, sans la repousser en théorie, s'abandonnent sans scrupule aux sentiments qui l'anéantissent dans leurs cœurs. Je parle de ceux qui l'acceptent, et même, si vous voulez, de ceux qui l'acceptent avec joie, se soumettant sincèrement à se dire, à se croire, à se sentir sauvés par la seule grâce de leur Dieu. Demandez-leur, à ceux-là, ce qui en est. Ils vous diront que de fois l'homme naturel se réveille, et avec quelle habilité il saisit toutes les occasions de se donner une part dans l'œuvre du salut ; ils vous diront de quelle vigilance et de quels efforts ils ont besoin pour que

leurs sentiments restent d'accord avec une doctrine qu'ils admirent, qu'ils aiment, qu'ils prêchent, et en dehors de laquelle ils sont convaincus que nul ne peut véritablement être chrétien.

Si donc il est un point où le devoir d'une Église chrétienne soit nettement tracé, c'est celui-là.

Ceux qui acceptent la doctrine, il faut les exhorter sans relâche à cette vigilance qui peut seule les y maintenir fidèles.

Ceux qui ne l'acceptent pas ou ne l'acceptent qu'à demi, il faut la leur rappeler sans relâche, la leur prêcher sous toutes les formes, poursuivre le vieil-homme dans ses derniers retranchements, lui arracher, un à un, tous ses motifs d'orgueil et de confiance, lui fermer, enfin, toutes les issues, sauf une, celle qui mène au pied de la croix.

Mais, surtout, aux uns comme aux autres, une Église chrétienne devra s'imposer la loi de ne leur rien offrir, ni dans ses enseignements, ni dans son culte, qui puisse ramener ou autoriser l'erreur contraire. Rien donc, chez elle, de ce qui pourrait encourager le sentiment de la justice propre, ou atténuer celui du péché ; rien qui élargisse la voie étroite, rien qui remplace ou puisse avoir l'air de remplacer le salut gratuit en Jésus-Christ ; rien, en un mot, à quoi nous puissions

nous prendre pour devenir, à nos yeux, en tout ou en partie, directement ou indirectement, les *auteurs* de notre salut.

Voilà le devoir, voilà le rôle d'une Église qui veut sincèrement être chrétienne, et ne fournir à personne aucun moyen de ne pas l'être.

Ce beau rôle, l'Église romaine n'a pas su ou pas voulu en faire le sien ; la question où il y avait le plus lieu à refouler, à dompter le vieil-homme, est celle où elle s'est mise le plus complétement à son service. Quand elle aurait ouvertement annoncé l'intention de lui faire un christianisme à son usage, on ne voit pas ce qu'elle eût pu inventer de plus *humain* que toute sa doctrine du salut. Aussi n'est-il aucune de ses doctrines qui ait autant contribué à lui assurer influence, force, richesses, et, à vrai dire, il est malheureusement évident que c'est ce qu'elle a surtout cherché dans toute cette affaire.

IV

La grande invention, celle qui les résume toutes, nous l'avons déjà étudiée dans une autre question : c'est l'Église visible substituée à l'invisible, le salut garanti à quiconque sera resté dans cer-

taines conditions d'obéissance extérieure et de machinale confiance. Rien de plus propre, avons-nous dit, à dispenser les hommes de l'obéissance intime, de la conversion du cœur, de la confiance en Dieu seul et en Celui par qui Dieu a voulu que notre salut s'opérât.

Or, une fois les pécheurs placés en face, non pas de Dieu, non pas de Jésus et de sa croix, mais de l'Église, de l'Église entendue comme je viens de le rappeler, de l'Église représentée par des hommes et personnifiée dans des hommes, le salut devenait une affaire d'homme à homme, et l'idée humaine reprenait nécessairement le dessus : il devenait tout simple que le salut se payât par des œuvres. De là toutes les conséquences que les siècles ont vues sortir successivement de cette idée, conséquences dont le tableau suffirait pour nous prouver que l'idée est fausse, qu'elle n'est pas et ne peut pas être chrétienne.

On m'arrête ici ; on me dit : « Pourqnoi juger l'arbre à ses fruits gâtés, non aux bons ? L'Église romaine, après tout, a produit d'admirables œuvres. Qu'on les ait faites ou non pour payer le ciel, qu'importe ? Elles resteront dans l'histoire ; elles honorent l'humanité. »

L'humanité, peut-être ; mais nous parlons du

christianisme, et il ne faut pas que des faits, même admirables, nous fassent céder sur des doctrines. Toutes les religions, à ce compte, seraient bonnes, car elles auraient toutes, humainement parlant, leurs grands hommes et leurs beaux traits. Et qui vous dit, d'ailleurs, si ce n'est pas au principe chrétien, à la conscience intime du salut par la foi, que revient, en réalité, l'honneur de ces œuvres qu'on nous vante ? Je parlais tout à l'heure des magnifiques pages que le salut par la foi a inspirées, malgré le catholicisme, à des écrivains catholiques ; les magnifiques œuvres peuvent donc avoir procédé de la même inconséquence, et ce qui, au besoin, le prouverait, c'est le caractère tout autre que présentent les œuvres des saints purement romains, ceux, veux-je dire, qui ont cru sérieusement au salut par les œuvres et qui ont vécu en conséquence. Ceux-là, ils ne les ont pas faites grandes, belles, mais, presque toujours, puériles, singulières, étranges. Absorbés dans leur dévot égoïsme, ils ne se sont pas même élevés jusqu'à l'idée, fausse encore, mais noble au moins, d'acheter le ciel en faisant du bien aux hommes ; c'est dans la solitude et l'oisiveté des couvents qu'ils consumaient, chacun pour soi, et leurs années, et leurs forces. Leurs *œuvres*, ce

n'étaient guère que des macérations, des pénitences ridiculement cruelles, et, si nous devons reconnaître qu'ils ont eu au moins l'intention de payer leur salut très-cher, ils l'ont payé, qu'on nous pardonne ce mot, d'une monnaie trop manifestement, trop misérablement humaine, pour que cela seul, même à défaut de l'enseignement évangélique, ne nous ouvrît pas les yeux. Non ! ce ne peut être là le plan de Dieu. Non ! nous ne croirons pas que le salut en Jésus-Christ se confonde, en définitive, avec celui que le fanatique Hindou croit aussi s'assurer par les macérations et les tortures. En élevant sur ses autels tant de saints dont l'histoire est tout entière dans celle de leurs mortifications bizarres ou monstrueuses, Rome a donné la main aux religions les plus grossièrement humaines, et les honneurs rendus à de pareils hommes sont la négation permanente de la notion chrétienne du salut.

Cette négation est plus évidente encore dans la manière dont l'Église romaine a exploité soit les œuvres étranges de ces prétendus saints, soit les œuvres meilleures de ceux en qui nous avons reconnu l'esprit chrétien.

Toutes donc, elle les a déclarées méritoires, non-seulement pour eux, mais pour l'ensemble

des fidèles, pour chaque fidèle aussi, — et voilà les saints associés à l'œuvre de la rédemption. Cette œuvre *unique* et *parfaite,* comme dit l'Écriture, n'est plus, dès lors, ni l'un ni l'autre : elle n'est plus *unique,* car des milliers de sauveurs la refont à leur manière; elle n'est plus *parfaite,* car elle se perfectionne par les mérites de chaque nouveau saint, et vous voilà puisant dans un trésor tout autrement riche que ne l'ont connu les premiers chrétiens, les apôtres, au pied de la croix encore sanglante. On tâchera bien, en théorie, de sauver l'œuvre unique en déclarant que les mérites des saints doivent toute leur valeur à ceux de Jésus-Christ; mais qu'est-ce, encore une fois, qu'une théorie, quand tout le reste est arrangé pour enseigner le contraire? Quelle influence a-t-elle, en fait, cette prétendue explication inventée pour nous répondre? Il faudrait au moins qu'elle fût d'accord avec les autres points de la même théorie, et cela n'est pas. Que veut dire, en effet, ce nom de *surérogatoires* donné à certaines œuvres des saints? Il veut dire : « *Œuvres au delà de ce qui était demandé,* de ce qui était nécessaire. » On voit de reste où cela conduit. Dire qu'un homme a fait plus d'œuvres qu'il n'en fallait, c'est dire implicitement, mais clairement, que son salut a été le prix d'un

certain nombre d'œuvres, et, si le sien l'a été, le mien doit l'être : un certain nombre d'œuvres me donnera droit au ciel; il ne s'agit que d'arriver à ce nombre. Voyez comme cette conclusion se reproduit, dans l'Église romaine, jusque dans les mots les plus vulgaires du langage religieux. *Faire* son salut, *mériter* le ciel, *gagner* le ciel, voilà ce que vous entendez sans cesse, et dans la bouche des fidèles, et dans celle des prêtres; voilà ce que vous lisez dans tous les manuels de dévotion.

Et maintenant, ce salut à *faire,* vous le représentera-t-on, au moins, comme difficile? Ce ciel à *gagner,* l'Église romaine en maintiendra-t-elle au moins le prix assez haut pour que de grands efforts à faire, de grandes vertus à acquérir, compensent quelque peu les graves dangers d'un tel principe?

Non. Nous voici devant tout un monde de facilités accordées, d'élargissements successifs de l'ancienne voie du salut. L'abandon du principe évangélique a entraîné l'affaiblissement ou la ruine de tous les commandements dont la loi de Dieu l'entourait. Le cœur humain ne se contente jamais d'une première victoire; il ne démolit pas à demi l'œuvre de Dieu.

V

Trois séries d'altérations ont découlé, ici, de l'altération du principe. Je les indique par trois mots : la morale casuistique, la confession, les indulgences.

J'ai dit, en premier lieu, la morale casuistique. Comment y est-on arrivé ?

Rien de plus simple. Un achat à faire amène toujours quelque effort pour payer le moins possible ; le salut devenant une chose à payer en œuvres, on a cherché les moyens de payer peu. Puis, comme on ne voulait plus même avoir à craindre que ce peu fût insuffisant, on s'est mis à déterminer les lois que Dieu serait supposé suivre dans l'appréciation des œuvres et de la valeur des œuvres.

De là cette triste science qui a mis en système tout ce que le cœur humain avait jamais imaginé de calculs et de ruses pour satisfaire à bon marché aux exigences de l'Évangile. Le principe de la casuistique est en nous, en chacun de nous : tous, quand la loi nous gêne, nous devenons habiles à analyser les cas, à distinguer entre ce qui est défendu et ce qui pourrait, selon nous, rester permis,

entre ce qui est grave et ce qui ne sera pas grave, entre le mal, enfin, et ce qui pourra, selon nous, n'être pas tout à fait le mal. Cet instinct que le chrétien sérieux combat de toutes ses forces, que même les moralistes païens avaient signalé et combattu, l'Église romaine lui a livré la morale et en a fait l'arbitre du salut.

Qu'est-ce, en effet, que la distinction des péchés en *mortels* et *véniels?* — *Le salaire du péché,* nous dit saint Paul, *c'est la mort.* Il ne dit pas de « *certains péchés,* » mais « *du péché,* » de tout péché, s'il n'est lavé par le sang de Jésus-Christ. La distinction romaine consacre l'idée contraire, idée qui se traduit inévitablement, dans la pratique, par la conviction déplorable qu'il y a de *petits* péchés, des péchés qu'on *peut* commettre. S'arrêtera-t-on au moins là? Non. Une fois les *petits* péchés admis, on travaillera sans relâche à en faire entrer d'autres dans cette catégorie, et il n'y aura bientôt plus ou presque plus de péchés *mortels* qui ne soient, en définitive, *véniels*.

Ce travail, l'Église romaine ne l'a pas seulement autorisé chez les fidèles; elle le leur a facilité par les leçons de ses docteurs : distinguer, amoindrir, voilà le but et le triomphe de la casuistique. Cette science que le Sauveur avait si énergiquement

flétrie dans l'enseignement des pharisiens, l'Église romaine lui a laissé prendre, dans son sein, un développement immense, et, à vrai dire, avec les bases posées, on ne voit pas comment il eût pu en être autrement. Les Jésuites seuls en ont rempli des centaines de volumes, lesquels n'ont fait que s'ajouter à des centaines d'autres qui ne valaient, au fond, pas mieux, quoique sortis d'autres écoles. La morale chrétienne, dans ces livres, arrive à sanctionner ce que la morale humaine, même la plus relâchée, ne sanctionna jamais; l'homme le plus perdu de vices ne dira jamais ouvertement, jamais sous forme de maximes, ce que des théologiens ont osé dire sur le vol, le mensonge, l'adultère ou le meurtre. De nuance en nuance, de détail en détail, toute différence s'efface entre le mal et le bien, entre le faux et le vrai; il n'est pas de vice et de crime auquel on ne pût, avec ces livres, s'abandonner sans remords, et non-seulement sans remords, mais en toute sécurité, en toute paix.

Quand la casuistique n'aboutirait pas à ces scandales, quel contraste encore entre ses menus préceptes, ses interminables distinctions, et les larges principes de la morale évangélique! Chez les casuistes, plus de lois, mais mille petites règles avec mille petites exceptions; plus de cordes, plus de

cables, mais des cordons, des fils, des divisions et subdivisions de fils, uniquement, dirait-on, pour que vous puissiez les briser les uns après les autres ou les uns par les autres. Est-ce ainsi que Jésus nous a liés? Est-ce de petites règles que ses discours sont pleins? Quelle parole a-t-il prononcée sur la terre qui ne fût un appel aux plus grands, aux plus hauts principes? Le devoir, la conscience, l'amour, l'amour surtout, l'amour qui ne calcule pas, n'amoindrit pas, l'amour qui ne se permet pas mieux une petite offense qu'une grande, —voilà ce que prêcha le Maître et ce que prêchèrent les disciples. Qu'en reste-t-il dans ces malheureux livres? Quand ils auraient été écrits dans le but avoué de contredire l'Évangile et de le ruiner pièce à pièce, pourraient-ils être différents? On vous dira qu'il y en a eu de condamnés à Rome. Oui; mais combien? Et si vous comparez ceux qui ne l'ont pas été avec les quelques-uns qu'on a cru devoir sacrifier, quelle différence apercevez-vous? Un peu moins de crudité çà et là; mais le fond, l'esprit, la méthode, tout est ce que nous venons de dire. S'ils n'ont pas été condamnés, sont-ils au moins oubliés? On voudrait le croire; mais il s'en fait tous les ans de tout semblables, et l'enseignement de la morale n'a pas cessé, dans les séminaires catholiques, d'être donné sur ces déplorables manuels.

Voilà ce qu'est devenue la législation des œuvres pour avoir cessé de s'inspirer du salut par la foi.

VI

J'ai dit, en second lieu, la confession, — et ce sujet n'est que trop voisin du premier.

C'est en vue de la confession, en effet, qu'ont été écrits la plupart des livres dont je parlais; c'est comme futurs confesseurs que les jeunes prêtres sont astreints à les étudier. Ils y trouvent ce que nous venons de voir; ils y trouvent aussi ce que nous n'avons pas dit et ne pourrions dire, ce que les plus mauvais romans ne leur apprendraient pas. Voilà les hommes qui vont être chargés de l'éducation des cœurs et de la direction des consciences. Il y en a, je le sais, qui valent mieux que la déplorable école où leur Église les a mis. Raison de plus pour que nous disions franchement à quel point l'école est mauvaise.

Mais ne parlons pas des confesseurs. La confession, en soi, fournirait assez d'arguments contre le système que nous avons attaqué, et dont elle n'est qu'une des applications.

Elle n'est, en effet, au fond, que la transformation de la repentance en une œuvre, œuvre qui ne

reste pas même véritablement une œuvre, et se change, à son tour, en une formalité. On a voulu pouvoir déposer à heure fixe le fardeau de ses péchés; on a voulu être sûr de son pardon, et ne plus avoir à y penser. Cette certitude, il est vrai, on pouvait l'avoir autrement. « *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.* » Mais *croire,* dans ce sens-là, on comprenait que cela voulait dire aimer, servir, s'humilier, se repentir, se convertir, accepter l'Évangile dans sa divine plénitude, — et c'est ce qu'on trouvait difficile ou impossible, comme font encore tant de gens qui ne sont pourtant pas enfants de Rome. Mais les enfants de Rome avaient malheureusement à côté d'eux un clergé prêt à accueillir ce besoin d'un pardon à bon marché, prompt, fixe, humainement certain; ce que les uns demandaient, les autres l'offrirent, et on se trouva d'accord. Il est vrai que le clergé, après avoir commencé par offrir, en vint bientôt, selon sa marche ordinaire, à imposer. Il fit de la confession un devoir; il représenta l'absolution, non comme utile seulement, mais comme nécessaire, indispensable, et, de tous les pouvoirs du sacerdoce, le pouvoir *des clefs,* comme on dit, le droit de lier et de délier, fut le plus hautement revendiqué, le plus largement exploité. Il fallait bien toute la complicité du

cœur humain pour que le clergé osât en venir là, s'apercevant si tard d'un droit qu'il était pourtant forcé de dire fondé sur l'Écriture, sur des déclarations de Jésus-Christ.

Si ce droit, aurait-on pu objecter, est réellement ce qui ressort de ces quelques mots de l'Écriture, pourquoi, dans tout le reste du Nouveau Testament, ne le voyons-nous jamais exercer par les apôtres? Quand ils l'auraient exercé, eux à qui des dons extraordinaires permettaient de lire dans les cœurs, s'ensuivrait-il qu'il puisse et doive être exercé par d'autres? Je vois saint Paul exposer longuement à son disciple Timothée les devoirs et les droits du ministère évangélique; que lui dit-il en quoi nous puissions apercevoir ce dont on a fait plus tard les devoirs et les droits du confesseur? Saint Paul, et non-seulement saint Paul, mais saint Jean, saint Jacques, saint Pierre, exposent aux fidèles d'une foule d'Églises leurs obligations et leurs priviléges de fidèles; que leur disent-ils en quoi nous puissions apercevoir, soit à propos d'obligations, soit à propos de priviléges, ni la confession, ni l'absolution, ni l'ensemble, ni les détails du système? Que des fidèles soient venus *confesser* leurs fautes aux apôtres, comme ensuite aux simples pasteurs, comme, encore au-

jourd'hui, dans nos Églises, aux pasteurs à qui on vient demander exhortation, consolation, — rien de plus naturel, rien qui attente moins à la vraie doctrine du salut, et qui soit plus propre, au contraire, à la maintenir vivante; mais, encore une fois, la confession et l'absolution sacramentelles, vous n'en trouvez aucune trace, absolument aucune, ni aux temps apostoliques, ni aux premiers siècles chrétiens.

Voilà ce qu'on aurait pu objecter au clergé décrétant la confession et s'attribuant le droit d'absoudre; mais, je l'ai dit, il avait le cœur humain pour complice, et tout lui fut permis. La confession a beau n'être rien devant l'Évangile; elle est et sera toujours beaucoup aux yeux de qui *veut* y croire et a besoin d'y croire. Toujours le pécheur sera heureux qu'on lui offre un moyen facile de se débarrasser de ses péchés, de pécher à nouveau sans s'inquiéter de l'arriéré; il se gardera bien de contester au confesseur un pouvoir dont il serait si fâché que le confesseur n'usât pas. On y croit même d'autant mieux qu'on est plus loin d'avoir assez de foi pour s'élever à la repentance véritable, et, réciproquement, plus on y croit, moins on songe à se repentir, à rentrer en grâce auprès de Dieu par le chemin tracé dans l'Évangile.

VII

On a souvent, de nos jours, détourné la question. Laissant dans l'ombre et abandonnant sans bruit ce qui est pourtant l'essence de la confession sacramentelle, on l'a représentée sous les traits que j'indiquais tout à l'heure comme se retrouvant, plus ou moins, en toute Église. Pourquoi crier? a-t-on dit. Qu'est-ce, après tout, que la confession? Un fidèle va s'entretenir avec un homme plus habitué que lui aux questions religieuses et morales. Cet homme lui aide à sonder son cœur, le reprend, le fortifie, le console, l'envoie se réconcilier avec un ennemi ou restituer un bien mal acquis. Encore une fois, quoi de plus simple? Et quelle plus sage institution? — Voilà la confession comme on nous la peint dans certains livres, et même, au besoin, dans certaines chaires.

Il y a là, d'abord, une concession immense, je ne dirai pas à l'Évangile, dont ces auteurs et ces prédicateurs s'inquiètent évidemment fort peu, mais au monde, aux répugnances que la confession inspire. Cette concession, un catholique peut-il la faire de bonne foi? Peut-il, de bonne foi,

appeler du nom de *confession* ce qui n'aurait plus rien d'un sacrement, et ne serait, par conséquent, plus du tout ce que son Église entend par-là? — Ce qui est sûr, c'est que nous avons le droit de signaler cette tactique, et d'exiger que la discussion porte sur la confession telle qu'elle est, non sur la confession comme on l'arrange pour détourner nos objections.

Que la confession, en pratique, ait été quelquefois cela, ait eu quelquefois ces effets-là, nous l'accorderons. Et cependant, même sur ce terrain, que n'aurions-nous pas à dire! On cite quelques faits heureux, réconciliations, restitutions, retours au bien, faits que la simple action pastorale eût pu produire, et qui se produisent chez nous comme dans l'Église romaine; mais les résultats généraux, qui ne peuvent, au contraire, être attribués qu'au système, on n'en parle pas. Pourquoi? Parce qu'il faudrait reconnaître que le niveau de la moralité, chez les peuples, est en raison inverse du rôle que la confession joue chez eux et de la confiance qu'ils y mettent. Partout où l'on y croit sérieusement et sincèrement, partout où l'on prend à la lettre ce que l'Église enseigne sur le prêtre et l'absolution, la confession ne peut presque plus rien pour le bien, et, pour le mal, elle peut immensément.

Même dans les pays plus éclairés, même dans la main des meilleurs prêtres, elle porte encore nécessairement la peine des erreurs et du calcul dépravé dont elle est née. Que répondre, en effet, à qui viendra demander nettement ce que c'est que l'absolution? Le confesseur peut-il la représenter comme conditionnelle? Peut-il dire : « Je t'absous, mais à condition que tu sois, devant Dieu, en situation d'être absous? » L'absolution, dans ces termes, ne viendrait plus que de Dieu; le prêtre, en la donnant, ne donnerait rien, n'exercerait aucun pouvoir réel, ne dirait que ce que tout homme peut dire. Point de milieu : il faut renoncer au droit d'absoudre, ou l'exercer pleinement, imperturbablement; ou l'absolution sacramentelle n'est rien, ou elle est tout, et, dès que le prêtre la prononce, Dieu l'écrit dans le ciel. Que choisira le fidèle? Il n'est, d'ailleurs, pas libre de choisir : ne pas croire à l'absolution donnée, ce serait nier le pouvoir du prêtre, nier tout ce que conciles et papes ont enseigné là-dessus, cesser, en un mot, d'être catholique. Il croira donc ce qui est à la fois la seule doctrine orthodoxe et la plus commode au cœur humain. Il acceptera l'absolution comme réelle, certaine, définitive; il ne songera plus aux péchés qu'elle a effacés, et il

n'aura qu'à revenir chercher, au même prix, le pardon des péchés nouveaux.

Au même prix! Et quel sera-t-il, ce prix? La pratique, sur ce point, est pire encore que le système. Si la confession était généralement administrée comme chose grave, très-grave; si le confesseur, avant d'absoudre, faisait toujours de son mieux pour qu'il y eût repentance et foi; si, enfin, les peines imposées étaient toujours sérieuses, sévères, — il y aurait là, au moins, quelque compensation aux dangers que nous avons signalés; l'horreur du péché reviendrait, par un chemin faux, sans doute, mais ce serait pourtant quelque chose. Est-ce là ce qui a lieu? La confession est généralement administrée, au contraire, non-seulement comme une formalité, mais comme une des plus faciles, des plus légères, des plus courtes. Quelques minutes, employées même en partie à la récitation d'un formulaire, voilà tout. On vous dira bien, dans le catéchisme, qu'il ne faut omettre aucun péché; en fait, vous avez pleine liberté de n'en dire que deux ou trois, uniquement pour que la confession ait forme de confession, et qu'il y ait lieu à vous absoudre. Le même prêtre confessera en un jour trente, quarante, soixante personnes; trente, quarante, soixante fois il prononcera

l'absolution sur ces pénitents dont il sait parfaitement bien que la plupart n'ont point sondé leur cœur, n'ont confessé qu'une faible portion de leurs péchés, ne se repentent point, ne se repentiront point, ne considéreront l'absolution que comme les dispensant de se repentir. Une peine, il est vrai, aura été infligée; mais, cette peine, ce sera ou quelque insignifiante aumône, ou quelque prière latine à répéter dix ou vingt fois, autre formalité qui dispensera le cœur d'être pour rien dans toute cette affaire. Le prêtre m'a taxé à tant d'argent, à tant de paroles; je vais payer, et tout sera dit. Si j'oublie ou néglige, ce ne sera qu'un péché de plus à expier de la même manière lors de ma prochaine confession.

Voilà le système, ou, du moins, voilà ce que devient infailliblement le système. Remarquez que je n'ai rien dit de ces abus exceptionnels dont l'histoire occupe tant de place dans celle de la confession, accommodements, complaisances, facilités étranges, complicités scandaleuses; je n'ai pris que ce qui se voit tous les jours dans tous les pays catholiques, surtout dans les plus catholiques, et, là, ne scandalise personne, n'étonne personne, subsiste, enfin, comme état logique et normal. N'en soyons pas surpris; tout est calculé,

dirait-on, pour tuer, chez les fidèles, et le sentiment du péché, et le désir d'un amendement réel, et la notion chrétienne de la grâce.

VIII

Mais j'ai nommé, en troisième lieu, les indulgences. L'Eglise romaine, ici, s'est surpassée elle-même ; elle est allée au delà de ce que le cœur humain, dans ses plus hardies prétentions au salut à bas prix, eût jamais osé demander.

L'indulgence, vous le savez, ne fut primitivement que la remise publique d'une portion des peines infligées par l'Eglise. Ces peines se mesuraient par jours, par mois, par années ; de là l'usage d'accorder de temps en temps aux fidèles, moyennant certaines compensations, la faculté de les abréger. Mais, peu à peu, ce droit qu'avait l'Église d'adoucir les condamnations prononcées par elle-même, on le considéra comme s'appliquant aussi à celles de l'autre vie, prononcées, après la mort, par le juge suprême. Cette doctrine et celle du purgatoire, après s'être mutuellement accréditées, se fondirent enfin en un seul et même système, celui dont les incroyables abus allaient donner le signal de la Réformation, et, malgré

cela, sous des formes plus décentes, dépassent aujourd'hui ce que le seizième siècle en avait vu.

Je disais, au commencement de ces discours, que nous en sommes presque à trouver plus sages, plus chrétiens, ceux qui demandaient au moins aux pécheurs quelques sacrifices, et n'achevaient pas d'avilir la grâce en la jetant à pleines mains.

Me voici obligé, en terminant, de le redire. Les indulgences peuvent être considérées comme le dernier mot du romanisme, et le dernier trait, par conséquent, du tableau que j'achève. Je ne discute plus ; je dis ce qui est, et ce qui est en dit assez.

Laissons donc les étrangetés de tout genre que nous offrirait la chose en soi, indépendamment des abus ; laissons un tas de questions qu'on pourrait faire. Si le pape a réellement le pouvoir de tirer les gens du purgatoire, pourquoi ne pas en tirer tous les malheureux qui s'y trouvent? Pourquoi, du moins, ne pas donner à tous les fidèles vivants les mêmes facilités pour s'en racheter d'avance, ou pour en tirer leurs amis? Pourquoi la même prière ou la même cérémonie me vaudra-t-elle, ici, vingt jours d'indulgence, là, quarante jours, là, cent jours, là, des années? Pourquoi, si j'ai un ami à délivrer, me faudra-t-il, en certains

endroits, de longs efforts, et, dans d'autres, une simple prière ou une petite aumône? Pourquoi mon salut ou celui d'un autre me coûtera-t-il dix fois moins, dix fois plus, selon que j'aurai ou n'aurai pas le bonheur d'habiter près de telle ou telle chapelle, de telle ou telle madone? — Mais ne prolongeons pas; ne demandons pas des raisons là où il n'y a que des caprices, bizarre omnipotence dont tous les actes sont nécessairement en dehors, comme elle-même, des lois ordinaires du bon sens. Comment se fait-il, demanderons-nous plutôt, que, dans l'intérêt même de cette omnipotence, on ne l'exerce pas avec un peu plus de retenue? Pourquoi cette prodigalité croissante, dépréciant les plus magnifiques pardons? Pourquoi, chez tant de gens bien certainement habiles, cette complète absence de la plus vulgaire habileté, l'habileté du marchand qui maintient la valeur de sa marchandise? Ah! c'est le châtiment qui suit la faute. Il ne serait pas juste qu'après avoir osé consacrer un pareil système, on restât maître de ne l'appliquer qu'à demi, modérément, *sagement;* c'est l'Évangile outragé qui se venge en condamnant Rome à l'outrager et à le défigurer toujours plus. Il faut que le grand marché abaisse indéfiniment ses prix; il faut qu'une concurrence

effrénée s'établisse entre les divers lieux de vente. Le pape ne peut accorder des indulgences à une congrégation, à une église, que la même faveur ne soit réclamée aussitôt par vingt congrégations, par vingt églises. Il faut donner à celles qui n'avaient pas ; il faut doubler, tripler, décupler les priviléges de celles qui avaient déjà. Au même autel où on vous offrait jadis une indulgence de quelques jours, on vous en offrira une de cent jours, de cinq cents jours ; on vous l'offrait une ou deux fois par année : on vous l'offrira tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Le système des Jubilés, quelque étrange et abusif qu'il pût être, était sage en comparaison ; tout ce qu'on vous offrait dans ces occasions extraordinaires, distantes de vingt-cinq, de cinquante, et même, primitivement, de cent ans, on vous l'offre sans interruption aujourd'hui. L'indulgence dite *plénière* coûtait jadis de longues macérations ; une société existe qui, en vertu d'un bref du pape, vous l'offre neuf fois par an, au prix d'une confession et d'une communion. D'autres vous l'offriront pour moins encore ; toutes viendront à vous avec les plus bizarres prospectus, où vous retrouverez tout ce que l'esprit moderne a inventé, dans le commerce, de combinaisons et d'alléchements.

Tout cela se met dans les journaux, se publie dans les chaires, s'affiche aux portes des églises; tout cela devient de plus en plus le pain quotidien du romanisme, et le ciel est à si bas prix, disait un incrédule, qu'on serait tenté de n'en plus vouloir! Ah! l'incrédulité est excusable en présence d'un christianisme pareil; qui n'en connaît pas d'autre a bien droit de le mépriser.

IX

Nous, grâce à Dieu, nous en connaissons un autre. Que dirons-nous? Que ferons-nous?

Nous dirons ce qu'ont dit nos pères quand Dieu leur donna d'apercevoir les erreurs d'une Eglise qui, en certaines choses, valait moins qu'aujourd'hui, mais qui, en certaines autres, je ne crains pas de le dire, valait mieux. Plus elle s'enfoncera dans les altérations et dans les vices dont nous venons d'achever la revue, plus, l'Évangile et l'histoire à la main, nous protesterons haut et ferme. Que sa puissance temporelle diminue ou s'accroisse, que les rois de la terre la favorisent ou la haïssent, que les peuples séduits aillent à elle, ou, mieux inspirés, la renient, — nous ne dirons pas un mot de moins, pas un mot de plus. Nous

ne connaissons pas et ne voulons pas connaître cette souplesse qui lui permet, à elle, de cacher ou d'afficher ses doctrines, de transiger, un jour, avec ce qu'elle condamne un autre jour. Ce qui est mal, nous l'appellerons toujours *mal;* ce qui est faux, nous l'appellerons toujours *faux*.

Voilà ce que nous dirons. — Ce que nous ferons, le voici :

Tous les principes que nous avons vus en jeu dans l'histoire des altérations romaines, nous fermerons invinciblement nos cœurs à leur influence perfide, ou, pour parler plus chrétiennement, nous demanderons tous les jours à Dieu de nous aider à en secouer le joug. Ce joug, je l'ai montré, est en nous. Toutes les erreurs et toutes les corruptions que je vous signalais dans ces discours, j'ai dû ajouter, à chaque fois, que la forme romaine n'en est point *la forme,* mais *une forme*, la plus complète, il est vrai, la plus mauvaise, mais nullement l'unique, et que nous avons tous, par conséquent, à veiller sur plus d'un retour possible de ce vieil-homme qui ne meurt jamais tout entier. Il peut revenir nous prêcher le salut par l'Église, par la profession extérieure ; il peut revenir nous courber, esclaves volontaires, esclaves néanmoins, sous le joug d'une autorité humaine ; il peut re-

venir voiler la Bible, et mettre les enseignements de l'homme au-dessus des enseignements de Dieu; il peut revenir effacer la notion primitive du ministère évangélique, et y substituer, sinon en droit, du moins en fait, celle d'un sacerdoce; il peut revenir tuer le culte *en esprit et en vérité*; il peut, surtout, revenir prêcher le salut par les œuvres, et, sous des dehors de christianisme, nous ôter le salut chrétien. Sur tous ces points, vigilance, vigilance, et vigilance encore! Le combat avec Rome n'est qu'un des épisodes du grand combat dont le champ est en nous. Si nous voulons être forts contre elle, soyons-le, avant tout, contre nous-mêmes; si nous voulons être habiles contre ses habiletés, démêlons-les et démasquons-les sans pitié dans notre propre cœur. Ce *train de guerre* dont il est parlé dans l'Écriture comme de l'image la plus vraie d'une vie de chrétien, n'allons pas nous le figurer n'embrassant que les passions violentes, le mal évident, l'erreur grossière et palpable; il faut que nous apprenions à fouiller nos cœurs devant Dieu, à découvrir, dans leurs derniers replis, tout ce qui n'est pas selon Dieu, ne fût-ce qu'un germe imperceptible, à l'arracher aussi résolument que s'il était déjà grand, déjà arbre, — et notre main ne sera plus hésitante ni

faible quand il faudra porter dans la forêt du romanisme cette même hache redoutable qui est la Parole de Dieu. Tous les droits reconquis que nous avons hérités de nos pères, nous les perdons, en fait, si nous ne les exerçons pas ou si nous les exerçons mal ; à chacun de ces droits correspond un devoir sacré dont l'oubli nous remet indirectement sous le joug, et nous ôte par là toute hardiesse, toute force, contre l'Église qui les a si habilement confisqués. Vigilance donc, encore une fois ! Vigilance et prière ! Vigilance et humilité ! Alors Dieu les gardera et les purifiera lui-même, ces esprits et ces cœurs qui voudront véritablement être à lui. Alors nous aimerons véritablement l'Évangile, parce que nous le posséderons réellement dans sa pureté. Alors nous vaincrons, parce que nous serons réellement les soldats de la vérité, vivante, pour nous, en Jésus, et habitant avec lui dans nos cœurs.

APPENDICE

LES ORIGINES DE LA RÉFORMATION.

LA PAPAUTÉ.

LA LIBERTÉ SOUS L'ÉVANGILE.

Les discours qui suivent ont été prononcés à Genève en 1853 et 1854. Les deux premiers ouvrirent deux séries de Conférences destinées à exposer les principes du protestantisme évangélique[1], et nous avons pensé qu'ils compléteraient utilement ce qui a été dit sur ces sujets dans le présent volume. Deux ou trois passages seront des répétitions qu'il nous eût été facile de faire disparaître; mais nous avons cru faire mieux en ne dérangeant pas l'économie de ces discours, que toute coupure entamerait profondément.

Nous n'avons pas jugé non plus devoir en ôter ce qui avait trait à certaines circonstances spéciales et locales. Les faits qui en fu-

[1] L'auteur eut pour collègues, dans la première série, MM. Tournier, Cougnard, Oltramare, Viollier et Jaquet, et, dans la seconde, MM. Cougnard, Oltramare, Coulin, Viollier et Munier.

rent l'occasion s'étaient passés à Genève ; Genève avait eu encore une fois l'honneur d'être attaquée comme métropole historique de la Réformation, et les injures n'avaient pas été épargnées à son Église, à sa foi, à ses grands hommes. De là, dans ces discours, quelques mots et quelques détails étrangers à la question générale, mais que, nous l'espérons, nul ami de l'Évangile ne nous reprochera de n'avoir pas effacés. Genève est encore trop chère à quiconque marche et combat sous le drapeau jadis planté si courageusement chez elle.

Un troisième discours sera accueilli au même titre. Il pourra montrer, en même temps, à quoi nous entendons que la controverse aboutisse, et quels sont les fruits que nous demandons à Dieu de lui faire porter.

I

LES ORIGINES

DE LA RÉFORMATION

Dieu dit : *Que la lumière soit,* — et la lumière fut.

(Genèse, 1, 3.)

Il serait superflu, mes Frères, de vous exposer longuement la nature et le but de l'œuvre que nous venons inaugurer.

Vous savez, d'une part, que vos pasteurs n'aiment pas à porter la controverse dans la chaire, et qu'ils se sont fait une loi de consacrer à l'édification des âmes, par la prédication directe de l'Évangile, toutes les heures destinées à cette partie de leurs fonctions. L'Église de Genève s'en remettait à l'instruction sérieuse qu'elle donna toujours à ses enfants; elle a compté sur eux, comme eux sur elle, et son attente n'a pas été trompée. Forte de ses principes, forte de son histoire, profondément convaincue que sa cause est celle de l'Évangile et de la liberté par l'Évangile, elle a pu ne pas s'inquiéter des flots bruyants qui venaient battre ses murs sans en détacher une pierre. Elle l'a pu; elle le pourrait encore.

Mais elle a senti, d'autre part, se développer en elle un besoin que légitimaient et stimulaient les attaques, celui de nous entendre élever la voix en son nom pour dire au moins ce qu'elle est, ce qu'elle a été, ce qu'elle veut être, ou plutôt, — puisque c'est le protestantisme en général qu'on poursuit et qu'on hait en elle, — pour montrer ce qu'est le protestantisme, ce que fut la Réformation. Vous avez demandé que le silence ne se prolongeât pas indéfiniment; vous avez pensé avec raison que, dans cette vaste guerre qui paraît devoir se rallumer, l'Église de Genève ne devait pas se contenter d'être à son poste, mais faire savoir encore à ses amis et à ses ennemis qu'elle y est, qu'elle entend y être, et qu'elle y restera.

C'est ce vœu, mes Frères, que nous voulons essayer de satisfaire, et, cela, dans l'esprit que je viens déjà d'indiquer.

Mais une question préliminaire, celle qu'on pourrait appeler la justification historique de la Réformation, ne saurait être omise. C'est celle qui m'a été confiée, et que je dois exposer aujourd'hui.

De toutes les attaques dirigées contre la Réformation, il n'en est pas de plus répétée, et, à quelques égards, de plus populaire que celle-ci : « La

Réformation fut l'œuvre de quelques hommes. Sans Luther, sans Calvin, où serait-elle? »

Je pourrais répondre : « Dans la Bible, » et certes, cela suffirait; Rome le prouve assez par la peur qu'elle a de la Bible. Mais ce n'est pas ce que j'ai à examiner, au moins en commençant. J'ai à vous montrer la Réformation préparée longtemps d'avance par le mouvement des esprits, par les besoins des âmes, et sortant enfin, le moment venu, non pas de la tête d'un homme, mais du cœur d'une multitude d'hommes, non du caprice d'un seul, moine ou roi, mais des entrailles mêmes de la société chrétienne, qui se sentait périr dans les ténèbres si une lumière épurée ne brillait enfin à ses regards. On en a fait, pour la rapetisser, une révolution comme tant d'autres. Montrons qu'elle n'en fut pas une, mais plutôt une création nouvelle, une manifestation éclatante, irrécusable, des desseins de Dieu sur l'Église et sur l'humanité. *Que la lumière soit,* dit le Seigneur, et, malgré ceux qui ne le voulaient pas, *la lumière fut.*

I

Longtemps il a pu paraître inutile de revenir sur les scandales dont l'Église était le théâtre au

commencement du seizième siècle. Les historiens catholiques, et non-seulement les historiens, mais les écrivains mêmes qui se consacraient à nous combattre, s'empressaient de nous céder ce point.

Ils reconnaissaient qu'à cette époque, et depuis bien longtemps, l'Église n'avait extérieurement presque plus rien qui pût lui conserver l'estime, la confiance, l'amour des peuples; ils avouaient que d'immenses désordres avaient préparé les voies à nos Réformateurs. Tout au plus essayaient-ils de montrer qu'on aurait pu ne pas déchirer l'Église, et qu'elle aurait fini par se redresser elle-même.

Mais aujourd'hui, ce n'est plus ainsi qu'on parle. Ces désordres et ces scandales qu'on a si longtemps avoués, on s'est mis à les nier hardiment. On ne veut pas que la Réformation ait eu même des prétextes. Elle n'est plus qu'une révolte odieuse, criminelle. L'autorité qu'elle renversa n'avait jamais cessé d'être respectable et bienfaisante. Le moyen âge était un autre âge d'or.

Devant ces audacieuses négations, il n'y a qu'une chose à faire: c'est de laisser parler l'histoire. Écoutons-la.

Mais non, mes Frères; elle nous dirait trop de choses que nous ne pouvons entendre ici, et qui

profaneraient la sainteté de ces murailles. Elle aurait à nous tracer le tableau d'une corruption telle, que la Rome du paganisme en offrit à peine une semblable, et, presque partout, à la tête de cette hideuse décadence, elle nous montrerait... Qui? Le clergé. Oui, à peu près entier, nous le verrions dans cette fange, sous le mépris et le dégoût des peuples que son exemple avait pourtant assez habitués à ne pas s'indigner facilement. Les plus vulgaires apparences de la moralité étaient secouées; jamais des hommes revêtus d'une fonction publique n'avaient si ouvertement joué à se faire mépriser, et le «sel de la terre» avait si bien perdu toute saveur, qu'il était devenu l'agent de la décomposition universelle.

Mais en voilà assez sur ce point, en voilà trop. Si j'ai commencé par là, ce n'était que pour me débarrasser plus vite de ce côté honteux de mon sujet.

Deux choses avaient surtout amené cette dégradation profonde: la puissance du clergé et ses richesses.

Sa puissance d'abord. — A ce ministère fraternel qui fut celui des premiers pasteurs de l'Église, on avait vu succéder peu à peu une domination hautaine, absolue. Le prêtre avait voulu être tout,

et, grâce à la désorganisation de la société romaine, grâce au besoin qu'avaient eu de lui, soit les derniers empereurs, soit les rois nouveaux établis sur les ruines de l'empire, il avait réussi à être tout. Évêque de Rome, il se donnait pour le monarque universel, le distributeur des couronnes; simple curé ou simple moine, par un profond entrelacement de priviléges, la moindre atteinte à ses prétendus droits était une offense au corps entier, au chef de l'Église et à Dieu même. Dans le domaine religieux, il s'était érigé en dispensateur unique, souverain, nécessaire, de la vérité et du salut. On pouvait bien le mépriser; mais, lui désobéir ou le contredire, impossible. Son dernier argument, c'était le feu; heureux encore quand ce n'était pas le premier! — et des villes détruites, des pays réduits en solitudes, disaient assez qu'il ne reculait pas plus devant l'extermination d'un peuple que devant la mort d'un homme.

Ce despotisme une fois établi, l'Église en était bientôt venue à le considérer comme tellement inébranlable, qu'elle n'avait plus à s'inquiéter de le justifier par des vertus. L'Évangile avait dit: « Paissez le troupeau de Dieu, non par la contrainte, mais de bon gré, non en dominant sur les héritages du Seigneur, mais en vous rendant les

modèles du troupeau, » — et les «modèles» du troupeau étaient devenus les modèles de tous les vices. Là, comme ailleurs, le premier châtiment du despotisme avait été qu'il se crût tout permis, et qu'en avilissant les peuples il s'avilît lui-même encore plus.

J'ai dit, en second lieu, les richesses. — Elles avaient aidé à la corruption, comme toujours, par elles-mêmes, par leur influence énervante; elles y avaient aussi aidé par la déplorable organisation dont elles avaient amené l'établissement. L'Église entretenait, sous des dénominations diverses, un nombre de ministres énormément hors de proportion avec les besoins du culte et du ministère des âmes, réduit à peu près à la confession. Des milliers, — il faudrait plutôt dire des centaines de milliers, — non-seulement de moines, mais de prêtres, n'avaient, à la lettre, rien à faire. Genève, peuplée alors de quinze ou seize mille âmes, avait dans ses murs au moins quatre cent cinquante de ces hommes; treize prêtres, autant qu'il y a aujourd'hui de pasteurs pour toute la ville, étaient attachés à la seule chapelle des Maccabées, qui n'était pas église de paroisse et n'avait point de paroissiens. Ajoutez l'absence de famille, d'instruction, de goûts relevés, de tout ce qui eût pu

rendre moins fâcheuse l'absence de fonctions actives. L'oisiveté, mère des vices, avait son trône à côté de l'autel. Étonnons-nous, après cela, que le peuple de Genève, à une époque où il ne songeait encore nullement à secouer le joug de Rome, ait eu plus d'une fois à demander aux magistrats de prendre des mesures contre les scandales du clergé! Étonnons-nous de lire dans tant de livres, qui n'attaquaient point la foi de l'Église, les attaques les plus mordantes contre la paresse, l'ignorance, l'intempérance, l'avidité de ses ministres!

Que n'avait-on pas dit, en particulier, des couvents! — Quand les Réformateurs commencèrent à s'élever contre la vie monastique, ils ne firent que répéter ce qu'on entendait partout, ce qu'on lisait partout. Les couvents étaient, depuis des siècles, la risée des gens d'esprit et le désespoir des gens pieux. On s'est mis, de nos jours, à les réhabiliter. La poésie a essayé d'effacer les pages de l'histoire; les couvents, nous dit-on, c'étaient des hôpitaux célestes ouverts à toutes les misères de l'esprit et du cœur. Voilà bien, si on veut, la théorie; les faits, nous les cherchons, nous, où ils sont, et je ne dis plus seulement, notez-le bien, dans des satires, mais dans les ouvrages les plus graves, dans les bulles de plus d'un pape que

l'énormité du mal força d'intervenir. Quand nous renoncerions à toutes nos objections contre les couvents en eux-mêmes, contre la vie de couvent, l'esprit de couvent, la piété de couvent, nous aurions encore abondamment de quoi leur faire leur procès sur des témoignages catholiques, et nous demanderions combien il y en avait, au quinzième, au seizième siècle, dont le relâchement et les désordres ne fussent pas un plaidoyer permanent contre l'Église. Et que d'autres questions n'y aurait-il pas à soulever! On nous parle de quelques couvents utiles. Combien y en avait-il dans cet immense total? A quoi servaient, par exemple, ceux de Genève? Par quels bienfaits ont-ils marqué leur longue existence dans son sein? On veut que les couvents aient rendu quelques services à la civilisation moderne; c'est par eux, nous dit-on, que nous ont été transmis les écrits de l'antiquité. Oui; mais comment? Combien y eut-il de moines qui eussent conscience de la valeur du trésor qu'ils gardaient? Le nombre des manuscrits conservés, souvent par pur hasard, n'est pas la centième partie de ce que leur lourde ignorance en a détruit ou laissé perdre. On nous demande de leur pardonner leurs richesses en considération de leurs aumônes, et nous sommes forcés d'objecter encore que ces au-

mônes, mal faites, n'aboutissaient qu'à créer autour d'eux des populations de mendiants; ils ne donnaient d'ailleurs un peu que pour s'autoriser à demander et à recevoir beaucoup, et les contemporains ne se faisaient pas faute de le dire. Souvent aussi c'est par des faits postérieurs à la Réformation qu'on essaie de nous répondre. Parlons-nous de relâchement, on nous citera les trappistes, devenus austères au milieu du dix-septième siècle. Parlons-nous d'ignorance, on nous citera les bénédictins, dont tous les travaux importants datent de cette même époque. Parlons-nous d'égoïsme, de mépris pour les pauvres, voici venir les Sœurs de Charité. Où étaient-elles du temps de Luther et de Calvin? Où étaient tant d'autres institutions dont le catholicisme est fier? Où était, en somme, presque tout ce que le catholicisme a aujourd'hui pour réfuter les reproches d'alors? Et si je ne craignais de m'écarter de mon sujet, — où était, ajouterais-je, même cette unité extérieure de doctrine en faveur de laquelle tant de gens lui pardonnent aujourd'hui des choses qui leur répugnent? Les interminables débats du Concile de Trente ont suffisamment révélé combien l'Église était loin, jusque-là, d'avoir même sa foi fixée, et de pouvoir demander, au nom de son unité, le res-

pect qu'on ne lui accordait plus pour autre chose.

Et que d'autres désordres, amoindris depuis le seizième siècle ou entièrement disparus, grâce aux attaques et aux exemples de la Réformation, s'étalaient alors ouvertement! On voyait les plus hautes charges de l'Église données à des jeunes gens, à des enfants; on voyait le même homme posséder à la fois quinze, vingt, trente bénéfices; on voyait ces opulentes places achetées, vendues, négociées comme le sont aujourd'hui les actions industrielles, et encore par les malhonnêtes gens; on voyait des biens d'hôpitaux passer en totalité ou en partie, sous forme de bénéfices, dans les mains de ces odieux oisifs; on voyait, à côté de scandaleuses richesses, une pauvreté scandaleuse, et des curés réduits, comme les moines mendiants, à exploiter la charité publique; on voyait les prélats, malgré des revenus énormes, dévorer en dépenses plus énormes encore les biens dont ils n'avaient régulièrement que l'usufruit; on voyait..... Mais, mes Frères, j'allais vous parler des papes, et je ne sais, en vérité, s'il est nécessaire d'en parler. Laissons, si vous voulez, les épouvantables turpitudes qui avaient souillé récemment le trône pontifical; ne prononçons même pas les noms infâmes que Rome est forcée d'inscrire dans le catalogue des hommes

à qui elle a dit : « *Votre Sainteté.* » Mais quand nous ne prendrions ici que les moins mauvais des papes qui avaient régné depuis deux siècles, que de fautes encore et que de vices ! Que d'ambition et de violence chez les uns ! Que d'avarice ou de duplicité ou de perfidie chez les autres ! Quelle légèreté chez quelques-uns, tout entiers aux plaisirs ! Quelles mœurs chez plusieurs, même de ceux qu'on ne cite pas ordinairement comme immoraux ! Quelle impudence à prodiguer les dignités et les trésors de l'Église à leurs neveux, à leurs enfants ! Quelle persistance à maintenir et à étendre les priviléges les plus manifestement abusifs, les plus propres à indigner peuples et rois, les plus contraires aux plus simples notions de la dignité d'un chef de l'Église, d'un vicaire de Jésus-Christ !

Voilà, mes Frères, — et je suis bien loin d'avoir tout dit, — les désordres que tout le monde pouvait apercevoir et condamner. Je dis *tout le monde,* car c'est à dessein que je m'en suis tenu jusqu'ici aux choses qui frappaient les yeux, à celles que tout homme devait nécessairement trouver mauvaises chez des gens ayant pour mission de prêcher la moralité, le renoncement, le règne de Dieu.

Pourtant, après vous avoir dit ce que tout le monde voyait, permettez-moi de ne pas passer

encore à ce que des âmes plus pures finirent par apercevoir aux premières lueurs de l'Évangile renaissant. Il y eut comme un tribunal intermédiaire auquel nous pouvons aussi demander ce qu'il pensait de l'Église catholique, du clergé catholique, de la civilisation catholique. Je veux parler des hommes éclairés qui n'étaient pas assez chrétiens pour se mettre à chercher dans l'Évangile un remède aux maux de l'Église, mais qui avaient assez de pénétration dans l'esprit et de droiture dans le cœur pour apercevoir distinctement la profondeur du mal.

Ici, je n'aurais qu'à choisir; tous les siècles du moyen âge m'apporteraient, signée de quelque grand nom, leur sentence contre l'Église.

Qui a écrit, dès le milieu du douzieme siècle, ces pages que l'on croirait de Luther? — C'est l'homme des croisades, Bernard, l'abbé de Clairvaux, un saint, selon l'Église, et certes un bien grand saint, si sa vertu égala son indignation.

Qui a lancé, au commencement du treizième, ces rudes admonestations où semble déjà respirer Calvin? — C'est un pape; c'est Innocent III.

Quelle est cette voix redoutable qui semble sortir de l'enfer, un siècle après, pour révéler à la terre épouvantée les secrets de l'abîme? C'est un

poëte, mais un de ces poëtes dont les fictions valent des réalités. Il a vu, dit-il, l'enfer peuplé de ces hommes qui, sous la tiare ou la mitre, ont asservi et souillé l'Église de Dieu. Dans le ciel, il a entendu saint Pierre prononcer anathème contre ses indignes successeurs ; dans l'enfer, au milieu de cette légion de damnés, il a vu, dit-il, même des hommes qui passent pour vivre encore. On les rencontre sur la terre, mais ce n'est pas véritablement eux. Ils sont là-bas, tout au fond; ce qui se promène encore ici, ce n'est que leur cadavre, animé d'un souffle du démon!... Et voilà sous quelle terrible image lui apparaît l'Église elle-même, un cadavre qui se promène, vêtu de pourpre, ordonnant, régnant, persécutant, écrasant, mais un cadavre... Et l'âme, où était-elle?... Ah ! mes Frères, soyons plus indulgents que le poëte; ce n'est pas à nous d'ouvrir l'abîme, même aux ennemis de l'Évangile. Mais il est une chose qu'il nous faut bien répéter avec l'histoire : c'est qu'on ne voyait plus que le cadavre de l'Église. Dante, Dante! tu étais digne peut-être de prononcer autre chose que ces malédictions, d'inaugurer l'œuvre réparatrice, de rendre la Bible à l'Église, et, avec la Bible, la vie! Mais les temps n'étaient pas venus; toutes ces meurtrissures de l'épouse du Christ, tu ne pouvais

que les arroser des impuissantes larmes du génie. Dieu n'avait pas encore dit : *Que la lumière soit!* La lumière ne pouvait pas être encore.

Dieu voulait que la justification des hommes du seizième siècle fût d'avance complète. Il fallait que l'Église achevât de manifester et son entière corruption, et son impuissance absolue à se régénérer par elle-même, et la nécessité de chercher dans d'autres principes la régénération qu'elle attendait. Plusieurs fois on put croire qu'elle avait enfin trouvé la route. Tantôt c'était le chef qui annonçait des projets de réforme, — et à peine commençait-il à mettre la main à l'œuvre, qu'une immense coalition de tous les intérêts, de toutes les habitudes, de toutes les erreurs, le refoulait sur son vieux trône, adoré comme un dieu, mais à condition de n'être que le dieu des abus, tout-puissant pour le mal, et, pour le bien, désespérément impuissant. Tantôt, et le plus souvent, — car ils étaient rares les papes qui parlaient de réformes, — tantôt, dis-je, c'était du sein de l'Église qu'une salutaire impulsion semblait enfin partir. Des réclamations énergiques arrivaient au pied du trône pontifical. Un évêque venait se plaindre des envahissements des moines, plus maîtres que lui, disait-il, dans son diocèse; un moine venait dénon-

cer l'orgueil et le despotisme des évêques; un prince et un homme inconnu se rencontraient dans les mêmes doléances sur les mille moyens imaginés par le clergé pour extorquer l'argent des peuples; et, à chacune de ces réclamations, des milliers de voix s'élevaient du sein de l'Église pour dire: «C'est vrai! c'est vrai! Les évêques ont raison de se plaindre des moines; les moines ont raison de se plaindre des évêques, les peuples du clergé, le clergé de la cour de Rome. Le désordre est en haut, en bas, partout. Il faut, il faut une réforme *et dans le chef et dans les membres.* » C'était l'expression consacrée; ce fut, pendant deux siècles, le cri de la chrétienté. Nous défions, pendant cette période, qu'on nous cite un seul homme ayant écrit ou ayant dit que cet état de choses pût durer; et quand le dominicain Savonarole allait criant, nouveau Jonas : « Encore quarante jours, et Rome sera détruite! »—il n'eut qu'un tort, Savonarole, celui de se donner pour un prophète, car il n'était que l'écho de ce sentiment universel d'un changement prochain, nécessaire, inévitable. Mais, de tout cela, que résultait-il? Quelquefois le pape écoutait. Il promettait de faire quelque chose, et vous avez vu ce qu'il pouvait. Le plus souvent, il n'écoutait même pas. Les passagers de la barque

sainte avaient beau crier, dans leur détresse, au représentant de Jésus-Christ : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons ! » Le représentant de Jésus-Christ ne faisait pas comme son Maître ; il ne voulait pas se réveiller.

Une fois, une fois pourtant, le mouvement parut presque unanime. C'était au commencement du quinzième siècle. De longs déchirements avaient rompu bien des prestiges ; on put croire à la possibilité d'une reconstitution qui rejetterait les abus, au moins les principaux, et permettrait de réformer graduellement les autres. Un nombre prodigieux de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de docteurs, s'achemine de toutes parts vers Constance ; ce sera la plus vaste et la plus puissante assemblée que la chrétienté ait encore vue. Trois papes partageaient l'Église ; on les dépose. Jean Hus a osé douter que le concile voulût ou pût faire du bien ; on le brûle. A l'œuvre donc, évêques ; à l'œuvre, réformateurs, puisque vous vous donnez enfin ce titre. La papauté, vous l'avez humiliée ; l'hérésie, vous l'avez jetée aux flammes. A l'œuvre ! vous pouvez tout... — Oui, le concile pouvait tout... excepté une seule chose : créer la lumière et voir clair. Ils ne firent donc que s'agiter quelque temps dans leurs ténèbres, ces grands aveugles de Constance. Au-

cune réforme véritable, ou, pour mieux dire, aucune réforme quelconque ne sortit de leurs délibérations. Je ne parle pas de la foi, car il me faudrait les montrer introduisant définitivement dans la doctrine catholique plusieurs erreurs jusque-là flottantes, et renforçant d'autant la vieille barrière romaine entre l'Église et l'Évangile; mais, même dans la discipline, même dans cette foule de désordres dont tout le monde semblait d'accord à demander la fin, dont tous les cardinaux avaient juré que celui d'entre eux qu'on ferait pape poursuivrait le redressement, — rien, répétons-le, rien ne fut changé.

Et savez-vous quel fut le résultat définitif? — Un plus complet développement de tous les mauvais principes qui avaient produit cet état de choses. La papauté, enhardie par son triomphe sur cette assemblée redoutable, fut plus audacieuse que jamais et dans ses envahissements et dans ses vices. Elle laissa les princes plus tranquilles, mais elle s'établit de plus en plus ouvertement maîtresse absolue de l'Église, et c'est dans la période écoulée entre le concile de Constance et la Réformation que nous voyons se formuler ces doctrines étranges, monstrueuses, d'après lesquelles le pape est au-dessus de toutes les lois, divines comme hu-

maines, tellement que sa volonté suffirait pour que l'injuste fût le juste et que le mal fût le bien. A l'exemple du chef, tout le clergé reprend triomphalement possession de ce qu'il avait failli perdre au concile. Les abus s'étendent, se multiplient; les scandales arrivent à leurs derniers excès; la chrétienté n'est plus que le chaos! Il faut, il faut que les ténèbres soient de plus en plus épaisses, afin que la lumière, qui va venir, soit plus manifestement l'œuvre de Dieu.

II

Nous avons donc maintenant, mes Frères, à vous montrer comment l'excès du mal allait amener le remède, ou, pour parler plus exactement, allait en favoriser l'action.

Je tiens à m'exprimer ainsi, car il serait peu exact de représenter la Réformation comme naissant directement du dégoût inspiré par les scandales de l'Église. Se révolter contre un pouvoir avili par le vice, c'est une affaire de conscience humaine, tout humaine; un païen honnête homme eût partagé l'indignation que nous avons vue éclater contre Rome et ses prêtres. Si l'indignation eût suffi, il y avait longtemps que la réforme eût été faite.

Posons donc un fait, et le voici : c'est qu'il se faisait dans les âmes — je veux dire dans quelques âmes d'élite — un travail à peu près indépendant de l'état de l'Église et de ses désordres visibles. Je dis *à peu près* indépendant, car je désire, avant tout, être exact. La vue des désordres avait nécessairement quelque influence sur les dispositions avec lesquelles on se repliait sur soi-même pour sonder ses croyances sous le regard de Dieu. Mais, une fois sous ce regard, il y avait eu dans tous les siècles des hommes à qui Dieu donnait d'envisager la question de plus haut. Alors ils ne se demandaient plus, ces hommes, si l'Église visible était digne ou non de sa mission, si le vase de terre était digne ou non du trésor qu'on disait y être renfermé, mais si le trésor lui-même était bien un trésor, s'il répondait tellement aux besoins, aux vœux, à la soif des âmes, qu'on pût le reconnaître pour le vrai trésor donné d'en haut. Ah ! sans doute, si c'eût été une question à trancher en comptant les voix, elle eût été vite tranchée. Le catholicisme avait eu le temps de façonner les âmes. Les besoins qu'il ne pouvait satisfaire, il les avait ou laissés périr ou détruits ; ceux qu'il avait créés étaient en harmonie avec lui-même, avec son culte, avec sa morale, avec ses dogmes. L'im-

mense majorité, avec tous ses cris de réforme, ne demandait, en somme, qu'un peu plus de pudeur dans les abus, et, quant au fond, quant aux doctrines, l'idée ne lui venait même pas que personne au monde pût songer à y demander des changements. Mais qu'est-ce que l'autorité du grand nombre pour qui se met tout de bon en face de ce grand problème du salut? Quand le genre humain tout entier me dirait : « Le salut est là..... » — si je sens qu'il n'y est pas pour mon âme, je me défie, je m'inquiète, je cherche; quelque chose me dit que j'ai le droit de demander à mon Dieu d'être pleinement mon Dieu, à mon Sauveur d'être pleinement mon Sauveur.

Elles sont nombreuses, mes Frères, dans l'histoire du moyen âge, les traces de ce travail intime; il ne faut que savoir les reconnaître sous les formes diverses qu'elles revêtaient suivant les temps.

J'ai dit que des attaques contre les scandales de l'Église avaient pu n'avoir pour principe qu'une toute vulgaire indignation. Mais quand je vois — et ce fut souvent le cas — quand je vois cette indignation se traduire en une douleur profonde, en pages désolées où il ne manque qu'un mot — *Bible* — pour que la Réformation y soit et que la lumière les inonde, il m'est impossible de ne pas

sentir là-dessous un cœur qui a fait la moitié ou les trois quarts du chemin. Je voudrais lui crier : « Courage ! » Je voudrais le pousser vers cette lumière qu'il cherchait. J'oublie que la mort a depuis longtemps ouvert ses yeux, et qu'il en sait depuis longtemps plus que moi sur les merveilles de la grâce. Mais enfin, ici-bas, pourquoi ces hommes s'étaient-ils donc arrêtés? Dieu le sait ! L'un se sera effrayé de son audace, car, ce n'était pas peu de chose que de secouer un joug si vieux, et beaucoup n'auraient pas faibli dans les persécutions, dans les supplices, qui tremblaient en eux-mêmes à la seule pensée de se mettre en dehors de l'unité. L'autre — et c'était sans doute le grand nombre — n'aura pas su aller plus loin. Les élans de son âme ne pouvaient lui révéler clairement ce que son esprit ignorait. La Bible ! La Bible ! Mais il ne l'avait jamais lue, jamais vue ; il en était réduit à la pressentir dans son cœur.

Eh bien ! il y en eut beaucoup de ces hommes-là, mes Frères, qui pressentaient la Bible, la régénération de l'Église par la Bible. Tous, il est vrai, n'en ignoraient pas l'existence. On savait bien, en gros, qu'il y avait un certain livre dans lequel l'Église avait pris des fragments pour ses liturgies, et qu'elle reconnaissait comme venant de

Dieu. Mais la lire en fragments ou la posséder entière, ce sont deux choses radicalement différentes; Rome nous le prouve encore assez par son obstination à ne la donner qu'en fragments. Mêlée, fondue dans un vaste ensemble de doctrines, un catholique pourra ne pas y voir ce qui est contraire au catholicisme : entière, il sera conduit à se dire : « Voilà la Parole de Dieu. Ce qui n'y est pas est incertain; ce qui la contredit est faux. » Ne nous dites donc pas que le moyen âge avait la Bible; il l'avait comme l'ont ces populations catholiques si profondément étonnées quand on la leur présente, et qu'on leur dit ce qu'elle est. Puis, l'idée même d'y chercher un remède aux maux de l'Eglise, on ne l'avait pas; c'était le malade qui soupire après un médecin, qui en a un à sa porte, et qui l'ignore. Ils abondèrent, ces malades, parmi les scolastiques, ces anatomistes de la foi. A force de disséquer les idées religieuses, s'ils arrivèrent trop souvent à l'absurde, souvent aussi, dans leurs hardiesses, ils côtoyaient de bien près la vérité. Ils abondèrent encore, ces malades, chez les mystiques, faibles d'esprit, intelligents par le cœur. Rome en a plus d'un sur ses autels qui ne lui eût paru qu'un hérétique, qu'un traître, si elle

se fût doutée combien il était près de lancer le grand appel et de prononcer le grand mot.

A côté de ces manifestations dont le sens véritable pouvait ne pas apparaître, même à ceux qui en étaient les organes, il y en eut, vous le savez, dont le retentissement fut grand, et que l'Église eut hâte d'étouffer dans le sang ou dans les flammes. Je vous ai dit le bûcher de Jean Hus, allumé par ce concile qui prétendait régénérer l'Église; je vous ai rappelé l'extermination des Albigeois, ordonnée par ce même pape Innocent III qui se donnait pour un réformateur; tant l'Église, tant les conducteurs de l'Église, même quand ils voulaient momentanément le bien, étaient loin de vouloir ce qui pouvait seul le produire, — un retour au christianisme de la Bible! Et vous, antiques Vaudois, que vos rudes montagnes sauvèrent seules, après Dieu, de la même extermination, vous pouviez défier vos adversaires d'assigner un commencement à ce qu'ils appelaient votre hérésie, car ces Vaudois de France que la persécution refoula dans vos vallées vous trouvèrent déjà libres du joug, si même vous l'aviez jamais porté. Oui, l'histoire à la main, nous finissons toujours par les trouver à toutes les époques, sous une dénomination ou sous une autre, près

ou loin du centre de l'Église, séparés d'elle ou paraissant vivre encore dans son sein, les « sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal, » comme dit l'Écriture. On peut oublier cela, aujourd'hui, ou feindre de l'oublier; mais, aux approches de la Réformation, tous le savaient, et ce souvenir conservé préparait dans l'ombre maint triomphe à nos Réformateurs. On allait, à leur voix, se rappeler ceux qui étaient morts pour la même cause. Ne nous demandez plus où nous étions! La Réformation avait eu ses martyrs avant de naître, et le sang est une semence qui germe infailliblement tôt ou tard.

Voilà donc ce qui fermentait dans les esprits vers la fin du quinzième siècle. C'était encore le chaos, mais l'esprit de Dieu commençait à se promener sur les abîmes. La Genèse nouvelle en était à son second verset; Dieu, de sa main puissante, allait écrire le troisième.

D'autres éléments, dans l'intervalle, viennent encore augmenter la fermentation. L'imprimerie est découverte. Mahomet sert le Christ en chassant de Constantinople ceux qui pourront nous enseigner la langue originale du saint Livre. Un nouveau monde s'est offert aux explorations des voyageurs, et quoique ses rivages ne doivent s'ouvrir

d'abord qu'au plus grossier catholicisme, une aussi vaste découverte semble élargir d'autant les esprits rétrécis par l'ignorance.

Mais peut-être que le mouvement sera tout intellectuel, qu'on se réveillera plus savant et pas plus chrétien. — Rassurez-vous. C'est le mouvement religieux qui va emporter le reste. Elles se multiplient dans tous les pays de l'Europe, en Italie comme ailleurs, ces âmes qui s'avouent tout bas et en tremblant que le catholicisme n'est plus ce qui leur convient. Elles n'ont pas lu ou pas compris que Dieu veut être adoré « en esprit et en vérité, » et cependant elles prennent en dégoût les vaines pratiques de Rome. Elles n'ont pas lu ou pas compris qu' « il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, » et elles sentent qu'un seul leur suffirait, que les saints sont de trop, que le prêtre est un usurpateur quand il se dit le canal nécessaire de la grâce. Tout cela, et bien d'autres choses, ces chrétiens d'instinct seraient bien en peine de le formuler nettement ; ils s'accorderaient peu sur les détails, sur les termes, et cependant, au fond, ils sont d'accord. Il y a là des savants et il y a des ignorants ; il y a des princes et il y a des hommes perdus dans la poussière, humbles perles que Dieu connaît. Au fond de

l'Allemagne, dans une forêt inconnue, voyez ce pauvre bûcheron, déjà meurtri par le rude labeur des mines, qui s'assied sur l'arbre abattu, s'essuie le front, et prend un livre. Qu'est-ce que ce livre? Je ne sais, car il les interroge tous, et, le seul qui pourrait lui répondre, il ne l'a pas. Il est donc, lui aussi, de ceux qui cherchent, de ceux qui attendent, de ceux qui demandent à Dieu, dans la tristesse de leur cœur, des choses qu'ils ne sauraient exprimer, et que personne, si ce n'est Dieu lui-même, ne leur a appris à demander. Où es-tu, Luther? Voici un disciple pour toi, ou plutôt pour Christ.... Mais Luther n'était pas encore le docteur de l'Allemagne. Luther, c'était ce petit enfant qui jouait près du bûcheron, car le bûcheron, le pauvre mineur, — c'était son père.

Oui, quand le petit enfant se trouva homme et que Luther fut Luther, sa grande voix ne fut que l'expression plus positive de ce qu'avaient senti, de ce qu'avaient demandé avant lui, dans leur détresse, toutes ces âmes soupirant après la lumière. Mais lui-même, avant d'arriver à savoir et à exprimer ce qu'il voulait, il fallait qu'il passât par les mêmes déchirements, et que sa jeunesse résumât tout ce travail de plusieurs siècles. Ceux qui représentent Luther comme un moine orgueilleux,

secouant un beau jour les chaînes du monastère et puis dogmatisant pour justifier sa révolte, ceux-là, mes Frères, ce n'est pas Luther seul qu'ils calomnient, mais tous ceux qui avaient souffert et cherché comme lui, tout ce que l'Église avait eu, depuis longtemps, de plus vivant et de plus pieux parmi ses membres. Avant de le montrer sortant du cloître, qu'on le montre, à vingt-deux ans, y entrant, et renonçant pour y entrer aux succès que lui assuraient déjà un talent remarquable, un vaste savoir, une facilité prodigieuse. Et que va-t-il y chercher, dans cet asile? Ah! ce n'est pas le grossier repos, la paix égoïste des moines. Voyez-le, pendant des années, cherchant, cherchant encore, se traînant à genoux dans sa cellule, priant, pleurant, le corps exténué de macérations et de veilles, l'âme toujours plus tourmentée par le sentiment rongeur qu'il ne possédait pas encore Dieu, qu'il ne le trouverait pas dans cette voie, que Jésus, enfin, n'était pas mort pour que son racheté se sentît encore sous le poids de la condamnation!

Car c'était là ce qui l'accablait, Luther. « Je me sens pécheur et condamné; donc je ne connais pas véritablement mon Sauveur. » Voilà ce qu'il se disait. La solution de cet effrayant problème, après

l'avoir inutilement demandée aux austérités du cloître, il essaya d'aller la chercher à Rome, et il revint épouvanté de ce qu'il avait vu à Rome. C'était du temps que Machiavel écrivait : « Plus les peuples se rapprochent du centre de la chrétienté, moins on trouve en eux d'esprit chrétien. L'Italie a perdu tout principe de piété et tout sentiment religieux. C'est à l'Église et aux prêtres que nous devons, nous, Italiens, d'être devenus des impies. » — Il disait vrai. Ce ne furent pas seulement de détestables mœurs que le moine de Wittenberg trouva chez les prêtres d'Italie, mais le mépris des choses saintes, une incrédulité scandaleuse, le culte ouvertement traité comme une misérable comédie, le sacerdoce devenu le plus vil des métiers. Il essaya cinq ans encore de se persuader que le catholicisme valait mieux que ses ministres ; il n'arriva qu'à se convaincre, par le souvenir toujours présent de ces honteux spectacles, que le catholicisme devait avoir en soi la cause de tout le mal. Mais la grande question restait entière. « Entouré d'affreuses ténèbres, écrit-il dans le récit de ses luttes, je ne trouvais la paix nulle part. » Sa dernière illusion était perdue. Le salut n'était pas à Rome ; il y était même moins qu'ailleurs. Où donc était le salut ?

L'Allemagne lui préparait le spectacle étrange grâce auquel il allait enfin mettre le doigt sur la véritable plaie et de l'Église et de son propre cœur.

Non contente d'avoir enseigné sous toutes les formes que le salut s'achète par les pratiques, par les œuvres, Rome a encore abaissé le prix du ciel : elle dispensera, pour de l'argent, des œuvres mêmes et des pratiques. Voici venir d'au delà des montagnes des gens qui vendront le salut par les chemins, par les villes, par les villages. Leur tarif embrasse tous les péchés, tous les crimes. Vous pouvez payer et pour vous-même et pour d'autres, pour les vivants et pour les morts, pour les péchés commis et pour les péchés à commettre. Un charlatanisme effronté, qui ne révolterait presque pas moins dans tout autre commerce, préside à ces incroyables ventes. Payez, et, fussiez-vous le plus scélérat des hommes, il ne s'agit que de payer assez : Dieu est tenu de vous recevoir. Payez, et, au seul bruit de l'argent tombant dans la caisse, une âme sort du purgatoire pour s'élancer, triomphante, vers le ciel ! — Le sacrilége le dispute à l'absurde, l'absurde au sacrilége....

Mais Luther a enfin compris ! — Ne lui dites plus que ce n'est là qu'un scandale accidentel, fruit de l'avidité d'un pape et de l'effronterie de

quelques agents inférieurs. Il sent, lui, que c'est là le vrai nœud de la question, et que l'Église, en instituant ce commerce, a dit bien réellement son dernier mot. Il voit la vente du salut sortir directement des entrailles mêmes du système. La dégradation de l'Église, les vices du clergé, le grossier matérialisme du culte, les angoisses qui ont déchiré son âme aussi longtemps qu'il n'a connu que ce que le catholicisme lui offrait, tout cela est maintenant expliqué. *On cherchait le salut hors de Christ et dans les œuvres ; le salut est en Christ et dans la foi.*

Et pourquoi Luther a-t-il compris ? Pourquoi a-t-il été plus heureux que tant et tant d'autres, tout aussi scandalisés que lui de la vente des indulgences ? — Ecoutez. Je vous rappelais tout à l'heure les grandes découvertes qui avaient signalé ces temps. Je n'en ai omis qu'une, la plus grande, et c'était Luther qui l'avait faite. Il avait découvert la Bible.

Oui, *découvert* la Bible, car ce fut une découverte, et dans toute la force de ce mot. Quand nous aurions de la peine à démontrer que la Bible était oubliée, perdue, toutes les assertions contraires tomberaient devant un seul fait : l'étonnement de Luther en la trouvant, de Luther, ne l'ou-

blions pas, déjà théologien, déjà savant, déjà regardé comme une des lumières de l'Église. Il en parla, de cet étonnement, jusqu'à la fin de sa vie; Colomb, posant son pied sur la terre d'Amérique, ne s'était pas senti dans un univers plus nouveau que Luther ouvrant cette Bible vers laquelle son cœur avait navigué dans les ténèbres, à travers tant d'orages qui valaient bien ceux de l'Océan. Il ne la comprend pas du premier coup ; mais une voix lui crie : « Prends et lis ! » Il prendra, il lira, et l'Église de Jésus-Christ sera renouvelée. Vous le verrez bientôt s'étonner lui-même de sa force, se demander si c'est bien lui dont la voix remue le monde ; mais l'immensité même du succès l'empêchera de s'enorgueillir, car elle lui prouvera et que c'est Dieu qui agit, et que l'œuvre était déjà faite dans une multitude d'âmes. Vous êtes fiers de vos grands hommes, ô peuples ! Vous le pouvez ; soyez-le. A celui qui vous a donné un nouveau monde, — des statues, des couronnes ! Nous, à celui qui nous a rendu la Bible, — point de ces hommages, mes Frères, car il ne les eût pas permis, et il voulait qu'on ne s'appelât pas luthériens, mais chrétiens ; mais à ce Dieu qui nous l'a rendue par lui, à ce Jésus qui s'est de nouveau manifesté par elle comme le seul et vrai Sauveur, à cet Es-

prit qui souffla sur l'Église pour lui redonner la vie, la vérité, le salut, — gloire, gloire et amour et reconnaissance à jamais ! « Dieu dit : *Que la lumière soit,* — et la lumière fut. »

III

Voilà, mes Frères, l'histoire de la Réformation. Si je l'ai groupée tout entière autour du grand nom de Luther, c'est qu'en effet, comme je l'ai dit, elle se résume dans la sienne.

J'aurais pu, à côté du Réformateur de l'Allemagne, vous peindre celui de la Suisse. J'y renonce à regret, car nul, en ces temps, n'égala Zwingle dans le rare mélange de la douceur et de la force.

Je pourrais aussi, reprenant la suite des mêmes faits, les grouper maintenant autour de cet autre grand nom qui en est plus spécialement le symbole pour nous. Nous verrions Calvin refaisant par l'intelligence le chemin que Luther avait fait par le cœur. Nous trouverions, sous des apparences différentes, les mêmes principes, la même œuvre.

Je pourrais, enfin, vous montrer cette même œuvre en Angleterre, plantée, enracinée, vigou-

reuse avant la Réformation, prête alors à porter les plus magnifiques fruits, tellement qu'il n'est pas d'erreur plus grande ou de calomnie plus patente que celle qui fait d'un Henri VIII le réformateur de l'Angleterre.

Mais il est temps de conclure.

Voilà donc, ai-je dit, l'histoire de la Réformation. Tout ce qui n'est pas cela, ce n'en est pas l'histoire, mais la fable.

On vous dira qu'elle n'a su que démolir, que nier ; qu'elle n'a été, car c'est le mot aujourd'hui, qu'une *négation*.

Je remarque d'abord que c'est un reproche tout moderne, et que, fût-il juste aujourd'hui, il serait encore faux en histoire. Ni Luther, ni Calvin, ni aucun de leurs disciples, ni personne, enfin, au seizième siècle, ne nia les dogmes romains sans poser aussitôt, ou, pour mieux dire, sans commencer par poser les dogmes chrétiens, tels qu'il les voyait dans la Bible ; et s'il y eut, à cet égard, un reproche à leur faire, vous savez que ce fut plutôt d'affirmer quelquefois avec un peu trop d'assurance et pas assez de charité. Mais si la charité leur fit quelquefois défaut, le courage ne leur manqua jamais, et le sang de nos innombrables martyrs dit assez haut qu'ils n'avaient pas

embrassé la Réformation pour ne plus croire, mais pour croire.

On vous dira aussi : Voilà bien ce qu'elle a été; mais aujourd'hui, qu'est-elle ?

Elle est, mes Frères, ce qu'elle a été, car les principes ne changent pas, et elle a été deux choses : Premièrement, — je dis *premièrement,* — un retour sérieux au christianisme de la Bible ; secondement, une protestation contre le catholicisme. S'il y a des gens qui la réduisent à cette seconde partie de son œuvre, se contentant de n'être pas catholiques et ne s'inquiétant pas d'être chrétiens, ils n'ont, ceux-là, aucun droit à se dire les enfants de la Réformation ; et comme elle n'a jamais cessé de protester contre eux, de leur déclarer hautement qu'elle ne les considérait ni comme des Réformés, ni comme des chrétiens, elle n'est pas plus responsable de l'insuffisance de leur foi que de tout autre mal lié au relâchement du siècle, et vainement combattu par l'Évangile. Que l'Église romaine commence par faire le compte des hommes qui ne sont catholiques que de nom, et qu'elle vienne après, si elle l'ose, en comparer l'immense nombre avec celui des mauvais protestants qu'on nous reproche.

Ah ! plût à Dieu que pour achever d'ôter à cette

accusation l'apparence même de la justice, nous pussions ne jamais parler, pas plus ailleurs que nous le faisons ordinairement en chaire, des erreurs et des corruptions de l'Église de Rome! Plût à Dieu qu'elle pût devenir assez chrétienne pour que nul ne s'imaginât qu'il suffit de ne pas l'aimer, et qu'on est chrétien dès qu'on l'attaque! Mais, quand elle le voudrait, le pourrait-elle? Elle avait usurpé, dans son orgueil, les droits de Dieu; elle est punie par où elle a péché. En se proclamant infaillible, elle s'est fermé le retour au christianisme évangélique; tout ce qu'elle a entassé, durant des siècles, de superstitions et d'erreurs, tout ce qu'ont décrété et ses papes et ses conciles, tout ce fardeau qui l'écrase aujourd'hui, il faut, à moins de se renier elle-même, qu'elle le traîne jusqu'au bout. En vain elle tâcherait d'en dissimuler quelque partie; en vain nous le lui permettrions. J'ai voulu me renfermer dans l'histoire; j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas quitter le seizième siècle, et m'en tenir au catholicisme d'alors..... Hélas! vous avez vu de reste que je n'y réussissais guère, et qu'en attaquant le passé j'attaquais sans cesse le présent. Oui, défenseurs de Rome, nous avons beau vouloir n'être plus que des chrétiens; nous sommes encore, malgré nous, des *protestants*,

dans le triste et vieux sens du mot, car vous avez gardé ce qui fit protester nos pères. Quelques scandales ont cessé, mais le fond est resté le même; nous en avons, de nos jours, assez de preuves, quand reparaissent tant de choses qu'on avait pu croire à jamais passées. Aussi longtemps que nous vous verrons mêler vos traditions humaines à la Parole de Dieu, pardonner les péchés, vendre le salut, car peu importe que ce ne soit plus par les rues, multiplier les pratiques grossières, rendre aux saints un culte que vos vaines distinctions de mots n'empêchent pas d'être une adoration, et, par-dessus tout, cacher la Bible, — il nous faudra bien répéter que vous en avez peur, et montrer qu'elle vous condamne. Mais, avant tout, nous nous serrerons, comme nos pères, autour de l'autel où ils l'ont placée. Nous nous inclinerons, comme nos pères, sous sa divine et unique autorité. Nous nierons, comme eux, ce qu'elle nie, et, comme eux, nous affirmerons ce qu'elle affirme. Elle sera notre drapeau dans les grandes luttes de l'Église; elle sera notre consolation, notre espérance, notre force, dans les luttes intimes de la souffrance et du péché. Elle nous fera protestants, car il faut bien que la lumière soit en guerre avec les ténèbres; elle nous fera chrétiens, car nous

savons que c'est pour cela qu'elle a été écrite et pour cela qu'elle nous fut rendue.

Seigneur ! Seigneur ! s'il est un peuple qui doive savoir ces choses, c'est nous ; s'il est un peuple qui serait aveugle et ingrat de les oublier, c'est nous. Ta Parole, pour nous, a été doublement lumière. Elle nous sauva sur la terre en même temps qu'elle nous sauvait pour le ciel ; le citoyen et le chrétien se rencontrèrent écrivant sur les tours de Genève : *Après les ténèbres, la lumière*[1]. On voudrait aujourd'hui l'effacer, cette devise ; on oublie que c'est toi-même qui l'écrivis par la main de nos pères, et que, si nos pères sont morts, toi, Seigneur, tu vis et tu règnes. Règne donc, Dieu vivant, Dieu de la lumière et de la grâce, Dieu de la vérité, Dieu du salut ! Règne dans notre patrie, règne dans notre Église, règne dans nos cœurs à tous. Eclaire, soutiens, bénis, console, fortifie et sauve ! Amen.

[1] *Post tenebras lux.* Devise de Genève depuis la Réformation.

II

LA PAPAUTÉ

Mon règne n'est pas de ce monde.
(Jean XVIII, 36.)

Nous venons, mes Frères, continuer l'œuvre inaugurée l'an dernier.

Vous avez désiré qu'elle se continuât, et votre vœu a été celui de vos pasteurs ; ils ont compris, comme vous, que les bénédictions qui avaient marqué le début étaient un ordre de poursuivre, et que Dieu, qui les avait soutenus, leur promettait de les soutenir encore. L'Europe évangélique a salué de ses acclamations le vieux drapeau qui reparaissait sur la brèche. Rome aussi l'a vu, et ses colères nous ont assez révélé, depuis un an, ce qu'elle avait espéré, ce que notre Genève est à ses yeux, ce que nous sommes, ce que nous serons encore, avec l'aide de Dieu, si nous le voulons.

Eh bien! avec l'aide de Dieu, nous le voudrons. D'ailleurs, ne pas le vouloir est impossible, car la lutte n'a fait, de jour en jour, que s'élargir. On

pouvait nous dire autrefois avec quelque apparence de raison : « Est-ce que le sort de l'Évangile est donc lié au vôtre? » Mais aujourd'hui, la question posée à Genève l'est également partout. Partout la guerre est déclarée à l'Évangile, à la Bible; partout, pour le christianisme évangélique, il s'agit d'être ou de n'être plus; partout, aux anciennes attaques contre la Réformation, se mêlent les plus hardies menaces contre la liberté religieuse et les droits de la conscience; partout on recommence à se vanter d'anéantir, non pas seulement nos croyances, mais nos principes, et de ramener sur les peuples le joug que nos pères ont brisé. C'est l'universelle et suprême lutte des ténèbres contre la lumière, du despotisme contre la liberté, des commandements d'homme contre les commandements de Dieu; c'est un de ces moments où Dieu semble abandonner sa cause, patient parce qu'il est éternel, mais d'autant plus riche en miséricordes envers qui n'aura pas désespéré[1]. Nous ne sommes

[1] Nous rappelons que ces lignes sont de 1854. Les événements survenus depuis nous autoriseraient à les modifier; mais il nous paraît encore impossible de dire au juste en quoi les amis de l'Évangile ont à se féliciter de ce qui se passe. On peut, d'ailleurs, vouloir la fin, et ne pas approuver, pour cela, tous les moyens. — Attendons et prions. Le moment approche peut-être où Dieu nous révélera plus clairement ses voies.

donc ici, troupeaux et pasteurs, que des soldats de cette grande armée qui combat aujourd'hui pour l'Évangile sur tous les points de l'univers, et nos frères de tout pays ont le droit, comme Dieu et comme la vieille Genève, d'exiger que nous combattions.

Ce sont donc des armes, mes Frères, armes, est-il besoin de le dire? toutes spirituelles, armes loyales et chrétiennes, que nous venons de nouveau vous apporter. Nous aurons de la charité pour les personnes, et nous serons sans pitié pour les choses.

L'an passé, nous vous exposions les principes. Nous exposerons, cette fois, quelques-unes des conséquences, mais en les groupant autour d'un fait, l'Église, l'œuvre du Christ dans l'Église. Nous aurons à étudier ce fait sous ses différentes faces, et, sur bien des points, nous serons nécessairement en désaccord avec cette autre Église qui prétend s'appeler *L'Église,* pour régner souverainement, au nom du Christ, sur les peuples. « *Mon règne n'est pas de ce monde,* » avait pourtant dit le Christ; et Rome a dit : « Mon règne est de ce monde. » Elle l'a dit par son organisation, destinée à tout enlacer; elle l'a dit par ses dogmes, tous arrangés selon les besoins de sa puissance; elle l'a dit surtout

par ce chef qu'elle s'est donné, par cet homme érigé en dieu, maître de la terre au nom du ciel, et des vivants au nom des morts.

C'est donc par lui que nous commencerons; c'est lui que nous voulons aujourd'hui placer en face de cette parole du Sauveur, condamnation de l'Église de Rome.

La papauté a reconquis une immense importance; le catholicisme s'est de nouveau concentré et comme incarné en elle. Il y aurait, par conséquent, à examiner avant tout comment ce réveil s'est opéré; nous démêlerions sans trop de peine ce qu'il est, ce qu'il vaut, ce qu'il cache, ce que prouve, enfin, en réalité, ce grand mouvement vers Rome. Peut-être en dirons-nous quelques mots en terminant; mais ce que nous nous sommes proposé, c'est l'étude de la papauté elle-même, dans ses origines et son rôle. Nous lui demanderons ses titres; la Bible et l'histoire nous aideront successivement à les juger. Nous la verrons à l'œuvre, et nous reconnaîtrons l'arbre à ses fruits.

I

L'Église, selon nous, c'est la société universelle des chrétiens, c'est-à-dire de ceux qui re-

connaissent Jésus-Christ pour leur Sauveur et leur chef.

Quel sera le degré précis de fidélité, de foi, auquel un homme commencera, devant Dieu, à être membre de cette société? — Nous ne le disons pas, et nous nions qu'on puisse le dire. Le même degré, devant Dieu, pourra être haut ou bas, suffisant ou insuffisant, selon les circonstances où vous aurez vécu, selon la connaissance plus ou moins complète ou incomplète que vous aurez eue du Sauveur. Ainsi, ce pauvre enfant de Rome à qui on aura beaucoup parlé de la Vierge, des saints, et presque pas de Jésus-Christ, nous ne le bannirons pas de l'Église de ce Sauveur qu'il n'a vu qu'à travers un voile, et qu'il n'a peu aimé que parce qu'il l'a peu connu.

L'Église, selon nos adversaires, c'est une société visible à laquelle il faut nécessairement appartenir pour être membre de l'Église invisible. Hors de son sein, point de salut. Elle a bien quelquefois adouci cette maxime, ou permis, du moins, de l'adoucir, quand il y aurait eu trop de danger à l'afficher; mais la doctrine officielle n'en est pas moins restée celle-là, et, partout où on l'ose, nous la retrouvons impitoyablement enseignée, impitoyablement mise en pratique.

Voilà les deux systèmes. Lequel fut celui des apôtres?

Nous n'exigerons pas qu'on nous montre dans leurs écrits une organisation déjà complète de l'unité visible; mais nous demanderons qu'on nous y en montre au moins des traces, — et on ne le pourra pas.

Nous y voyons, en effet, dans toute sa largeur, notre idée de tout à l'heure, l'unité spirituelle, l'unité existant par le seul fait de croire en Jésus-Christ et de l'avoir pour chef commun, *l'Église* existant par le seul fait qu'il y a *des Églises*, des chrétiens. Nous y voyons un saint Paul, un saint Jean, un saint Pierre écrivant à ces Églises, leur donnant des directions de tout genre, et ne leur parlant point d'un lien visible quelconque établi ou à établir entre elles. Elles existent; c'est assez. Elles ont pour fondement Jésus-Christ; c'est assez. Elles pourront, sans doute, dans la suite des temps, s'unir; elles pourront, si elles le jugent bon, avoir des chefs communs, comme feraient des sociétés quelconques fondées sur un même principe et poursuivant un même but; mais ce ne sera qu'une affaire humaine, et, devant le silence des Épîtres, il restera incontestable que les apôtres n'ont pas établi cette unité, qu'ils n'ont pas cher-

ché à l'établir, qu'ils n'ont parlé, quand ils disaient l'*Église,* que de l'Église invisible, qu'ils n'ont donné qu'à l'Église invisible ce beau nom d'*épouse* du Christ, sa gloire sur la terre et sa couronne dans le ciel.

Renonçant donc à s'appuyer ici sur les instructions des apôtres et sur ce que nous savons par eux des commencements de l'Église, l'Église romaine a dû chercher ailleurs le fondement de cette unité extérieure qu'elle était en train de constituer, et qu'il ne lui convenait plus de laisser considérer comme une affaire d'organisation humaine. Des prétentions comme les siennes ne pouvaient raisonnablement avoir pour base qu'un droit divin, un ordre exprès de Dieu. Elle le chercha donc, cet ordre, parmi les faits antérieurs aux écrits des apôtres, et elle prétendit l'avoir trouvé dans ces paroles du Sauveur à un de ses disciples : « Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église... et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. »

Des centaines, des milliers de volumes ont été écrits sur ces mots. Nous n'avons que quelques moments; contentons-nous de quelques réflexions.

Un fait, d'abord, saute aux yeux.

Si ces mots signifient ce qu'on leur a fait signi-

fier, les voilà, dans le Nouveau Testament, isolés, perdus. Ni Jésus-Christ qui les a prononcés, ni les apôtres qui les ont entendus, ni les fidèles, plus tard, dans leurs relations avec saint Pierre, personne ne les rappelle, personne n'y fait allusion. Vous retrouvez, et plusieurs fois, l'Église représentée sous la figure d'un édifice; vous retrouvez, et en particulier dans une épître de saint Pierre, cette belle image de la *pierre*, base divine, éternel et inébranlable fondement; mais la *pierre*, vous dit saint Pierre, la *pierre*, vous dit saint Paul, c'est Jésus-Christ. Ils n'ajouteront pas un mot; ils ne paraîtront pas se douter le moins du monde que ni saint Pierre, ni personne, ait hérité de ce titre et des prérogatives qu'il suppose. Bien plus: des quatre évangélistes, un seul, saint Matthieu, nous a conservé ce trait. Voilà saint Marc, disciple et compagnon d'œuvre de saint Pierre, qui nous donne la même conversation entre Jésus-Christ et l'apôtre, et qui n'omet, chemin faisant, qu'un détail, précisément la fameuse déclaration. Voilà saint Luc enregistrant également tout le reste, excepté ces mêmes paroles. Voilà saint Jean qui ne les reproduit pas davantage, et saint Jean, cependant, a écrit après tous les autres; il a pu voir saint Pierre et les successeurs de saint Pierre dans

le plein exercice de leurs droits. Ainsi, ces mots qu'on ne serait pas surpris de retrouver en vingt endroits du Nouveau Testament, pour peu qu'ils eussent dit ce que Rome leur a fait dire, — qu'on veuille bien nous expliquer d'abord pourquoi ils n'y sont qu'une fois. Où trouver un écrivain catholique qui les oubliât comme saint Marc, comme saint Luc, comme saint Jean, ou qui, comme les auteurs des Épîtres, pût ne les rappeler jamais, n'y jamais faire allusion? Rome a eu beau les écrire en lettres colossales autour du dôme de son plus vaste temple; elle ne leur donnera pas, aux yeux de quiconque ose penser, une importance que le Christ, que les apôtres, que saint Pierre lui-même ne leur a évidemment pas donnée.

Dira-t-on que les mots peuvent avoir été omis sans que la chose fût, pour cela, moins reconnue? — Mais les faits sont absents comme les mots. S'il y en a çà et là quelques-uns qu'on a pu essayer d'interpréter comme indiquant une primauté chez saint Pierre, il y en a d'autres, et plus graves, et en bien plus grand nombre, qui renversent tout ce qu'on aura voulu voir dans les premiers. Dans le livre des Actes, par exemple, si saint Pierre, au commencement, avec ce caractère impétueux déjà peint dans les Évangiles, paraît

trois ou quatre fois au premier rang, — poursuivez, et vous ne le voyez plus qu'égal à ceux dont il a un moment paru le chef. Même dans ces tout premiers temps, voici encore des faits positivement contraires à cette prétendue primauté. S'agit-il d'élire un douzième apôtre en remplacement de Judas, — c'est Pierre, il est vrai, qui proposera qu'on s'en occupe; mais voilà tout: le reste, ce sont « les Apôtres » qui le font. S'agit-il de l'institution des diacres, chose importante, assurément, premier commencement d'organisation dans l'Église, — nous dirons bien, si on veut, que saint Pierre y prit sûrement part; mais ce qui est plus sûr encore, c'est que le récit très-détaillé qui en est donné dans les Actes ne nous dit rien de lui, ne contient pas même son nom. Un peu plus tard, lorsqu'on l'accuse pour avoir accordé le baptême à des païens, pas un mot, dans la bouche de ses accusateurs, qui permette de supposer qu'on lui crût une autorité supérieure; pas un mot non plus, dans sa justification, qui indique ou rappelle ce pouvoir. Une autre fois, c'est un de ses collègues, saint Paul, qui croit avoir à le reprendre, — et pas un mot, dans le récit de saint Paul, n'indique un homme parlant de son supérieur, ou s'excusant, au moins, d'avoir osé le blâmer. Prenez tous les

discours de saint Pierre, prenez ses lettres, et trouvez-y un seul appel à ces magnifiques droits qu'il aurait pu, je dis plus, qu'il aurait dû, sous peine d'infidélité envers son Maître, invoquer hautement, formellement. Écoutez le Maître lui-même faisant ses adieux à ses disciples. Il les a vus s'effrayer à la pensée de se trouver, après lui, sans chef, sans guide. C'était le moment, ou jamais, de leur dire : « Vous en aurez un. Je l'ai choisi ; il est là. Mon esprit habitera en lui, et vous vous serrerez autour de lui ! » Mais non. Là, comme ailleurs, pas un mot ; et, après sa résurrection, au moment de les quitter, au moment de leur dire : « Allez... Baptisez... Fondez l'Église... » — pas un mot non plus, pas un seul, même lorsqu'il s'adresse en particulier à Pierre pour effacer l'opprobre de son reniement. « M'aimes-tu ?... lui dit-il. — Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. — Pais mes brebis. » Et de même que Pierre l'a renié trois fois, trois fois il lui demande : « M'aimes-tu ? » trois fois il lui dit : « Pais mes brebis. » Il le rétablit donc dans ses droits de pasteur, d'apôtre ; il ne lui dit que ce qu'il aurait dit, dans les mêmes circonstances, à tout autre, et, s'il ajoute une promesse, ce sera la promesse du martyre. Ainsi, avant et après la mort de Jésus, avant et après son ascen-

sion, avant et après les premiers progrès de l'Église, tout, pendant ces quarante années qu'embrasse l'histoire apostolique, tout est d'accord contre l'interprétation romaine de ces fameuses paroles, et plus de quatre siècles allaient s'écouler encore avant que Rome elle-même commençât à les entendre dans ce sens. Les Pères n'y voient, comme nous, qu'une répétition spéciale et figurée des promesses déjà faites à tous les apôtres ensemble. Comme nous, ils rappellent que, partout ailleurs, sous la plume des écrivains du Nouveau Testament, la *pierre* « est Christ; » que l'Église est partout représentée comme bâtie ou sur Christ, ou sur *les apôtres,* tous les apôtres, porteurs du message de Christ; et si, pendant cette période, quelques personnes commencent à supposer que saint Pierre a reçu, par cette répétition spéciale, quelque chose de plus que les onze autres, — il y a un abîme encore entre ce quelque chose, tel que deux ou trois Pères l'ont admis, et les immenses conséquences que Rome en a tirées.

A ces difficultés, ou, pour mieux dire, à ces impossibilités qui naissent du fond de la question, ajoutez maintenant celles que l'Église romaine a fait surgir en s'appropriant le privilége de la primauté de saint Pierre.

Elle enseigne, vous le savez, que ses papes sont les héritiers de cet apôtre; mais comme il n'y avait aucune trace d'un ordre émané de lui, d'un testament quelconque, il a fallu rattacher la succession au fait même de sa présence dans la ville de Rome, dont il aurait été, nous dit-on, le premier évêque.

Cette question, après ce que nous avons dit sur la première, nous pourrions refuser de l'aborder. Que saint Pierre ait ou non vécu à Rome, il est clair qu'il n'a ni pu ni voulu léguer ce qu'il n'avait pas, ce que les autres apôtres ne lui avaient pas reconnu, ce qu'il ne s'était lui-même jamais attribué.

Deux mots, cependant, sur ce sujet, ne fût-ce que pour montrer ce qu'il a fallu de hardiesse pour élever l'édifice romain.

Nous n'exigerons certes pas qu'on justifie à un jour près, à un an ni à deux ans près, ce quart de siècle que la tradition assigne à l'épiscopat de saint Pierre; mais, de quelque manière qu'on fasse le calcul, ce ne sont ni deux, ni quatre, ni dix ans qui manquent: on ne sait où trouver, ou placer une seule année qui paraisse avoir vu saint Pierre à Rome.

La tradition, en effet, place sa mort, comme

celle de saint Paul, en l'an 66. Or, le livre des Actes nous le montre à Jérusalem, à Césarée, à Antioche, jusqu'en 51 ou 52; il ne reste donc déjà plus que quatorze ou quinze ans. Ces quatorze ou quinze ans se sont-ils écoulés à Rome? En 57 ou 58, Paul écrit l'épître aux Romains, la plus longue de ses épîtres, — et, là, pas un mot sur saint Pierre, pas une seule allusion à ses travaux ou à sa présence à Rome. Paul, dans d'autres épîtres, saluera trois ou quatre personnes; dans celle-ci, *vingt-sept*... et Pierre n'en sera pas. En 62 ou 63, c'est lui, Paul, qui est à Rome. Il écrit à plusieurs Églises; il leur raconte ce qu'il a fait et vu... Et toujours rien, rien sur Pierre! En 66, l'année même de sa mort, il écrit encore de Rome à Timothée. Il lui raconte son isolement, ses souffrances. Tous l'ont abandonné, dit-il, excepté un seul. Pierre, sans doute? Non; c'est un autre. Que faisait Pierre? Où était-il? En prison? Mais il serait encore plus incroyable, dans ce cas, que Paul ne nous parlât pas de lui. Parler au long de ses propres souffrances et n'avoir pas un mot pour celles de son collègue, ne le nommer seulement pas, dire ou laisser croire que lui, Paul, est en ce moment le seul qui se prépare à mourir pour l'Évangile, — ce ne pourrait plus être qu'une réti-

cence calculée, qu'un odieux mensonge. Non, non! saint Pierre n'était pas à Rome, saint Pierre n'y avait pas été. Que peut signifier la tradition, fût-elle claire, en présence de faits si clairs, si positivement contraires à ce qu'elle prétend nous imposer? Quand nous l'aurions fabriquée nous-mêmes, toute cette histoire de saint Paul, pour nous en servir contre les papes, on ne voit pas ce que nous aurions pu y mettre de plus embarrassant et de plus écrasant pour eux.

Mais il y a une autre histoire qui ne l'est guère moins. C'est celle des papes eux-mêmes.

D'abord, chez ceux du siècle apostolique, ou, pour parler plus exactement, chez ces premiers pasteurs ou premiers évêques de Rome dont on a fait plus tard les premiers papes, aucune trace des prétentions romaines. Clément, par exemple, le quatrième, adresse une épître aux Corinthiens. Il parle, en quelques mots, de saint Pierre, puis, plus longuement, de saint Paul; ce dernier a eu la gloire, dit-il, d'être le héraut de l'Évangile dans l'Occident comme dans l'Orient. Pourquoi cette remarque spéciale sur saint Paul, si l'auteur avait eu à en dire autant de saint Pierre? Le nomme-t-il, d'ailleurs, comme ayant été le chef de l'Église? Nullement. Comme ayant exercé, au moins, une

certaine suprématie? Nullement. Se donne-t-il, lui, évêque de Rome, pour son successeur? Nullement. Il ne dit ni ne paraît soupçonner qu'il y ait rien de spécialement commun, ni de près ni de loin, entre lui, Clément, et saint Pierre.

On a dit plus tard : « Vous le voyez. L'Église de Corinthe, agitée par des divisions intérieures, s'adresse à celle de Rome. Donc elle lui reconnaît autorité. »

Si c'est là ce que vous voulez conclure, commencez par anéantir, non-seulement cette épître, mais tout ce que nous savons des communications entretenues, dans ces temps, entre les chrétiens de Rome et ceux des autres villes de l'empire. Que ces derniers aient pris de bonne heure l'habitude de consulter la capitale et de se régler plus ou moins sur elle, rien de plus naturel; mais, cela prouvé, qu'a-t-on gagné? Il faudrait prouver en même temps que ces premiers appels à Rome étaient des appels à l'autorité de Rome et à celle de son évêque; il faudrait montrer cet évêque répondant par des ordres, intervenant lors même qu'on ne le consultait pas, s'intitulant chef de l'Église, se réclamant, enfin, de saint Pierre et de ses droits. Tout cela allait venir; mais rien n'en était encore venu, et l'évêque Clément, à en juger

d'après cette même épître, y songeait moins que personne.

Ne nous arrêtons pas à raconter le long enfantement de la papauté proprement dite, car il fallut des siècles pour que les droits de l'évêque de Rome, même admis généralement en principe, devinssent ce qu'ils ont été plus tard. Chaque pas fut marqué par des résistances, par des luttes, irrécusables témoignages de la nouveauté des prétentions. Mais, encore une fois, laissons cela. Tous ces droits, nous dit-on, c'était l'héritage de saint Pierre; en poursuivant, même après plusieurs siècles, l'exécution de la volonté du Christ, les papes n'ont fait que leur devoir.

Eh bien! toutes nos précédentes objections, oublions-les. Saint Pierre a été le chef de l'Église. Saint Pierre a été évêque de Rome; saint Pierre est mort en possession de tous les droits que la papauté a réclamés après lui. Elle a l'héritage entre les mains..... Il ne nous reste plus à oublier, mais ce n'est pas le plus facile, que la manière dont cet héritage s'est transmis.

Au commencement de la chaîne, obscurités, embarras, incertitudes. Beaucoup d'églises avaient à la fois plusieurs pasteurs, tous égaux; rien ne me garantit qu'il n'en fût pas de même à Rome.

On me montre des catalogues de papes, et ces catalogues ne sont pas d'accord. L'histoire de ces premiers papes, si j'en ôte ce qui est incertain ou fabuleux, se réduit à peu près à rien. — Mais passons. La filiation pontificale a pu être régulière, légitime, sans que l'histoire en ait gardé les détails.

Je ne puis pourtant m'empêcher de me demander encore ce qu'était alors la filiation, et non-seulement alors, mais jusqu'au douzième siècle, jusqu'à l'organisation définitive.

Aujourd'hui, en effet, nommé par les cardinaux, cardinal lui-même, marqué d'avance, par un pape, d'un sceau particulier, un lien spirituel incontestable unit le pape élu aux papes antérieurs. Si Grégoire XVI a été le successeur de saint Pierre, Pie IX l'est évidemment.

Or, ce lien, longtemps il n'y en a eu aucune trace. Le pape élu était un prêtre quelconque; ce fut même, plus d'une fois, un laïque, qui ne devenait prêtre qu'au moment de devenir pape. L'élection, en soi, n'avait rien non plus qui fût de nature à constituer une chaîne, une filiation proprement dite, spirituelle, mystique. Nous la voyons d'abord, et longtemps, aux mains du peuple; puis, aux mains du clergé, mais sous réserve de l'ap-

probation du peuple. Ainsi, de même qu'un gouvernement élu ne tient pas son pouvoir du gouvernement précédent, mais du peuple qui l'a élu, — de même, aussi longtemps que dura cet état de choses, le véritable héritier de saint Pierre, s'il y en eut un, le dépositaire permanent de l'autorité spirituelle, c'était le peuple de Rome. Les docteurs de la papauté ont fulminé contre cette conclusion; ils ne l'ont jamais réfutée.

Mais pourquoi continuerions-nous à raisonner, quand il n'y a qu'à laisser parler les faits? A ces grands mots de filiation apostolique et de chaîne apostolique, l'histoire répond intrigues, usurpations, violences, déchirements et crimes.

Je vois le trône pontifical plus souvent et plus ardemment disputé qu'aucun autre trône de la terre.

Je vois, dans un seul siècle, vingt-neuf hommes s'asseyant successivement sur ce trône, renversés, rétablis, renversés encore. Qui est-ce qui les a faits papes? Les uns, c'est le consul Albéric; les autres, une femme, et quelle femme!... les autres, ils se sont faits papes eux-mêmes, écartant, écrasant tout ce qui s'opposait à eux. Voilà le dixième siècle à Rome; et il y aurait peu à changer dans ce tableau pour que ce fût tout aussi bien celui du neuvième ou du onzième.

Des élections plus régulières mettent enfin un terme à ces désordres; mais si le règne de la violence a pris fin, voici venir celui des brigues, qui ne finira pas. Tout a été dit sur les conclaves; historiens, moralistes, hommes politiques, hommes religieux, protestants, catholiques, tous les ont peints des mêmes couleurs. S'il n'y a eu de papes vraiment papes que ceux dont l'élection n'a pas été plus ou moins viciée par l'intrigue, ce ne sont plus quelques anneaux qui s'en vont, mais la chaîne entière, ou à peu près.

Essayez, laissant de côté cet argument, de la reconstituer d'un bout à l'autre, — et vous voilà dans un nouvel embarras. Les anneaux, cette fois, ne manquent plus; ils surabondent. A vingt-quatre époques différentes, vous avez à la fois deux papes, trois papes. Où est le véritable? Où est le faux? Dans la plupart des cas, les historiens catholiques ne le savent pas mieux que nous.

Et comment nous abstiendrions-nous, enfin, la chaîne fût-elle intacte, de peser la valeur morale des hommes qui la composent? Ah! c'est ici que les raisonnements cessent tout de bon, et que l'autre voix devient terrible. Que les docteurs de Rome essaient encore d'expliquer, puisqu'ils y sont condamnés, comment le Saint-Esprit a pu habiter en

certains papes. Nous n'essaierons pas, nous, de leur répondre, car la réponse est dans l'étrangeté même de la thèse qu'il leur faut soutenir, et le cri de l'âme indignée devance le cri de la raison. Ces papes qui ont donné l'exemple de tous les vices et de tous les forfaits ; ces autres — et ils sont en grand nombre — qui, un peu moins hardis dans leurs désordres, ne valaient très-certainement pas mieux aux yeux de ce Maître souverain qu'ils prétendaient représenter ; tous ces hommes, enfin, que la plus vulgaire appréciation de leur conduite a condamnés ou au mépris ou à l'horreur des peuples, — il faut, ô pape, sous peine d'abandonner l'héritage et de n'être plus rien vous-même, il faut que vous nous disiez sans sourciller : « Dès qu'ils parlaient en papes, Dieu parlait par leur bouche. Cette intelligence où germaient des idées abominables, elle se trouvait, au moment donné, en état de sonder, et sans erreur, les plus insondables mystères. Cette main si habile au crime, elle traçait, dans les questions de foi, des lignes aussi respectables, aussi saintes, que celles d'un saint Paul ou d'un saint Jean. » Encore une fois, ô pape, il faut dire cela — ou abdiquer. Si vous reculez, tout est perdu ; si vous reniez un seul de vos prédécesseurs, vous vous reniez vous-même. La cause

des Borgia est la vôtre. L'héritage a nécessairement appartenu ou à tous, — ou à aucun.

II

Si nous avons tant insisté, mes Frères, sur la question de droit, c'est qu'on s'est mis, de nos jours, à la laisser dans l'ombre. On pose la papauté comme un fait; puis, traçant le tableau de ce que les nations, dit-on, lui ont dû, lui doivent, son existence se trouve justifiée par ses actes. Ainsi font soit des auteurs très-catholiques, pour échapper à la discussion du droit, soit des auteurs peu catholiques, pour caresser le catholicisme sans souscrire à ses prétentions.

Les uns comme les autres, nous pourrions refuser de les suivre sur ce terrain, d'abord parce que les bienfaits temporels de la papauté, fussent-ils incontestables, n'ont que faire dans la question religieuse, puis, et surtout, parce que la papauté elle-même n'a jamais accepté ni pu accepter cette manière de poser la question. Elle a parlé, elle parle, elle parlera nécessairement toujours au nom d'un droit émané, selon elle, de Dieu même, droit absolu, droit antérieur à toute action. Elle n'a jamais dit : « Acceptez-moi, car je vous ai rendu et

je vous rendrai des services; » elle a dit : « Obéissez-moi; Dieu le veut... » C'est de ce *Dieu le veut* qu'elle est partie quand elle a dit, avec Grégoire VII, que le pape est le seigneur des seigneurs, et que les rois règnent par lui; quand elle a dit, avec Boniface VIII, qu'il y a hérésie et damnation à ne pas admettre que tout homme, prince ou sujet, que *toute créature humaine,* c'est son mot, est soumise au pape; quand elle a dit, avec Innocent III, que les rois sont au pape ce que la lune est au soleil. Ainsi, même la suprématie politique, c'était en vertu d'un droit divin qu'elle déclarait l'exercer. Quand il n'a plus été possible de donner au système une si étrange extension, elle n'en a été que plus hardie à affirmer l'origine divine de son autorité spirituelle, et à dire, comme on l'a lu dans un de ses plus récents manifestes : « Au pontife romain a été donnée, par Jésus-Christ, la pleine puissance de paître, de régir et de gouverner l'Église. » C'est donc toujours à sa légitimité qu'elle en appelle, et nous serions en droit de ne rien vouloir entendre tant que subsisteront nos objections contre sa légitimité.

Écoutons cependant. — Nous aurons assez de quoi répondre.

Donc, selon nos modernes défenseurs du catho-

licisme et des papes, la papauté a rendu, au moyen âge, des services immenses et qu'elle seule pouvait rendre. Elle a tenu la balance entre les rois; elle a sauvegardé les droits des peuples. Sans elle, la civilisation était perdue, et peut-être le christianisme avec.

Sur tous ces points, adressons-nous d'abord à ceux qui l'ont vue à l'œuvre, je veux dire aux hommes de ces temps-là, princes, peuples, clergé.

Les princes, l'histoire du moyen âge est pleine de leurs démêlés avec les papes, de leurs protestations contre les papes. On vous dira, s'emparant d'une idée chère aux temps modernes, que la papauté combattait pour la séparation des deux pouvoirs. Oui, quand c'étaient les princes qui voulaient les confondre à leur profit; mais vous venez d'entendre comme elle prêchait, au contraire, la complète absorption de l'un par l'autre, dès que cet autre était le sien. Les princes ne recueillaient là, il est vrai, que ce qu'ils avaient semé, eux ou leurs ancêtres, car on pouvait citer de nombreux cas où la suprématie papale avait été reconnue par les trônes. Tel roi, mal affermi, avait été tout heureux de s'affermir en se faisant proclamer par le pape; tel autre, avide de conquêtes, s'était fait donner par le pape ou ce qu'il avait déjà pris, ou ce qu'il

voulait prendre. L'ambition avait flatté l'ambition, et la plus habile des deux n'avait fait que profiter des concessions intéressées de l'autre. Mais elle eut bientôt dépassé tout ce que pouvaient souffrir, je ne dis pas les princes violents, qui avaient, me répondrait-on, besoin d'un frein, — je dis les plus modérés, les plus sages, les plus pieux. Nous les voyons, comme les autres, perpétuellement en lutte avec la cour de Rome, perpétuellement en défiance. Ils se plaignent amèrement de ne trouver, dans le père commun, qu'un ennemi; ils demandent pardon à Dieu d'être en guerre avec le chef de l'Église; et, de tous les souverains du moyen âge, celui qui a lutté avec le plus de persévérance et d'énergie, celui qui a le plus osé contre l'esprit envahissant des papes, — c'est celui qu'il leur a plus tard convenu de mettre au rang des saints, Louis IX.

Les peuples étaient-ils plus contents de la papauté? On s'est mis aussi, de nos jours, à le prétendre; c'était, a-t-on dit, pour les peuples et pour les droits des peuples qu'elle affrontait la colère des rois. Les droits des peuples! Eh! qui donc les a plus niés que les papes? Qu'était-ce que ce droit de distribuer les trônes, sinon celui de distribuer les peuples? Ils les donnaient comme des

troupeaux; ils n'avaient pas même l'idée qu'une nation eût rien à voir dans le choix de ses maîtres ou la confection de ses lois. Les droits des peuples! On nous citera des révoltes ordonnées ou encouragées par les papes contre des souverains qui les avaient offensés; on ne nous citera pas un souverain qui, en se maintenant dans de bons rapports avec Rome, ne l'ait trouvée toujours prête à lui reconnaître, chez lui, un pouvoir absolu. Et comment en eût-il été autrement? Le pape, dans ses États, était le plus absolu des souverains; la papauté n'avait pas eu de repos qu'elle n'eût ôté à la vieille Rome jusqu'à l'ombre de sa liberté d'autrefois, jusqu'aux faibles vestiges que les empereurs mêmes avaient cru devoir en respecter. Une des choses dont Luther, catholique, fut le plus douloureusement frappé à Rome, ce fut de voir ce gouvernement impitoyable qui ne savait régner que par la terreur et les supplices, et qui, à une époque de despotisme universel, se distinguait encore comme despotique entre tous. Qu'il y ait eu des papes plus doux que d'autres, nous le reconnaîtrons sans peine; mais le système — et c'est du système qu'il s'agit — n'en demeurait pas moins basé sur le pouvoir illimité d'un seul. On vous les montre adoucissant çà et là quelques-uns

des excès les plus barbares du régime féodal; mais le régime lui-même, cette absolue et antichrétienne fixation de l'inégalité parmi les hommes, cet esclavage universel qui ne différait guère que de nom d'avec l'antique esclavage païen, les papes ne l'avaient jamais combattu; évêques et couvents avaient leurs serfs comme les seigneurs temporels. Au reste, en fait de despotisme, la papauté moderne nous dispense d'aller chercher nos preuves dans l'ancienne. Quand le pape actuel aurait tenu ce qu'il sembla promettre, le gouvernement des papes n'en serait pas moins resté, jusqu'à lui, le plus obstinément inaccessible aux idées de liberté, et le plus incapable, en même temps, de se le faire pardonner en donnant au moins un peu de sécurité, un peu d'ordre, un peu d'instruction, un peu de prospérité matérielle. La sécurité! L'ordre! Demandez à quiconque a vu les États romains et Rome. L'instruction! ne vous laissez pas objecter que Rome a eu des savants; demandez où on trouverait, dans la masse, une plus profonde ignorance, un sommeil intellectuel plus soigneusement entretenu par l'ombrageux pouvoir des prêtres. La prospérité matérielle! Oui, le peuple romain a l'inestimable avantage de traîner ses haillons sous des portiques et de mendier sur du

marbre; mais l'homme sérieux, fût-il d'ailleurs un zélé catholique, n'en remarquera pas moins que l'industrie est nulle, que l'agriculture est morte, qu'on a laissé périr toutes les ressources du pays, que le gouvernement n'est pas meilleur en administration qu'en politique, et, si cet homme a vu d'autres contrées où le système papal exerce librement son influence, il sera forcé d'avouer qu'il y a vu et le même despotisme, et la même ignorance, et le même délabrement. Les peuples, pas plus que les rois, n'ont eu à bénir la papauté.

Le clergé, au moins, la bénissait-il? — Le clergé la divinisait; il le fallait bien. L'estimer, l'aimer, c'était autre chose. Les évêques ne se plaignaient guère moins que les rois. Ils avaient à lutter sans cesse contre ce chef qui ne voulait pas seulement être le chef, mais être tout; contre ces moines, soldats privilégiés du pape, qui venaient en son nom se mêler à tout, gouverner tout, annuler, enfin, l'épiscopat, dans son action et dans ses droits. Pas un concile, au moyen âge, qui n'ait retenti de plaintes contre le despotisme et les exactions de la cour de Rome. A côté des formules obligées de soumission et de vénération, vous sentez là une profonde amertume, un sourd mépris. Les plus mauvais évêques ont encore le droit

d'être sévères dès qu'ils entament ce sujet; les bons gémissent, s'indignent, et, au risque d'ébranler tout, ils font ouvertement remonter au chef de l'Église les dégradations qui la rongent, abus, désordres, scandales, vente et trafic des charges, oubli des lois, avilissement des choses saintes. Tout ce qu'on pourrait dire sur ces points, vous le lirez dans les débats du Concile de Trente, comme dans les écrits de Luther. A ces attaques des évêques, ajoutez ce que le clergé inférieur allait disant dans les livres, dans les leçons, dans les sermons,—et vous avez, sans sortir du clergé, tout ce qu'on peut désirer de plaidoyers contre la cour de Rome.

Mais que nous importe, après tout, ce que pensaient des papes et le clergé, et les rois, et les peuples? Quand l'histoire ne rapporterait sur leur compte que des paroles de vénération et d'amour, nous aurions encore à chercher si ces hommages étaient justes, si la papauté en fut digne.

Il y aurait donc à la traduire, je ne dis pas encore au tribunal de l'Évangile —nous y viendrons, — mais à celui de la conscience humaine, et, déjà là, la sentence ne se ferait pas attendre.

Jamais, d'abord, l'esprit de domination n'avait été poussé si loin et n'avait si audacieusement porté

ses fruits. Voyez-le dans les formes : la papauté arrive à s'entourer de plus d'hommages que n'en demanda jamais un roi ; il faut que les rois mêmes baisent le pied du prêtre. Voyez-le dans les prétentions énoncées : les Alexandre et les César n'étaient que des enfants au prix de ce conquérant sans armes, maître et seigneur, vous dira-t-on, de tout pays auquel il aura envoyé un missionnaire, ou auquel il aura eu seulement l'intention d'en envoyer un. Voyez-le, enfin, dans les moyens : ruses, violences, tout est bon, tout est saint ; on fera fabriquer au huitième, au dixième siècle, des pièces qu'on datera du troisième ou du quatrième, et, au quinzième, des hommes seront encore brûlés pour avoir osé dire qu'ils ne les croient pas authentiques ; on bâtira sur ces premiers mensonges tous les mensonges dont on aura besoin ; puis, pour couvrir le tout, on fera enseigner par les docteurs que le pape est tout-puissant dans les choses de morale comme dans les choses d'Église, que tout ce qu'il veut est bon, tout ce qu'il défend, mauvais, que le bien et le mal, enfin, ne sont bien et mal que par lui. Tout cela est écrit dans vingt ouvrages hautement approuvés à Rome, et, quand ce ne serait pas écrit, on le lirait assez dans ce que les papes ont fait, durant mille ans, en vertu de ces sacriléges maximes.

Voilà pour le système ; et déjà, devant un pareil système, il était difficile de louer le bien même que la papauté pouvait faire, puisqu'elle se réservait si nettement le droit de faire le mal. Quand l'avait-on vue, d'ailleurs, agir volontairement et par scrupule contre ses intérêts ? Quand avait-elle été juste, pleinement juste, que le motif humain ne fût visible ? A tous les faits qu'on aurait pu être tenté de citer à sa louange, d'autres faits répondaient où elle aurait dû agir de même, et où, l'intérêt commandant, elle avait eu de tout autres principes. Si elle a quelquefois éteint des guerres, combien n'en a-t-elle pas allumé ! Si elle a quelquefois aidé le faible contre le fort, combien de fois ne s'est-elle pas jointe au fort pour écraser le faible ! Si elle a tonné contre des usurpations, combien n'en a-t-elle pas sanctionné ! Si elle a mis un frein aux désordres de quelques princes, combien, qui ne valaient pas mieux, ont été laissés en paix, et caressés, et célébrés ! Si elle s'est opposée, par exemple, à tel ou tel divorce, combien n'en avait-elle pas autorisé, ordonné, que la morale n'autorisait pas davantage ! Même celui de Henri VIII, on sait maintenant qu'il avait été promis, que l'acte en fut même dressé, et que le grand mobile de cette héroïque résistance dont on a tant loué les

papes, ce fut la peur de Charles-Quint. Et que de faits on pourrait citer encore! Que de pages d'histoire à l'appui de nos assertions, et de toutes, et de chacune! C'était chose reçue qu'il n'était rien qu'on ne pût obtenir, qu'on ne pût acheter à Rome. On vous dira, dans quelques livres d'ailleurs impartiaux, que, si la papauté a été généralement au-dessous de sa mission, au moins fut-elle généralement au-dessus du niveau moral de chaque époque. Ce serait déjà bien peu; et cependant, cette concession même, nous ne la ferons pas, nous ne pouvons pas la faire. La papauté ne s'est jamais relevée que momentanément, de loin en loin, sous l'influence des réclamations de l'Église, dans la personne, enfin, d'un homme; mais aucune régénération permanente ne résultait de ces relèvements, et, disons-le, n'était possible, car les éléments immoraux étaient au fond même du système. Un homme ne devient pas impunément un dieu. Si cette immense usurpation ne le rend pas immensément meilleur, il y a nécessairement grande chance qu'il n'en soit beaucoup plus mauvais, et ne se serve de sa divinité pour diviniser le mal. De là ces enseignements inouïs des papes et de leurs docteurs sur des points que le simple honneur humain semblait devoir sauver de toute

atteinte; de là leurs idées sur le mensonge utile, sur la fin justifiant les moyens, sur les accommodements avec le ciel. Et la bonne foi! Et les serments! Quand Régulus repartit pour Carthage, où les supplices l'attendaient, il repoussa avec indignation le pontife qui lui offrait de le relever de sa promesse; mais le pontife des chrétiens avait habitué peuples et rois à lui croire ce droit suprême, et ce n'était, disait-il, qu'une des formes de ce droit de lier et de délier que le Christ avait donné à saint Pierre. Ainsi étaient étouffées ou faussées les plus simples notions de la morale, même humaine; ainsi se développaient les conséquences d'un principe fatal; ainsi s'accomplissait la condamnation encourue pour avoir fait mentir cette parole du Sauveur: « Mon règne n'est pas de ce monde. »

III

Retournons maintenant, et pour ne le plus quitter, au côté religieux de la question.

Il y aurait d'abord à démontrer — ce ne serait pas difficile — l'immense tort qu'un pareil état de choses faisait nécessairement au christianisme.

Je ne parle plus des grands scandales, des papes

notoirement criminels; ceux-là, l'excès même de leurs désordres empêchait que la honte en retombât sur la religion. Mais le système entier semblait n'avoir été conçu que pour ôter au christianisme sa dignité véritable et ses caractères primitifs. L'Évangile n'apparaissait plus que noyé dans un vaste chaos d'intérêts et de passions; on eût dit que le Christ était venu, avant tout, pour que le pape fût pape, pour que la papauté fût la clef de voûte du monde. Le christianisme, avec elle, était pompeux, mais ne disait plus rien à la conscience et au cœur; tous les hommes pieux, tous les chrétiens de l'Église romaine ont vécu en dehors de cette atmosphère énervante qui entourait et qui entoure le trône pontifical. Le christianisme, avec elle, était riche; mais on ne savait que trop d'où venaient ses richesses, et on ne voyait que trop à quoi elles servaient. Le christianisme, avec elle, était puissant; mais il était au service d'un homme, et perpétuellement compromis dans les plans, dans les querelles, dans les haines, dans les folies de cet homme. Aussi n'avait-on pas attendu la Réformation pour se demander si c'était là ce que le Sauveur avait voulu. Quelques-uns savaient qu'il avait dit: «Mon règne n'est pas de ce monde;» mais beaucoup ne le savaient pas qui compre-

naient encore, par un reste d'instinct chrétien, que, s'il existait un christianisme divin, ce ne devait pas être le christianisme des papes.

Mais nous n'avons pas, nous, à juger ici par instinct ; nous pouvons, grâce à la Bible, préciser nos accusations.

La papauté s'était donné la charge de conserver le christianisme ; nous avons donc le droit de lui demander, sur chaque point, comment elle l'a conservé. Nous ne permettrons pas qu'on nous échappe en disant, comme on l'a tant fait de nos jours, qu'il a été bon, au moyen âge, que la religion eût un centre, attendu qu'elle aurait bien pu disparaître au milieu des ténèbres et des bouleversements de cette époque. Si le christianisme a failli périr au moyen âge, c'est qu'il n'avait presque plus rien de sa divinité ; et qui la lui avait plus ôtée que les papes ? Qui l'avait plus mêlé d'éléments humains et périssables ? Ils ont gardé le trésor, soit; mais ils en avaient fait le leur, et, pour en faire le leur, que n'y avaient-ils pas mis ! Ainsi, toutes les altérations que la papauté a ordonnées, ou permises, ou rendues nécessaires, — nous ne sommes que justes quand nous l'en faisons responsable.

Nous avons donc, avant tout, à lui demander

raison de son existence même. — C'est ce que j'ai fait en commençant. Je n'y reviendrai pas.

Mais elle était condamnée, par cela seul qu'elle existait, à modifier ou à changer tout ce qui n'eût pas été d'accord avec ce premier grand changement. Son histoire, durant des siècles, n'est que celle de ce travail incessant, non pas pour se mettre d'accord avec le christianisme, car elle ne l'aurait pu qu'en abdiquant, mais pour façonner le christianisme selon ses besoins et ses vues. Organisation, discipline, dogmes, tout va se mouler là-dessus.

Ainsi, en premier lieu, puisque l'Église va avoir un roi ou l'a déjà, elle sera, il le faut, une monarchie, une monarchie absolue, car cette royauté n'est pas de celles qui peuvent tolérer à leurs côtés des institutions libres. L'évêque de Rome va être, non pas le chef, mais le maître et comme le propriétaire de l'Église. Aucun droit d'aucun genre ne sera laissé aux fidèles. « Ils n'en peuvent avoir aucun, » leur dira, en plein concile de Trente, l'organe avoué du pape, le jésuite Lainez.

Mais il lui faut, à ce roi, une armée, et le clergé va être cette armée. Il le sera par son organisation ; il le sera par son esprit ; il le sera par la séparation profonde que le célibat aura mise entre

lui et le peuple, car toutes les raisons que peut avoir un conquérant pour vouloir des soldats qui soient à lui, tout à lui, le pape les aura pour que le clergé lui appartienne. Peu lui importe que le célibat doive être, durant des siècles, la source des plus honteux désordres. Il veut la fin ; il voudra, comme toujours, les moyens.

Il les voudra également dans ce qui tient au culte, et, là aussi, son premier soin sera d'élever des barrières entre le peuple et le clergé. Le Maître a dit : « Buvez-en tous, » — et le pape décrétera que le vin de la Cène est pour les prêtres. L'Écriture a dit de parler au peuple dans une langue qu'il comprenne, — et le pape décrétera l'emploi d'une langue morte, inconnue au grand nombre. L'Écriture a dit que le sacrifice du Christ est unique et parfait, — et le pape décrétera que ce sacrifice *unique* se renouvelle tous les jours, que le pain, à la voix du prêtre, est la chair même de la grande victime de jadis. Ne faut-il pas que le clergé devienne un corps de sacrificateurs ? Ne faut-il pas que son chef, héritier déjà de saint Pierre, le soit aussi du grand sacrificateur des Juifs ? Heureux encore s'il n'avait jamais emprunté qu'à l'ancienne loi ce qu'il ajoutait à la nouvelle ! Mais il s'inquiétait peu de ne puiser qu'à une source pure, et, dans

cette Rome encore pleine de souvenirs païens, il semblait ne travailler qu'à lui rendre tout ce qu'elle avait perdu en arborant la croix. Usages, cérémonies, fêtes, costumes, tout ce qu'on put adopter, on l'adopta, tout, jusqu'à la pluralité des dieux, car on savait bien que les saints, une fois sur l'autel, deviennent des dieux pour le peuple.

Mais la hiérarchie et le culte, ce n'est pas encore assez; il faut d'autres liens, et des liens qui aillent enlacer l'homme dans toutes les circonstances de sa vie, dans tous les besoins de son âme. Voici des sacrements nombreux, et Rome les dira indispensables, tellement que l'homme ne puisse plus ni aller à Dieu, ni rien recevoir de Dieu, ni prier, ni croire, ni appartenir à l'Église, ni vivre, ni mourir, sans l'intervention du prêtre; voici, en particulier, la confession, avec ses exigences tyranniques, ses pardons mensongers, ses sécurités fatales, — et c'est encore le pape qui revendiquera l'honneur d'être le centre du système, la source des absolutions. A lui le droit de pardonner les grands crimes; à lui le droit d'effacer les péchés mêmes qui ne sont pas encore commis; à lui le droit d'exploiter cette grande et féconde invention du purgatoire; à lui le droit de faire couler à travers l'Église ce fleuve frauduleux des indulgences,

où les peuples boiront, avec l'oubli des lois chrétiennes, l'oubli des plus vulgaires principes de la moralité et du bon sens; à lui le droit d'ouvrir le ciel aux mauvais ; à lui le droit de le fermer même aux bons, car il faudra que l'excommunication papale, à moins d'être un vain bruit, soit réputée envoyer en enfer quiconque en aura été frappé. Voilà — et vous savez s'il me serait difficile d'allonger — voilà ce que les papes ont fait ou laissé faire de cette religion divine dont ils s'étaient donné la garde; voilà ce que le christianisme est devenu sous les vicaires de Jésus-Christ. Ce terrible pouvoir de l'excommunication, qu'on nous cite un cas, un seul, où ils en aient usé pour condamner une erreur qui leur fût utile, pour arrêter la marche d'une idée qu'ils eussent intérêt à laisser se développer. Partout où un germe apparaît dont elle peut attendre quelque fruit, voilà la papauté qui le prend sous sa protection, qui le cultive, qui le soigne, et qui l'arrose, s'il le faut, avec des torrents de sang.

Après avoir poussé à toutes les déviations, elle a rendu les redressements impossibles; autre effet nécessaire de sa présence et de son action dans l'Église.

Que l'infaillibilité soit regardée comme appar-

tenant au chef ou comme appartenant au corps entier, peu importe : le pape en est le représentant permanent, l'organe, l'incarnation. C'est par lui que le dogme de l'infaillibilité marque d'un sceau ineffaçable tout ce qui a été une fois décidé ou ordonné ; c'est lui qui a la garde de ce vaste ensemble d'erreurs dont on ne peut rien abandonner sans tout abandonner, car ce serait avouer qu'on s'est trompé, et renoncer à l'infaillibilité même. Sans lui, cette heureuse inconséquence serait encore possible ; avec lui, elle ne l'est pas. Lien du grand faisceau, chef et sentinelle à la fois, il faut qu'il ait l'œil ouvert sur les plus imperceptibles concessions, car toutes seraient graves, toutes emporteraient le système, et lui avec ; il faut qu'il arrête et condamne toute pensée de retour au christianisme évangélique ; il faut que tout ce qui a été sacré soit et demeure éternellement sacré. Mais il n'aura pas même à user souvent de son pouvoir pour refouler ses prêtres dans l'erreur. Ils sont trop sous sa main, trop enlacés eux-mêmes dans l'ensemble, trop intéressés à plaire au chef, trop convaincus que sa cause est la leur, et qu'il n'est, en définitive, que le premier esclave du système.

Verrons-nous, dans ce dernier fait, une excuse? L'esclavage des papes plaidera-t-il pour eux?

Nous aurions tort de n'en tenir aucun compte; mais ce qui est certain, c'est qu'ils se sont montrés singulièrement peu désireux de mériter cette indulgence. A peine en est-il deux ou trois qui aient paru, dans quelques rares cas, affligés ou effrayés de leur rôle. D'autres en ont-ils gémi en secret? Nous l'ignorons; mais tous, à ces deux ou trois exceptions près, tous l'ont accepté, et hautement, tous l'ont rempli, et sans aucune trace d'hésitation ni de remords. Tous ils se sont fait gloire de continuer l'œuvre, de recueillir ce que leurs prédécesseurs avaient semé, de semer ce que leurs successeurs, après eux, recueilleraient. Tous ils ont apporté leur pierre, grande ou petite, à l'édifice; tous ils l'ont déclaré bâti de la main de Dieu; tous ils ont eu des anathèmes pour quiconque osait ou oserait essayer de l'ébranler; tous, après l'anathème, ils ont voulu les cruautés. Ah! c'est ici surtout qu'apparaît l'unité papale. La persécution, grâce à eux, est devenue dans l'Église chrétienne ce qu'elle n'avait jamais été chez les païens, un système établi, un état normal et permanent. Je ne parle pas seulement de l'Inquisition proprement dite, cette «fille des papes,» comme disait un d'eux avec amour. L'inquisition n'a pas régné partout; mais partout les papes ont fait des efforts surhu-

mains pour l'établir. Ils ont souri à tous les holocaustes que leur offraient les souverains ; ils se sont lamentés à tout essai de tolérance ; ils ont sollicité, à chaque époque, tout ce que permettaient les mœurs du temps pour l'écrasement des hérétiques, et, aussi longtemps que les guerres, que les tortures, que les bûchers ont pu être invoqués, — guerres, bûchers, tortures, rien ne leur a paru trop rigoureux contre qui osait parler de n'obéir qu'à Jésus-Christ. Étonnez-vous, après cela, que le sang des martyrs criât surtout contre la papauté ! Étonnez-vous que des imaginations échauffées par les douleurs de l'exil, la fièvre des tortures ou la longue agonie des cachots, aient ramassé contre elle tout ce que la Bible leur offrait de prophéties effrayantes et de sombres malédictions !

IV

Nous, nous ne voulons pas maudire. Dieu jugera ; Dieu a jugé. Ils sont arrivés devant lui, tous ces hommes qui s'étaient dits ses représentants sur la terre ; ils ont trouvé au pied du tribunal les âmes qu'ils avaient perdues et les martyrs qu'ils avaient faits. Heureux ceux qui ont pu dire au moins : « Nous nous étions trompés ! Nous avons

cru faire l'œuvre de Dieu ! » En est-il beaucoup qui aient pu le dire ? Beaucoup qui aient pu alléguer, à ce redoutable moment, l'excuse d'une erreur sincère ?.. Encore une fois, Dieu a jugé ; taisons-nous ! Mais il y en a un, pourtant, que Dieu n'a pas jugé encore, et nous avons le droit de lui demander, à celui-là, s'il se souvient que Dieu le jugera. En vain nous objecterait-on que ce n'est aujourd'hui ni un Boniface VIII qui règne à Rome, ni un Grégoire VII, ni un Jean XXIII, ni un Alexandre VI ; en vain nous rappellerait-on ce qu'il a fait comme prince — ou plutôt ce qu'il n'a pas su faire — pour l'amélioration du sort de ses sujets. S'il s'est montré, dans ces choses-là, un ami du bien, tant mieux ; mais il n'en est pas moins le *pape*, et c'est le *pape* que nous avons attaqué, c'est la papauté que nous avons combattue comme illégitime en droit, comme funeste en fait.

Et quel droit aurait-il, d'ailleurs, comme pape, à nos ménagements ? Quelle portion de l'heritage a-t-il répudiée ? Quelle parole est sortie de sa bouche qui ne fût pour glorifier le passé et pour enchaîner l'avenir ? Tout le pouvoir que lui donnait le réveil fiévreux de son église, il l'a employé à la pousser dans de nouveaux oublis de l'Évangile ; tous les sophismes dont elle a eu besoin pour

se maintenir devant le siècle, il les a sanctionnés du haut de sa chaire infaillible. C'est lui qui a donné l'exemple de cette politique à double face que nous voyons prêchant, jusque dans un même pays, et la liberté et l'intolérance, selon que les champions de Rome ont besoin de l'une ou de l'autre, selon que le catholicisme est le maître ou ne l'est pas. C'est lui qui a repris hautement le patronage de ces moyens d'action que quelques papes avaient plutôt négligés, reliques, faux miracles, superstitions anciennes, superstitions nouvelles. Il a mis sur les autels plus de saints qu'on n'en avait fait depuis longtemps ; il a donné au culte de la Vierge un développement immense ; il a laissé d'année en année plus dans l'ombre et le Christ, et l'œuvre du Christ, et le salut par lui ; il a redonné le signal des attaques contre la Bible, «cette lecture empoisonnée, » a-t-il dit, — des calomnies et des absurdités contre ceux qui la répandent, « ces ennemis de la société humaine, » — des anathèmes, enfin, contre qui osera ne vouloir qu'elle pour règle de sa foi. Ceci, c'était inévitable. Vous avez quitté l'Évangile, et il faut que vous arriviez, fût-ce malgré vous, à le renier. Il faut, et c'est votre grand châtiment, qu'un pas hors de la route vous force d'en faire un autre,

puis un autre, puis un autre ; il faut que vous augmentiez, et tous les jours, le fardeau déjà écrasant que vos prédécesseurs vous ont mis sur les épaules ; il faut que vous en veniez à anathématiser, non pas des hommes seulement, mais le Livre de vie, non pas des opinions seulement, mais la conscience et la pensée ; il faut que vous trembliez à tout progrès de l'intelligence humaine, à toute émancipation du cœur, à toute aspiration vers un idéal plus pur que votre échafaudage de pratiques ; il faut — ce sont vos docteurs qui l'ont dit — il faut que vous arriviez à régner sur des cadavres. Oui, vous êtes la clef de voûte, mais la clef de voûte d'un tombeau.

Nous donc, puisque nos pères l'ont brisée, cette voûte, pour s'élancer vers la lumière et reconquérir la vie, nous ne permettrons pas qu'elle se referme sur nous. Tous les raisonnements qu'on pourrait faire sur la nécessité d'un chef unique pour conserver la foi et pour maintenir l'unité, ce n'est pas nous qui les réfutons, mais l'histoire, mais la papauté elle-même par le tableau de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est, de ce qu'elle sera nécessairement jusqu'au bout. La foi, elle l'a plus altérée, à elle seule, que toutes les hérésies ensemble. L'unité... Mais quand l'unité romaine ne

serait pas l'unité dans l'erreur, nous ne la voudrions pas davantage au prix de ce qu'elle a coûté. Quoi ! ce qui n'a pu s'établir qu'avec tant de fraudes et de sang, ce qui n'a pu durer que par la force ou par la ruse, ce qui ne se maintient, aujourd'hui même, que par des compromis de toute espèce ou par l'étouffement de toutes les libertés, ce qui a peur également de la parole de l'homme et de la Parole de Dieu, — ce serait là ce que Dieu a voulu pour son Église ! Ce serait là la liberté promise aux enfants de Dieu ! Ce serait là ce que le Christ a voulu dire en disant : « *Mon règne n'est pas de ce monde !* »

Qu'elle se grave donc, cette parole, dans nos cœurs, car ce n'est pas une condamnation seulement, mais une prophétie ; un jour elle resplendira sur les débris de la papauté renversée. Est-il éloigné, ce jour ? Est-il près ? Dieu seul le sait. A la vue de ces envahissements continus de la papauté durant des siècles, on dirait une armée qui, sur les bords de l'Océan, avance, avance encore, à mesure que la marée se retire, sans songer que ces mêmes vagues qui fuyent pourraient bien revenir plus vite qu'elles n'ont fui. Partout où Rome pouvait poser un pied, elle le posait... Et voilà la marée qui revient ; voilà ce pied qui ne peut pas

s'arracher, car un seul pas en arrière serait une déroute ; voilà Rome au milieu des vagues du siècle. C'est la grande marée des idées et de la liberté ; elle monte, elle monte encore, elle monte toujours. Dieu seul pourrait l'arrêter ; encore ne le pourrait-il qu'en arrêtant et qu'en brisant l'intelligence humaine, — lamentable miracle que Rome a souvent essayé de faire, qu'elle a fait quelquefois, mais que Dieu, bien certainement, ne fera pas pour elle.

Cependant, si la papauté a contre elle et l'Évangile et le siècle, elle a enrôlé, d'autre part, tant d'intérêts, elle a servi et sert tant de passions, que son grand défenseur est le cœur humain lui-même, l'éternel ennemi du salut par la vérité. Il peut la soutenir longtemps encore, lui conservant des appuis, des amis, en ceux mêmes qui la détestent ; il peut la relever après des chutes qui sembleraient mortelles, et qui, sans lui, le seraient. Ce sont de ces agonies qui peuvent durer des siècles. S'imaginer que la papauté va mourir, c'est se tromper presque autant que ceux qui croient qu'elle peut revivre.

Mais que nous importe, en définitive, et le moment, et l'heure, et la manière ? Dieu règne, et l'usurpation cessera ; Dieu règne, et nous savons

où est le vrai chef de l'Église. Il est où ses disciples l'on vu monter jadis ; il est où il s'éleva en leur disant, à eux et à nous comme à eux : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Il est d'où il leur envoya le consolateur promis, l'Esprit de vérité, de sainteté, de sagesse et de force, promis aussi à qui le demandera. Il est à la droite du Père et il est aussi — autre promesse — partout ou deux ou trois sont assemblés en son saint nom. Invisible aux yeux de la chair, il est visible, et partout, et toujours, à l'esprit et au cœur de qui l'invoque. A qui a-t-il jamais fait défaut? Quel chrétien, même dans l'église des papes, une fois arrivé à se sentir sous son regard, a éprouvé le besoin d'un autre chef? Quelle âme, dans les plus rudes combats, n'a pas trouvé sous lui et le courage et la victoire? Il est où le voyait Étienne, le premier des martyrs, quand il disait : « Je vois les cieux ouverts. » Il est où l'ont vu les martyrs de tout pays, de tout siècle, quand un seul regard vers le ciel les rendait invincibles. Il est où vous l'avez vu, ô nos pères, quand vous marchiez, joyeux, ou à l'exil, emportant sa Parole pour tout bien, ou à la mort ; il est où vous l'avez trouvé en passant de ce monde périssable à la gloire des rachetés ; il est, mes Frères, où nous le trouve-

rons comme eux, si, comme eux, nous sommes fidèles. Heureux le peuple à qui la terre et le ciel prêchent les mêmes souvenirs, les mêmes combats, le même chef! Heureux, surtout, s'il n'a secoué le joug des hommes que pour accepter humblement le joug de Dieu! Heureux s'il n'a chassé l'erreur que pour se sanctifier et se sauver par la profession de la vérité! Heureux, ô mon Dieu, s'il t'aime, toi et Celui que tu lui as donné! Heureux s'il combat et triomphe, non pour se glorifier, non pour fonder, sous d'autres formes, un règne qui serait encore de ce monde, mais pour verser en paix, au pied de la croix du Christ, les saintes larmes de la pénitence chrétienne! Amen.

LA LIBERTÉ

SOUS L'ÉVANGILE

Frères bien-aimés, membres nouveaux de l'Église évangélique [1],

C'est un besoin pour nous, en ce moment, de vous dire aussi quelques paroles, et je viens, au nom des pasteurs qui ont été chargés de votre instruction religieuse, joindre leurs vœux à ceux que tant de cœurs forment aujourd'hui pour vous. Acceptez-les, ces vœux, chers Frères. Vous nous connaissez tous; vous savez avec quelle joie nous avons travaillé à vous enfanter à Jésus-Christ, avec quelle sollicitude nous avons suivi vos progrès; vous savez quel bonheur a été le nôtre quand nous avons pu attester, devant Dieu, aux chefs de notre Église, que vous nous paraissiez en état d'y être admis.

Vous y voilà maintenant, et chacun de nous, aujourd'hui, voudrait repasser avec vous tout ce qu'il vous a enseigné des vérités de l'Évangile; chacun

[1] Les prosélytes auxquels ce discours fut adressé étaient au nombre de cinquante-deux. C'était le 14 avril 1854, dans la cathédrale de Genève; une foule considérable assistait à la cérémonie.

de nous vous redirait volontiers, comme saint Paul aux Corinthiens : « Je veux vous remettre sous les yeux l'Évangile que je vous ai prêché. » Mais, au fond, nous ne vous avons tous dit qu'une seule et même chose, car tous, comme saint Paul, nous n'avons voulu savoir parmi vous qu'une seule et même chose : « Christ, et Christ crucifié. » C'est pour vous amener à lui que nous avons combattu les erreurs de votre ancienne Église ; c'est pour bâtir en vous l'édifice de la foi en lui que nous avons démoli l'autre édifice, celui des enseignements d'homme et du salut par les œuvres d'homme. Vous avez assez vu et nous vous avons assez dit que nous ne renversions point pour le plaisir de renverser, que nous songions, avant tout, à reconstruire, que nous ne voulions faire aucun vide sans le combler ; et certainement, en ce moment, vous nous rendez ce témoignage qu'il n'y a point de vide en vous, car votre foi nouvelle a satisfait, et pleinement, tous les besoins de vos esprits, de vos cœurs. Mais à Dieu seul, à Dieu toute la gloire ! Nous n'avons été que les instruments de ses compassions envers vous. C'est à lui, désormais, qu'il vous faut rendre témoignage ; c'est lui que vous devez désormais glorifier par votre foi et par vos œuvres. Vous n'êtes plus dans une Église qui pré-

tende exercer les droits de Dieu et vous sauver par elle-même ; nous n'avons fait et nous ne ferons jamais que vous placer face à face avec Dieu. Vous êtes libres ; il ne vous reste plus qu'à bien comprendre ce que c'est que la liberté.

Eh bien ! c'est ce que nous voulons vous expliquer encore une fois. Ecoutez-nous, et que Dieu nous soit en aide !

I

De quoi êtes-vous affranchis ? De quoi ne l'êtes-vous pas et ne devez-vous pas l'être ? — Voilà la question.

Vous êtes affranchis de l'autorité suprême que l'Église romaine s'est donnée en matière de foi et d'œuvres.

Elle enseigne, vous le savez, que c'est à elle de régler souverainement les croyances, à elle de déterminer les conditions du salut, à elle d'appliquer les grâces, à elle d'ouvrir le ciel. Je n'ai pas à montrer ici ce que devient naturellement et forcément, dès qu'elle a le pouvoir en main, un semblable système ; vous savez assez que, partout où elle l'a pu, elle a contraint, elle a persécuté. Laissons ces conséquences-là ; nous en avons trop

souffert, nous, protestants, pour que la charité ne nous commande pas de les omettre dès qu'il n'est pas absolument nécessaire d'en parler. Mais il en est une autre, et une grande, que, comme chrétiens, comme prédicateurs de l'Évangile, nous ne nous lasserons pas de rappeler : c'est l'affaiblissement, l'anéantissement même, en beaucoup de cas, de la responsabilité du fidèle devant Dieu.

Dans les choses de foi, il n'a qu'à croire ce qu'on lui dit de croire. Rien à chercher; rien à trouver. Est-ce la vérité ou est-ce l'erreur qu'on lui donne? Il n'a pas à s'en inquiéter. L'Église lui garantit qu'en croyant ainsi, il est sauvé.

Dans ce qui regarde les œuvres, il n'a qu'à faire ce qu'on lui dit de faire. Est-ce bien? Est-ce mal? Il n'a pas à s'en inquiéter. L'Église lui garantit qu'en faisant ainsi, il est sauvé.

Le joug est donc à la fois pesant et léger, lourdement incommode et dangereusement commode. Il est pesant, car le catholique est obligé d'abdiquer sa raison, sa conscience et sa liberté morale; il est léger, car on s'y habitue; il est fatal, car on finit par se trouver heureux dans cet état d'abdication où l'homme n'est plus l'homme, où le chrétien n'est plus le chrétien, mais un esclave dont la seule vertu est d'obéir et de s'annihiler.

Vous l'avez donc porté, ce joug, chers Frères, et il a été pour chacun de vous, quoique à des degrés différents, tout ce que je viens d'indiquer. Les uns l'ont trouvé pesant, et ils ont eu raison ; les autres se sont effrayés de le trouver léger, c'est-à-dire d'être arrivés à n'avoir plus qu'une religion machinale, à se laisser mener comme des enfants, comme des aveugles, et ils ont eu encore plus raison. Mais, quelle qu'ait été la première source de vos doutes sur les droits de l'Église qui prétendait vous asservir, une seule et même conséquence va résulter pour vous tous de votre démarche d'aujourd'hui. En devenant libres, vous devenez responsables.

Responsables, d'abord, de votre foi ; et c'est là ce que nous n'avons cessé de vous montrer, soit directement, soit par la manière même dont nous vous avons enseigné les vérités chrétiennes. Nous vous avons parlé, non en maîtres, mais en frères. L'autorité que vous nous donniez vous-mêmes par votre confiance, par votre empressement à nous entendre, nous l'avons employée tout entière, non à vous imposer la foi, mais à vous mettre en état de la chercher, de la trouver, de vous l'approprier, d'en nourrir votre intelligence et votre âme. Sans doute, tout ce que nous avions de plus que vous

en connaissance des Saints Livres, en éléments de foi, nous l'avons mis largement à votre disposition ; sans doute, quand vous aurez à nous consulter encore, vous nous trouverez prêts à vous donner tout ce que Dieu nous a donné à nous-mêmes ; mais ce ne sera encore, ce ne sera jamais qu'en vous disant : «Votre responsabilité subsiste. La nôtre est grande, mais ne diminue point la vôtre. La formation et le perfectionnement de votre foi doit être le travail de vos années, et, cela, jusqu'au jour ou elle sera changée en vue.»

On vous dira, on vous a sans doute déjà dit, pour vous détourner de la voie où vous venez d'entrer, que le protestantisme est la liberté de croire ce qu'on veut, et de ne rien croire si on veut. Il y a eu peut-être un temps où cette objection vous effrayait ; mais, aujourd'hui, elle ne peut plus vous effrayer. Vous avez vu, vu de près, ce que c'est que le protestantisme. Ce que ses adversaires prétendent appeler la liberté de ne rien croire, c'est la liberté de repousser ce qui a été ajouté aux enseignements divins ; c'est la liberté, oui, de ne rien croire — que ce que la Bible enseigne, que ce que notre intelligence et notre cœur, aidés de l'Esprit de Dieu, nous y montrent. Mais — et c'est là que j'en veux surtout venir — ce

serait peu de leur répondre en paroles, peu de leur expliquer comme quoi la Bible est notre règle de foi, peu, très-peu de leur dire que vous entendez garder tout ce qui est dans la Parole de Dieu, si vous ne leur montrez en même temps la Parole de Dieu devenue en effet votre guide, votre souveraine maîtresse, votre science, votre vie. Ne croyez pas la connaître parce que vous aurez acquis une certaine habileté à combattre et à renverser par elle les erreurs catholiques; on peut l'avoir, cette habileté-là, sans être le moins du monde un protestant, un vrai protestant, un chrétien. Sans doute, puisque c'est là que sont nos armes contre Rome, il faut bien que nous les y prenions; mais il faut que nous y prenions, avant tout, ce qui les sanctifiera, ce qui les rendra victorieuses, une foi vive, éclairée, sérieuse, profonde, une foi qui se mêle à toutes nos paroles et à toutes nos pensées, une foi qui soit une vie, une foi qui soit amour. Dieu est amour; ce n'est que par l'amour que vous recevrez et que vous posséderez véritablement ce qui vient de Dieu, sa Parole. Oui, Frères, nous faisons plus que d'étudier la Bible, plus que l'opposer hautement aux erreurs du catholicisme : nous l'aimons, et ce mot dit tout. Nous l'aimons parce qu'elle vient de Dieu; nous l'aimons parce

qu'elle nous parle de ses miséricordes, nous l'aimons parce qu'elle est toute pleine de ce Sauveur qui a souffert pour nous; nous l'aimons parce que c'est elle qui a dissipé, il y a trois siècles, les ténèbres qui avaient enveloppé la croix ; nous l'aimons parce que nous y lisons nos titres d'enfants de Dieu et de rachetés de Jésus-Christ ; nous l'aimons — et pourquoi ne le dirions-nous pas aussi? — nous l'aimons parce que nos pères l'ont aimée, parce que c'est elle qui fut leur lumière, leur vie, et les soutint dans les plus terribles épreuves ; nous l'aimons parce que c'est elle qui a fait nos martyrs. Ah! chers Frères, vous n'êtes protestants que d'aujourd'hui; mais vous aurez bientôt compris, vous comprenez déjà, j'en suis certain, ce que la Bible est pour nous. Si vous l'aimez, vous êtes de la famille. Si vous l'aimez, nos pères sont les vôtres. Si vous l'aimez, elle sera pour vous ce qu'elle a été pour eux. Elle vous soutiendra, elle vous fortifiera, elle vous donnera cette liberté qu'on garde jusque dans les chaînes, car « Là où est l'esprit du Seigneur, nous dit saint Paul, là est la liberté. »

II

Responsables de votre foi, vous le devenez, par cela même, de tout ce qui a sa source dans la foi, c'est-à-dire non-seulement de vos œuvres, mais de tous les mouvements de vos cœurs, de tout ce que vous aurez fait ou n'aurez pas fait, au dernier jour, pour profiter de ce qui vous est offert en Jésus-Christ. Encore ici, par conséquent, votre affranchissement du joug des hommes n'est que votre entrée plus complète sous le saint joug de Dieu.

Nous comprenons que lorsqu'on voit, d'une part, dans l'Église romaine, tant de choses rigoureusement réglées, imposées, et, d'autre part, chez nous, une si entière liberté, — nous comprenons, dis-je, qu'on soit tenté de nous faire, au premier abord, la même objection que pour la foi, et il est fort probable qu'on ne vous l'a pas épargnée. On vous a dit, on vous dira encore que ce que vous venez chercher, c'est la liberté de ne faire, en religion, que ce qu'il vous plaira.

Nous ne sommes pas en peine, chers Frères, de ce que vous répondrez, car vous n'aurez qu'à dire ce que vous avez entendu, ce que vous avez

vu. Vous avez vu que nous commençons toujours, quand on s'adresse à nous, par demander pourquoi on vient, et quelle idée on s'est faite du protestantisme et de nous. Ceux qui n'ont rien à nous répondre, sinon qu'ils n'aiment pas les prêtres, qu'ils sont las de la messe, qu'ils ne veulent plus avoir à se confesser, — nous les arrêtons au premier mot pour leur dire que cela nous importe peu, et que nous voulons, avant tout, un désir sérieux de connaître la vérité, d'être chrétien. Ceux qui nous paraissent l'avoir, ce saint désir, vous avez vu que nous faisons tout ce qui est en nous pour développer et satisfaire les besoins religieux qui ont inspiré leur démarche; mais ceux en qui ces besoins n'existent pas ou en qui nous ne réussissons pas, avec le secours de Dieu, à les créer, — vous ne les avez jamais vus et ne les verrez jamais assis à la place où vous êtes; jamais ils ne seront reçus dans l'Église de Genève. Elle ne se vante assurément pas de n'avoir dans son sein que des chrétiens accomplis; mais elle a tenu, elle tient, elle tiendra jusqu'au bout à n'accueillir que des âmes qui lui paraissent — elle peut se tromper, mais ce ne sera jamais volontairement, — que des âmes, dis-je, qui lui paraissent marquées du sceau de Dieu. Il y en eut aussi, chez nous,

dans les premiers temps de la Réforme, des hommes s'imaginant que tout le protestantisme consistait à s'affranchir de ce vieux joug romain. Eux aussi ils s'étaient faits protestants — ou plutôt ils s'étaient dits protestants — parce qu'ils ne voulaient plus la messe, parce qu'ils ne voulaient plus les prêtres et leurs ordonnances, parce qu'ils ne voulaient plus la confession ; mais l'Esprit du Seigneur n'avait pas habité en eux, et, quand l'Esprit du Seigneur n'y est pas, — la liberté, c'est le désordre. Ils avaient secoué le joug de Rome, mais pour s'abandonner plus librement à leurs passions ; mauvais catholiques avant, mauvais protestants après, mauvais chrétiens toujours. Mais l'Église veillait ; et un jour que ces mêmes hommes, pour la braver, viennent demander la Cène, ils trouvent au pied de la chaire, — c'était ici, mes Frères, dans ce temple, devant cette colonne que voilà, — ils trouvent un homme affaibli par la maladie et les travaux, mais que le sentiment de son devoir a rempli d'une vigueur invincible. Cet homme va droit à la table, découvre lentement le pain sacré, puis, étendant les bras : « Vous pouvez, dit-il, couper ces mains ; mais vous ne me forcerez pas à donner les choses saintes aux

profanes ! » — Et les profanes, frappés de terreur, sortirent.

Vous n'êtes pas de ces profanes, chers Frères, nous le savons ; et ce sera avec joie que nous vous verrons, dans quelques jours, vous approcher de la table du Seigneur. Mais il faut que vous ne vous en approchiez pas sans avoir fait tout ce qui est en vous pour comprendre de mieux en mieux en quoi consiste votre changement d'aujourd'hui. Si vous vous en approchiez indignement, vous ne trouveriez pas, comme les hommes dont je parlais, un Calvin pour vous en chasser ; mais il faut que vous sachiez voir, et là, et ailleurs, et partout, un plus grand que Calvin, un plus redoutable que le plus redouté des hommes, — votre Maître, votre Sauveur, votre Dieu.

La voilà, en effet, dans sa plus simple expression, cette responsabilité qui devient aujourd'hui la vôtre. Dans l'Église romaine, vous aviez devant vous l'Église, le prêtre, — et Dieu dans le lointain; chez nous, vous avez Dieu en face, toujours Dieu, Dieu partout, Dieu seul. Aussi longtemps que vous ne comprendriez pas cela, vous ne seriez pas des nôtres. Si vous le comprenez, alors vous en êtes, chers Frères, et vous voilà, je ne dis plus protestants, mais chrétiens.

Telle a été, en effet, la grande œuvre et la gloire de la Réformation : elle a ôté ce que le catholicisme avait mis entre Dieu et l'homme, entre l'Évangile et la conscience, entre le Sauveur des âmes et les âmes sauvées. A vous maintenant de reproduire en chacun de vous cette grande œuvre.

Ainsi, vous êtes affranchis de ces mille cérémonies qui ne parlent qu'aux yeux ; mais il faut que le culte « en esprit et en vérité, » comme disait notre Maître, vous devienne de plus en plus familier, de plus en plus nécessaire et précieux. On vous dira que nos temples sont nus et que notre culte est froid ; vous répondrez en racontant les émotions que vous y aurez trouvées, le bonheur que vous aurez eu à vous y sentir plus près de Dieu. Vous êtes affranchis des répétitions de prières ; mais vous n'auriez maintenant plus d'excuse s'il vous arrivait de prier sans attention et sans recueillement. Vous n'aurez plus à prier par pénitence ; mais il faudra que la prière devienne toujours plus pour vous une joie, un besoin, un bonheur. Vous n'aurez plus à faire passer vos prières par les saints ; mais il faudra que vous vous rappeliez toujours la grandeur et la sainteté du Dieu qui vous écoute. Les bonnes œuvres ne vous seront plus imposées comme prix d'achat du salut ; mais il faudra que vous n'en sen-

tiez que mieux la nécessité de les faire, sous peine de n'avoir qu'une foi morte et d'être morts devant Dieu. Vous n'aurez plus à croire, foulant aux pieds votre raison, qu'un morceau de pain est un corps d'homme ; mais il faudra que vous le receviez, ce pain, comme de la main même du Sauveur, comme s'il était là vous répétant, avec tout son amour : « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi. » Vous n'aurez plus à faire des pèlerinages pour chercher Dieu ici ou là ; vous n'aurez plus à vous agenouiller devant des images visibles ; mais il faudra que le Dieu invisible soit présent aux yeux de votre foi, que vous aperceviez sa main dans toutes les circonstances de votre vie, que vous le respiriez jusque dans l'air qui vous entoure, que vous le sentiez jusque dans les battements de votre cœur. Voilà le culte en esprit et en vérité, le culte de tous les jours, le culte de tous les instants. Voilà le joug que vous avez à porter ; mais c'est le joug qui fait les bienheureux, c'est le joug des anges dans le ciel.

La loi de Dieu se présentera donc à vous sous un nouvel aspect. Elle sera à la fois plus sévère et plus douce : plus sévère, car elle ne sera plus accompagnée d'aucune de ces facilités qu'on vous offrait pour gagner le ciel ; plus douce, car si la jus-

tice de Dieu vous apparaît, d'un côté, plus redoutable, sa bonté vous apparaîtra, de l'autre, plus visible, plus pleine, plus gratuite, plus divine. Aucun homme ne vous dira plus : «Je t'absous ;» mais un autre vous le dira, et cet autre est celui qui a le droit de le dire, car c'est celui qui est mort pour vous absoudre. Notre seul droit, à nous, comme notre seule tâche, c'est de vous dire ce qu'il a fait pour vous, et de vous mener à sa croix.

III

Eh bien! chers Frères, nous avons essayé de la remplir, cette tâche. Nous vous avons dit et redit la grande œuvre du Christ ; nous vous avons menés, selon nos forces, à sa croix; nous voulons, dans ce moment solennel, vous laisser au pied de sa croix. Ne pensez qu'à lui ; ne voyez que lui. Il vous a aimés ; aimez-le. Il vous a rachetés ; vivez comme ses rachetés. Il a ouvert vos yeux à la clarté de son pur Évangile; devenez vous-mêmes, dans sa main, des flambeaux vivants qui forcent les yeux de s'ouvrir. On demandait à un ancien catholique, plein de zèle auprès de ses anciens frères, quelle était surtout sa pensée en travaillant à les faire passer du romanisme à l'Évangile. «Je suis si heureux,

répondit-il, que je veux qu'ils le soient. » Vous l'entendez. Il ne dit pas : « Je veux propager mon opinion. » Il tient à son opinion, sans doute, puisqu'elle est pour lui la vérité ; il tient à sa nouvelle Église, puisqu'il vient d'en quitter une autre pour y entrer ; mais, toutes ces raisons qui peuvent se mélanger de pensées et de passions humaines, il les laisse au second rang : la première, la grande, c'est qu'il a trouvé le bonheur et qu'il veut le donner aux autres. Et quel est-il, ce bonheur qu'il a trouvé ? Ah ! répondez vous-mêmes, chers Frères, vous le pouvez, car ce bonheur est le vôtre aujourd'hui. C'est celui d'avoir fait ce que vous ordonnait la conscience ; c'est celui de pouvoir dire hautement, la Bible à la main : « Je sais, je sais *maintenant* en qui j'ai cru et en qui je me suis confié ; » c'est celui, celui surtout de vous sentir sous le regard et sous l'amour de Jésus, tellement que vous n'ayez plus, pour ce monde et pour l'autre, qu'une chose à faire : — Aimer Celui qui vous a aimés le premier. Aimez-le donc, aimez-le, et tout vous sera facile. Aimez-le dans sa Parole, votre richesse désormais ; aimez-le dans vos anciens frères, et vous serez puissants pour les amener à lui ; aimez-le, et vous briserez par lui les liens du péché ; aimez-le, et, dans vos épreuves, vous se-

rez consolés ; aimez-le, et vous ne verrez dans la mort que votre entrée dans sa véritable Église, l'Église des glorifiés, l'Église immortelle des élus. C'est là que vous comprendrez encore mieux, et toujours mieux, le bonheur de lui appartenir ; c'est là que vous lui rendrez grâces, bien mieux encore que vous ne pouvez le faire en ce moment, de vous avoir ouvert dès ici-bas les sources pures de la foi et les sources pures de l'amour.

FIN.